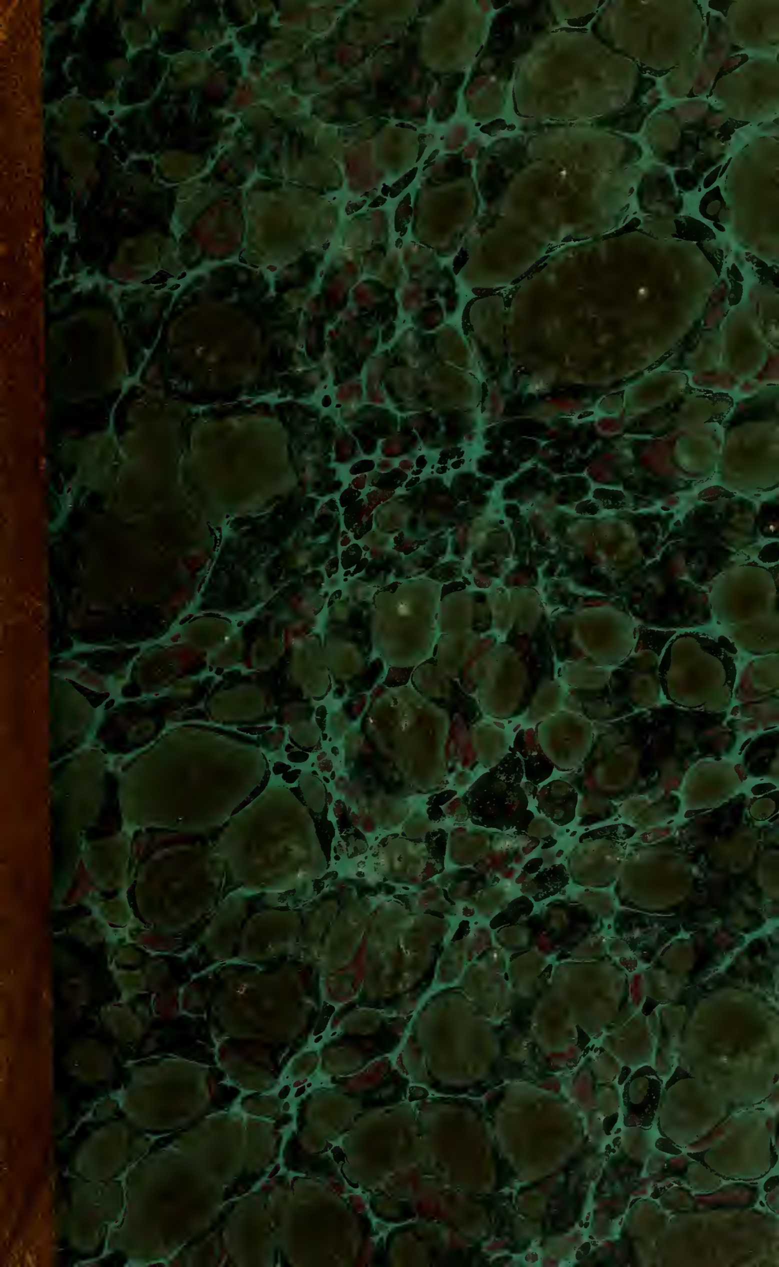


V a

HARVARD
MEDICAL LIBRARY



IN THE
Francis A. Countway
Library of Medicine
BOSTON

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/avisauxpersonnes00dide

AVIS

AUX PERSONNES

QUI FONT USAGE DES EAUX

DE PLOMBIÈRES.

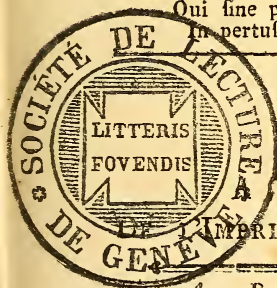
AVIS
AUX PERSONNES
QUI FONT USAGE DES EAUX
DE PLOMBIÈRES,
OU
TRAITÉ
DES EAUX MINÉRALES,

Sea. 9
3me. ÉTAGE

DANS lequel on expoſe les diverſes manières d'uſer de ces eaux ; le régime qu'il convient de ſuivre ; les différentes maladies, pour leſquelles elles doivent être adminiſtrées ; avec pluſieurs Obſervations de pratique, pour en conſtater les effets.

Par M. DIDELOT, *Médecin-Chirurgien, Aſſocié & Correſpondant de pluſieurs Académies & Sociétés Littéraires, &c.*

Qui ſine præceptis ſervandis balnea captat,
In pertuſa vagas dolia portat aquas. *Berthem.*



332
94

A BRUYERES,
DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VIVOT.

Avec Permiſſion & Approbation. 1782.



TRAITÉ DES EAUX MINÉRALES.

Dans lequel on expose les diverses manières d'user de ces Eaux; le régime qu'il convient de suivre; les différentes maladies, pour lesquelles elles doivent être administrées; avec plusieurs Observations de pratique, pour en constater les effets.



ARTICLE PREMIER.

LEs eaux minérales portent par-tout le caractère des grandes libéralités du Créateur; elles sont abondantes & préparées pour tout le monde; elles ont diverses propriétés, divers talens, pour ainsi dire. Si les maux qui affligent le genre-humain

ſont variés preſqu'à l'infini, ces ſources ſalutaires, qui découlent des montagnes, qui ſe déclarent par leurs minéraux, par leurs exhalaiſons, par leurs phénomènes, nous conſolent, en quelque ſorte, de tant d'infirmités.

C'eſt aux hommes d'uſer, avec actions de graces, de ces bienfaits de la Providence; c'eſt aux obſervateurs de la nature d'y découvrir les tréſors qu'une main toute-puiſſante y a renfermés. Il eſt des pays plus favoriſés que d'autres en ce genre de richeſſes. La *France* a des Provinces privilégiées à cet égard; mais la *Lorraine* peut ſe flatter d'être une des plus célèbres, par la quantité d'eaux chaudes & froides qu'elle renferme.

L'objet qui va nous occuper, eſt de faire connoître combien ſont ſalutaires les eaux minérales de *Plombières*; en eſt-il un plus recommandable que celui qui peut écarter, ou au moins diminuer la ſomme des maux auxquels nous ſommes continuellement expoſés? La célébrité de ce bienfait de la nature, ſelon pluſieurs auteurs dignes de

ſoi , & ſelon des monumens authentiques , remonte au tems de *Céſar* ; & une ſuite conſtante d'expériences ne laiſſe pas douter combien il eſt précieux.

Le témoignage des ſavans qui ont ſuivi ces eaux pendant pluſieurs années, & qui ont ſagement obſervé ; le nombre infini de malades, preſque de toutes les nations, & des pays même où il y a des eaux minérales ; l'éloge qu'en ont fait pluſieurs Médecins de la plus grande réputation , & du mérite le plus diſtingué, tout cela me diſpenſeroit d'entrer dans le détail de leurs vertus , ſi je n'y étois ſollicité, & ſi je n'avois deſſein d'expoſer les guériſons ineſpérées qu'elles ont faites.

Leur efficacité eſt ſi généralement reconnue , & l'effet de leurs propriétés ſi conſtaté , qu'on eſt forcé d'avouer qu'elles l'emportent de beaucoup , dans certains cas, ſur les remèdes les plus efficaces & les plus vantés de la pharmacie.

Si quelquefois ces eaux, ſi ſalutaires, ſi innocentes , exemptes de tout danger , n'ont pas eu le ſuccès qu'on en attendoit,

doit-on l'attribuer à une autre cauſe, qu'à celle d'une mauvaiſe adminiſtration, & d'un régime mal obſervé ? Nous avouons qu'un uſage inconſidéré peut même les rendre dangereuſes, comme nous avons eu occaſion de l'obſerver pluſieurs fois. Eh ! quel eſt donc le remède, quelqu'innocent, quelque bénin il puiſſe être, qui ne ſoit ſuivi de quelques dangers, quand on en abuſe ?

L'erreur la plus générale conſiſte dans l'excès & l'abus des exercices. En effet, celui-ci a beſoin, pour guérir ſa maladie, d'une heure de bain, & de trois à quatre verres d'eau pour boiſſon ; il ſe flatte qu'en reſtant trois à quatre heures dans le baſſin, ou dans une baignoire, après s'être gorgé d'eau, il accélerera ſa guériſon. Un hypocondriaque, une femme à vapeurs, ou d'un tempérament délicat, auxquels les bains tempérés conviennent, en prendront de ſi chauds, que bientôt ils auront une difficulté de reſpirer, des palpitations de cœur, de l'altération, de l'inſomnie, de la fièvre, *&c.* Par la même erreur, celui-ci, dont les forces ſuffiſent à peine pour ſoutenir un

ſeul bain par jour, en prendra un ſecond ſur le ſoir ; auſſi s'épuiſe-t-il, bien loin de ſe fortifier. Quelques douches ſuffiſent à celui-là pour détruire des rhumatiſmes, pour rendre à une articulation le jeu qu'elle a perdu, pour enlever le gonflement des cartilages, la roideur des ligamens, des tendons, &c. Il eſpère qu'en multipliant ce genre de remède, il ſera bien plutôt délivré de ſes douleurs ; il croit que plus l'eau de la douche ſera chaude, plus elle ſera favorable ; tandis que, par une méthode auſſi inconſidérée, il roidit les fibres auxquelles il étoit intéreſſant de donner de la ſoupleſſe & de la flexibilité. Le réſultat de pareils procédés eſt au moins la non-guériſon de la maladie pour laquelle on cherchoit du ſecours. C'eſt ainſi que, par une conduite mal-entendue, on abuſe des meilleures choſes ; & d'un remède innocent, favorable & indiqué, il en réſulte des accidens fâcheux, & une maladie plus rebelle & plus douloureuſe que la première.

„ Je puis aſſurer avec ſincérité, dit M.

„ *Lemaire*, que, dans l'eſpace de trente-ſix
„ ans que j'ai fréquenté ces eaux, & dont
„ j'ai paſſé ſur les lieux les deux tiers des
„ ſaiſons propres à les prendre, je n'ai re-
„ marqué que très-peu d'accidens, qui
„ n'aient eu pour cauſe, ou l'ignorance
„ ou la témérité, & ſouvent l'une & l'au-
„ tre en même tems; leſquels il auroit,
„ par conſéquent, été facile de prévenir
„ par une adminiſtration plus éclairée &
„ plus prudente. J'ajoute que j'ai ſouvent
„ rencontré à *Plombières* des malades ſur
„ le point de quitter les eaux, parce qu'a-
„ près les avoir priſes pendant un certain
„ tems, loin de ſentir du ſoulagement,
„ ils s'en trouvoient incommodés, auxquels
„ cependant elles ont fait des merveilles,
„ lorſqu'ils ont changé de méthode. Il s'en
„ eſt trouvé d'autres, dont les eaux, priſes
„ pendant une, quelquefois deux ſaiſons,
„ avoient conſidérablement empiré le mal,
„ & qui ont été parfaitement guéris par l'u-
„ ſage des mêmes eaux, adminiſtrées d'une
„ manière convenable; de ſorte qu'un Mé-
„ decin, inſtruit de la nature & de la ma-

„ nière d'opérer de ces eaux, ſe trouve „ ſouvent en état de réparer les déſordres „ qu'une adminiſtration illégitime a occa- „ ſionnés „. On pourroit en citer un grand nombre d'exemples, ſi l'on ne craignoit d'ètre trop long.

Je crois donc rendre un ſervice eſſentiel à la ſociété, en détruiſant les préjugés qui règnent parmi les Baignans, & en leur preſcrivant une route très-différente de celle qu'ils ſuivent aujourd'hui. Je leur indiquerai, ſoit dans le régime, ſoit dans l'adminiſtration des bains, des eaux en boiſſon, des douches & des étuves, une méthode aiſée, aſſurée, exempte de tout danger pour la guériſon des maladies dont ils ſont affligés; & j'ai confiance qu'en réformant les abus, ils trouveront, dans les eaux de *Plombières*, l'efficacité qu'ils ont droit d'en attendre.

Peut-être mon ouvrage ne plaira-t-il pas aux perſonnes qui n'aiment que leurs plaiſirs, qui ne veulent pas ſe gêner; mais je ſuis sûr de plaire aux ſages, à ceux qui cherchent véritablement la ſanté. C'eſt pour

ces derniers que j'écris ; les autres n'ont pas beſoin de mes conſeils ; & je ne ferai point d'efforts pour leur en donner.

Je gagnerai déja beaucoup, ſi je viens à bout d'écarter les erreurs de régime, & les excès dans l'adminiſtration des eaux, dont les Baignans ſont préoccupés. Mais ce n'eſt pas aſſez ; à cette première attention, il faut que j'ajoute une défiance qui les tienne en garde contre les illuſions qui ont pu & qui peuvent encore les ſéduire.

On voit journellement des perſonnes, qui ne ſont pas inſtruites de la nature des eaux, aſſurer une guériſon certaine pour des maladies qui demandent le plus d'attention & les réflexions les plus ſérieuſes. Le ton qu'elles donnent à leurs aſſertions, en impoſe à des malades crédules ; & ceux-ci s'y livrent avec une confiance aveugle : tels ſont les poiſons ſéduiſans, dont bien des eſprits ont peine à ſe garantir, & qui entraînent les plus grands dangers. En annonçant à des malades des guériſons opérées pour des maux pareils à ceux dont on ſe plaint, on eſt preſque aſſuré qu'on

n'aura pas le courage d'en douter ; comme s'il n'étoit pas abſolument néceſſaire d'examiner avec attention les choſes qu'on préſente comme réelles, vérifier les faits dans toutes leurs circonſtances, peſer les raiſons ſur leſquelles on doit appuyer ſon jugement, & n'y adhérer qu'après une mûre réflexion & une pleine connoiſſance. Qui eſt capable de faire ces réflexions, & d'avoir ces connoiſſances, ſi ce n'eſt le Médecin inſtruit ? Lui ſeul, deſtiné au ſoulagement de ſes ſemblables, eſt en état de diriger un malade ; il ne ſe diſſimule pas qu'une maladie, qui a quelque reſſemblance avec une autre, ne doit pas être traitée par les mêmes moyens ; &, par malheur pour le genre-humain, il en arrive tout autrement.

On ne l'a que trop ſouvent obſervé ſous la direction de certaines perſonnes, à qui on ſe livre avec une ſorte de confiance, parce qu'on les croit d'autant plus habiles, qu'elles s'ingèrent du traitement des Baignans ; elles les ſoignent preſque tous de la même manière. Le public, qui ſe laiſſe

ſéduire par des promeſſes ſpécieuſes, ne voit pas qu'on lui fait adopter une pratique aveugle, incertaine, quelquefois meurtrière, ſous le nom d'expérience, nom toujours impoſant ; mais la raiſon ne confond point l'expérience avec la routine : elle rejette l'un avec dédain, & ne doit jamais ceſſer de diriger l'autre. Il s'agit donc d'avoir du diſcernement, pour diſtinguer la vérité d'avec l'erreur ; & après cela, il reſtera encore à faire une judicieuſe application des règles générales au cas particulier, relativement à l'âge du ſujet, à ſa force, & à l'état de la maladie.

Défions-nous ſur-tout de celui qui a des ſyſtêmes à ſoutenir ; défions-nous de nous-mêmes, ſi nous avons eu la foibleſſe de les adopter. Nos pas ſe tournent naturellement vers l'endroit où nous ſerions bien-aiſes d'arriver ; & ſi nous n'y prenons garde, nous tomberons dans le précipice, parce que nous interpréterons, en faveur d'une opinion favorite, des effets, des obſervations, des ſentimens qui, mieux examinés, la détruiroient, plutôt que de l'appuyer.

Pour l'ordinaire, ceux qui nous offrent des ſyſtêmes, s'expriment d'une manière impérieuſe, qui nous laiſſe à peine la liberté de douter; comme ſi la force des mots pouvoit procurer aux penſées la juſteſſe & la ſolidité qu'elles n'ont pas. Le ton & les expreſſions peuvent en impoſer au vulgaire; mais aux yeux des connoiſſeurs, on en eſt que plus ridicule.

Ayons donc de la défiance, autant qu'il en faut, pour ne point donner dans l'illuſion; mais d'un autre côté, n'oublions pas que ſi nous en avons trop, nos ſoupçons feront injure à ceux qui ont travaillé à nous inſtruire. Ce ſeroit une ingratitude de ſe montrer toujours incrédule, & de ſe perſuader que toutes les obſervations, dont la Médecine eſt enrichie, ne produiſent aucune nouvelle connoiſſance, aucune explication dans les effets de la nature. Ce langage ſeroit celui de l'ignorance, qui mépriſe ce qu'elle ne connoît pas, & qui trouve plus commode de nier l'exiſtence d'une choſe, plutôt que de prendre la peine de s'en inſtruire. Je ſuis bien éloigné

de tomber dans une pareille erreur ; & je fais trop de cas de la production des ſavans, pour ne pas en tirer tout l'avantage poſſible. Bien loin de critiquer leurs travaux, je me fais une loi de les publier avec l'éloge qu'ils méritent, & je fais l'aveu de les employer dans mon ouvrage. Je ſais que de tous ceux qui s'efforcent d'être utiles à l'humanité, le Médecin eſt celui qui a beaucoup à ſouffrir : outre les difficultés de ſon état, qui ſe rencontrent à chaque moment, la jalouſie de ſes rivaux exerce bien autrement ſa patience. S'il eſt aſſez heureux pour faire une découverte, pour publier des réflexions intéreſſantes, l'honneur qui s'y trouve attaché, eſt une récompenſe qui lui eſt légitimement due, & rarement doit-il en eſpérer d'autres ; mais il ne faut pas qu'il s'attende à en jouir en paix, parce que ceux qui n'ont pas atteint le même but, s'efforceront de dire & de faire croire que la choſe n'eſt pas vraie ; & parmi les perſonnes qui ne ſont pas en état de décider la queſtion, il s'en trouvera qui prendront parti contre lui, & qui lui diſputeront

ront le ſuccès de ſon travail. Tel eſt le ſort que je dois attendre ; mais, ne deſirant pas l'encens frivole des éloges , & étant à l'abri du blâme , par une conduite honorable , ce n'eſt que dans le plaiſir de remplir les devoirs de mon état avec exactitude , que je trouverai ma ſatisfaction ; ainſi je ne m'en affligerai que médiocrement ; & ſans mépriſer les critiques , ſans me chagriner de leurs déclamations , j'attendrai que la vérité que j'ai expoſée , diſſipe , par ſon éclat , les mauvaiſes difficultés dans leſquelles on s'efforcera de la noyer (*). Telle étoit la maxime de l'illuſtre M. *de Fontenelle* : „ Ou les critiques ſont bonnes , „ diſoit-il , ou elles ſont mauvaiſes ; ſi elles

(*) On voit tous les jours des jugemens différens ſur des ſujets où la prévention n'a point de part. Paroit-il un livre nouveau , dont l'auteur eſt inconnu , un lecteur le trouve excellent ; un autre dit qu'il eſt paſſable ; un troiſieme ne peut en ſoutenir la lecture. Le premier fait l'éloge de certains paſſages , ſur leſquels l'autre fait préciſément tomber ſa critique. D'où vient cette diverſité de ſentimens ? De ce que notre eſprit eſt trop borné pour enviſager une choſe dans toutes ſes faces , & reſpectivement à tout ce qui lui eſt attenant. Un

„ ſont bonnes, on ne ſauroit y répondre ;
„ ſi elles ſont mauvaiſes, elles tombent
„ d'elles-mêmes : il ne faut pas perdre ſon
„ repos ni ſon tems, pour le donner à
„ l'envie, à la jalouſie, ou au caprice de
„ ceux qui ne veulent pas penſer comme
„ nous ; on ne peut mieux les mortifier,
„ qu'en ne faiſant point attention à eux.
„ Ils ſont faits pour mourir avec leurs paſ-
„ ſions ; ſemblables à ces inſectes horaires,
„ qu'un coup de ſoleil vivifie, & qui re-
„ tombent dans l'engourdiſſement au mo-
„ ment où la chaleur ſe rallentit.

Qu'il me ſoit permis, avant d'entrer en travail, de faire des vœux pour certaines qualités du cœur, d'où dépendent, ſelon moi, le principal mérite & la plus ſolide ſatisfaction du Médecin : je voudrois

---

l'a ſaiſi ſous un point de vue, & l'autre d'une face oppoſée ; de-là la diverſité d'opinions & de jugemens. Celui-ci eſt frappé d'une raiſon qui a de l'analogie avec ſon tempérament, & qui eſt relative à ſa manière de penſer ; pendant qu'elle ne fait pas la moindre impreſſion ſur un autre, qui ſe détermine peut-être par des raiſons encore moins relevantes, mais qui ont plus de rapport à la trempe de ſon eſprit.

qu'il aimât la vérité, & qu'il eût toujours en vue le bien public. Animé par ces deux motifs, jamais l'intérêt, la jalousie ne lui feroient nier ou combattre ce que d'autres auront fait de bien. Mais quand verrons-nous l'envie & la cupidité préférer le bien public à des vues personnelles, & rendre un hommage sincère à des maximes qui blessent, en même tems, l'amour-propre & l'intérêt ?

Je termine ces réflexions, pour en venir à mon sujet. Il seroit assez inutile de m'étendre en observations, pour prouver la bienfaisance des eaux minérales de *Plombières*; elles sont tellement connues, que personne n'en peut raisonnablement douter. Mais comme la plûpart de ceux qui ont écrit, n'ont pas eu en vue cet objet, & que les Médecins, qui pourroient rendre des services essentiels à la société, en publiant ce qu'ils ont vu depuis plusieurs années, ne jugent pas à propos d'en faire part au public, je rapporterai, en son lieu, dans la plus exacte vérité, les faits dont j'ai été le témoin, & ceux qui m'ont été communiqués.

Pour mettre de l'ordre dans mon ouvrage, je dois donner la description de *Plombières*; faire connoître ses sources, ses bains, les différentes analyses qui en ont été faites; la cause de leur chaleur; la variation qu'on y remarque, *&c.* c'est ce dont je vais m'occuper.

Je ne me dissimule pas mon insuffisance pour un travail d'aussi grande importance. J'avoue encore bien sincérement qu'il n'aura pas cette délicatesse de style, ces tours harmonieux, qui ravissent les suffrages; mais cette façon d'écrire est réservée à de plus heureux. Ce n'est pas à moi que *Boileau* a dit: *Soyez riches & pompeux dans vos descriptions.* J'espère cependant que l'on me saura gré des efforts que je vais faire.





ARTICLE II.

De Plombieres.

PLombières est un bourg situé à l'extrêmité méridionale de la *Lorraine*, à 18 lieues de *Nanci*, cinq d'*Épinal*, quatre de *Luxeuil*, & deux de *Remiremont*.

Il est dans un vallon très-serré, arrosé d'une petite rivière, nommée *Eau-gronne*, qui le partage en deux parties sur sa longueur. Cette rivière tire sa source des montagnes qui sont à l'orient méridional de ce bourg. Au-dessus de l'orient de *Plombières*, l'eau de ce ruisseau est très-fraîche & très-claire; dès qu'il entre dans le bourg, il passe par-dessous & derrière les maisons par des canaux; il reçoit toutes les eaux, tant chaudes que froides, qui y tombent de tous côtés des montagnes; ce qui fait que ses eaux sont tièdes, & conservent une qualité détersive, fort propre à blanchir & à nettoyer le linge.

Il eſt ſitué ſous le vingt-ſixième degré, onze minutes & quelques ſecondes de longitude, & à quarante-ſept degrés, cinquante-cinq minutes & quelques ſecondes de latitude.

Les montagnes, qui entourent ce bourg, ſont très-élevées & très-eſcarpées ; les plus conſidérables ſont de 250 toiſes au-deſſus du niveau de la mer.

Il eſt compoſé d'environ quatre-vingt-dix maiſons : celles qui ſont autour du grand bain, & dans la rue par laquelle on y arrive, ont un extérieur très-apparent ; elles ont toutes un balcon au premier étage, qui ſert à prendre l'air ; & par-deſſous, on peut s'y mettre à l'abri, ou du ſoleil ou de la pluie.

L'Égliſe paroiſſiale eſt ſolide, ſpacieuſe, très-bien décorée ; elle eſt deſſervie par un Chanoine-régulier du Prieuré d'*Hérival*.

L'Hôpital eſt auſſi beau que la nature du terrein peut le permettre : il eſt placé entre la tour de l'Égliſe, & la maiſon du ſieur Curé. *Stanislas I*, Duc de *Lorraine*, ſurnommé, à ſi juſtes titres, *le Bienfaiſant*,

a fondé vingt-quatre lits, en faveur des pauvres de la province, qui font reçus dans cet Hôpital, depuis le quinze mai jufqu'au quinze feptembre. Cette maifon eft à trois étages; les falles y font belles; mais j'ai obfervé que celle du rez-de-chauffée eft très-humide; conféquemment contraire à la guérifon de plufieurs maladies : je crois même que c'eft la principale raifon pour laquelle plufieurs infirmes quittent *Plombières*, fans fe reffentir des bienfaits des eaux. Il feroit facile de remédier à l'effet de l'humidité. Ce pays abonde en genévriers; & il fuffiroit d'en brûler tous les jours dans cette falle, pour atténuer l'humide régnant. Il feroit intéreffant d'envoyer les malades aux bains dès les fix à fept heures du matin, & non après qu'ils ont mangé, fur les dix heures, comme cela fe pratique ordinairement; c'eft un abus très-répréhenfible, qu'il feroit très-important de détruire : je parlerai ailleurs de fes dangers.

La remife, deftinée à loger les carroffes & les autres voitures des perfonnes qui

viennent prendre les bains, eſt à double étage ; ce qui eſt aſſez ſingulier ; mais la ſituation du terrein, qui eſt ſur un grand penchant, donne la facilité aux voitures d'y entrer par une porte baſſe pour le plain-pied, & par une autre porte mitoyenne pour le ſecond étage. Cette remiſe n'étant pas ſuffiſante pour contenir toutes les voitures, on en a conſtruit une ſeconde très-ſpacieuſe, vis-à-vis la première.

La promenade, ſituée à l'orient, eſt auſſi belle & auſſi bien entretenue qu'on peut le deſirer : elle a coûté des difficultés & un travail étonnans ; elle a cinq cents ſoixante-cinq pas de longueur, & quarante-ſept de largeur. Un terrein très-uni & bien ſablé, quatre rangées d'arbres de tilleuls, au nombre de deux cents vingt-quatre, deux ruiſſeaux d'une eau claire, qui coulent de chaque côté, forment ce lieu ſi agréable. C'eſt encore aux bontés du Roi *Staniſlas*, à qui on eſt redevable d'une promenade auſſi magnifique. Ce lieu n'étoit auparavant que la pente d'une montagne, en partie couverte de gazons, en partie hériſſée de rochers.

Dans le milieu de cette promenade, on trouve une ſource d'eau minérale, dont on doit la découverte à un Prélat, ami de l'humanité, (Mgr. l'Évêque de Soiſſons.) Son baſſin a ſept pieds de profondeur ; il eſt enfermé dans une grotte couverte de groſſes pierres de gré ; on y deſcend par ſept ou huit marches. On vient de l'enfermer d'une baluſtrade de planches de ſapin, & l'on a très-bien fait, pour empêcher les ordures que des perſonnes mal intentionnées y alloient faire.

Cette ſource, dont nous parlerons ailleurs, eſt une mine d'or pour *Plombières.* Peu d'eaux minérales froides approchent de ſon degré de pureté ; ce qui doit la rendre très-précieuſe.

Au bout de cette promenade, ſur la route qui conduit à *Remiremont*, il y a une papeterie, qui peut amuſer les perſonnes qui n'ont pas encore vu ces ſortes d'uſuines.

A l'autre extrêmité de *Plombières*, on trouve une autre ſorte de manufacture ; c'eſt une forge à tirer le fer en fil de

toutes ſortes de groſſeur ; on l'appelle *filière*, & mérite d'être vue. Avant d'y parvenir, on trouve encore une autre promenade très-agréable ; ce qui rend le chemin facile. Cette forge eſt à deux cents pas géométriques de *Plombières*.

Quoiqu'il y ait peu de reſſource dans un canton pareil à celui-ci, cependant on y trouve tout ce qui eſt néceſſaire à la vie : on y fait d'excellent pain ; le vin eſt le meilleur de la *Lorraine* ou de la *Franche-Comté* ; celui de *Bourgogne*, de *Champagne*, de *Bar*, eſt dans toutes les caves ; on a de la très-bonne viande de boucherie ; les villes & les villages voiſins nous apportent de la volaille, du gibier, la primeur des jardins, & le poiſſon des rivières ; on y a abondamment pour ſatisfaire le goût ; & la cuiſine y eſt ſi délicate, ſi proprement préparée, que les étrangers conviennent qu'il n'y a pas de ville où on la faſſe mieux.

Les logemens y ſont très-beaux, & paſſablement ornés : il n'y a pas, à la vérité, de lambris dorés ; mais les appartemens

ſont de la plus grande propreté : on y eſt ſoigné par des femmes & des filles depuis long-tems habituées à cet exercice ; & l'on voit peu d'auberges où il y ait des domeſtiques plus diligens & plus entendus. Les bains ſont auſſi de la plus grande propreté : les perſonnes chargées de ce ſoin ne négligent rien pour ſatisfaire les Baignans. Les étuves ſont tous les jours lavées ; enfin, tout y reſpire le bon ordre, l'intelligence, le deſir d'être utile aux étrangers. Il y a toujours très-bonne compagnie ; & l'on a ſoin, dès que le moment du repos eſt arrivé, de laiſſer les Baignans jouir de la plus grande tranquillité ; ce qui ne contribue pas peu à ſe rétablir des fatigues de la journée. Les eſtropiés trouvent des porteurs pour aller au bain ; & il y a des chaiſes pour les Dames, quand elles ſortent du bain ou de l'étuve ; on y donne la douche & les ventouſes ; remèdes favorables dans bien des circonſtances, & dont on eſt privé ailleurs. Il y a à *Plombières* des perruquiers pour les hommes & les dames ; il s'y rend quantité de marchands étran-

gers, qui tiennent toutes ſortes de denrées. Les Libraires des villes voiſines y louent & vendent des livres ; on y joue ; on y fait des loteries ; enfin, il y a tout ce qui peut amuſer & récréer.

Le voiſinage de *Plombières* ne fournit que des fruits & des légumes très-ſains. Les campagnes, enchaînées ſous les rigueurs de l'hiver pendant plus de ſix mois, ne ſont déſolées par aucun inſecte vénimeux. L'atmoſphère n'eſt jamais chargée de ces matières graſſes & inflammables, qui favoriſent la végétation : c'eſt un ſol de nature vitrifiable, qui exiſte par-tout. Les montagnes ſont un aſſemblage de grés, de cailloux, de granit & de mica ; & le froid, qui y domine ordinairement au printems & en automne, garantit l'atmoſphère de cette diſpoſition prochaine à ſe corrompre, & à cauſer des maladies. Les fontaines & les ruiſſeaux roulent leurs eaux ſur un ſable pur, ou ſur un cailloutage ; il n'en ſort que des exhalaiſons qui fortifient. Tel eſt l'état ſalubre de l'air dont on jouit à *Plombières* ; & , ſans être accuſé de par-

tialité, je puis aſſurer qu'il eſt naturellement ſi ſalutaire, qu'il n'eſt pas expoſé aux maladies épidémiques, qui ravagent quelquefois les villes de *Luxeuil* & de *Bains*. Il ſeroit facile d'en donner des raiſons phyſiques, s'il m'étoit permis de m'écarter de mon ſujet. (*)

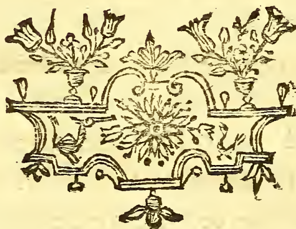
On y éprouve, à la vérité, certains jours de l'année, des chaleurs inſupportables : les rayons du ſoleil, réfléchis en tous ſens par les rochers, font de quelques vallons, & même de *Plombières*, une fournaiſe ardente ; mais, l'air y étant naturellement ſain, il n'en réſulte aucun inconvénient nuiſible ; & comme elles durent peu, elles ne font aucun tort. Une tranquillité pour les perſonnes qui craignent le tonnerre, c'eſt qu'il n'y a pas d'exemple que ce météore ait jamais tombé à *Plombières*.

Les brouillards, qui paroiſſent ſur cet

(*) La ville de Luxeuil eſt aujourd'hui attaquée de fièvres putrides ; quantité de perſonnes ont déja ſuccombé.

horizon, sont rares & légers; si on les respire, on ne sent que cette douce fraîcheur qui porte l'eau pure dans les corps: ils n'ont aucune odeur âcre & fétide; conséquemment aucune qualité malfaisante.

Après cette petite digression, qui m'a paru nécessaire pour établir l'état de l'air dont on jouit à *Plombières*, je reviens aux bains qu'il renferme.





ARTICLE III.

Des Bains, Étuves et Fontaines.

IL y a quatre bains : le plus considérable est le grand bain situé au milieu du bourg ; il a dix-huit pieds de largeur, sur cinquante-quatre de longueur.

Titot, Médecin de *Montbeillard*, rapporte qu'il a vu cinq cents personnes s'y baigner à l'aise. *Berthemin*, qui a beaucoup fréquenté ces eaux, dit que cinq à six cents personnes peuvent s'y baigner. Mais du tems de ces auteurs, ce bain étoit beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui : il occupoit tout le terrein où est actuellement le bain neuf, & même les maisons qui sont au-delà. Comme *Plombières*, sur la fin du quinzième siècle, a été entiérement consumé par les flammes, ses bains furent négligés, & on ne commença à les réparer qu'en 1618, sous le règne du Duc *Henri II*; mais on n'en doit le rétablissement total

qu'aux bontés de Son Alteſſe Royale le Duc *Léopold.* De retour dans ſes États, ce Prince s'occupa de la réparation des bains : on fit, aux deux extrémités du grand bain, & du côté du midi, l'enceinte telle qu'on la voit encore aujourd'hui.

Du tems du Duc *Henri*, il y avoit, dit *Berthemin*, autour du grand bain, des inſcriptions en langues allemande & françoiſe, portant défenſe, ſous peine de punition, de rien faire contre la bienſéance, & le reſpect dû à ce lieu. Les Allemands, qui fréquentoient beaucoup plus *Plombières* qu'aujourd'hui, avoient un des côtés de ce bain, & s'y baignoient la plus grande partie du jour; la plûpart demeuroient dans ce bain depuis le matin juſqu'au ſoir. „ Ils „ grenouilloient, dit l'Auteur cité, y fai- „ ſoient même apporter leur ſoupe, quand „ ils ſe ſentoient foibles „. D'autres ſe baignoient deux fois le jour. Telle étoit la méthode de prendre les bains à *Plombières* dans les ſiècles précédens. Aujourd'hui, la mode eſt changée ; on s'y baigne avec beaucoup plus de précautions, & l'on fait mieux.

mieux. Mais on ne permet pas à certains malades de ſe plonger dans l'eau ; on ne veut pas que d'autres y mettent les mains, crainte d'exciter des ſueurs trop abondantes. En guérit-on mieux ? Dans les bains d'*Aix-la-Chapelle*, qui ſont plus chauds que ceux de *Plombières*, on s'y baigne juſqu'au cou. Pourquoi cette différence ? Eſt-elle fondée ſur la nature des eaux, ou ſur celle des maladies, ou ſur une longue & ſage expérience ? C'eſt ce dont je parlerai à la ſuite de cet ouvrage.

Ce grand bain, ſi commode, ſi avantageux contre quantité de maladies, eſt aujourd'hui abandonné ; on ne s'en ſert uniquement que pour les étuves, & pour donner la douche ; c'eſt-là où l'on ſe fait ordinairement ventouſer.

Le bain le plus fréquenté eſt celui qu'on appelle *le bain neuf* ou *bain royal* ; il eſt placé vis-à-vis la maiſon des *RR. PP. Capucins* ; il contient environ quarante perſonnes. Ce bain a été conſtruit depuis le fameux orage du 26 juillet 1770, qui faillit perdre *Plombières*. Il eſt très-tempéré ;

c'eſt aux bienfaits de *Louis XV* qu'on en eſt redevable. Le baſſin de ce bain eſt circulaire ; les bords ſont formés de pluſieurs degrés, qui ſervent de ſiège à ceux qui s'y baignent.

Le troiſième bain eſt celui des Dames Chanoineſſes du Chapitre de *Remiremont*, qu'on appelloit autrefois *bain de la Reine* ; il eſt très-fréquenté ; ce bain leur appartient en propriété, par la conceſſion qui leur en a été faite par le Duc *Ferry II* le 15 juillet de l'année 1210 : elles y ont un hôtel très-vaſte, où elles ont ménagé une communication avec la chambre des bains.

L'enceinte de ce bain eſt quarré, mais le baſſin eſt circulaire ; le fond eſt pavé de grandes pierres taillées & poſées en ciment ; les bords ſont formés de groſſes pierres poſées en retraites, qui ſont des degrés de ſeize pouces de giron, & dix pouces de hauteur.

Le dernier bain eſt celui qu'on appelle communément *bain des pauvres* ; parce que les riches ſe ſont toujours emparé des au-

tres, les croyant meilleurs. Sa ſituation, qui eſt au-deſſous du grand bain & du bain neuf, eſt cauſe qu'on le regarde comme l'égoût de ceux-ci ; mais c'eſt mal-à-propos. Une autre raiſon pour laquelle il eſt peu fréquenté, c'eſt qu'il portoit autrefois le nom de *bain des lépreux*. *Berthemin* dit que les pauvres ulcérés, galeux, impotens, pleins de misères, s'y lavoient & s'y retiroient toute la journée. Mais la raiſon principale, c'eſt parce que ces eaux ſont trop chaudes : il ſeroit facile d'y remédier & de les rendre tempérées ; ce qui ſeroit beaucoup plus avantageux. Ce bain a vingt-ſept pieds de longueur, & vingt-un de largeur ; il y a trois degrés, dont deux mouillent ; il eſt cimenté & pavé proprement comme les autres, & ſi facile à vuider & à remplir, qu'il peut l'être deux fois par jour. Il étoit autrefois ſi tempéré, qu'il n'étoit occupé que ſur les neuf à dix heures du matin, même lorſque la ſaiſon étoit chaude. M. *Lemaire* dit qu'il n'a jamais remarqué qu'il eût cauſé le moindre accident, avant qu'on y eût conduit une

ſource, dont on prétendoit ſe ſervir pour chauffer une étuve conſtruite à côté de ce bain. S'il étoit dans ſon ancienne température, il ſeroit à-peu-près du degré de chaleur du bain neuf ; ce qui ſeroit très-commode, d'autant plus que, dans ce dernier, on y eſt quelquefois très-ſerré & mal à l'aiſe. Il eſt de l'intérêt des habitans de *Plombières* de faire rétablir ce bain dans ſon ancien état ; c'eſt le plus petit de tous, il peut contenir à-peu-près vingt perſonnes aſſiſes.

Les étuves ſont placées à différens endroits ; elles ſont plus ou moins chaudes ; elles ont la forme de caveau de pierres de taille, cimenté, élevé en voûte de la hauteur de ſix à ſept pieds, & d'un contour à contenir ſix à ſept perſonnes à-la-fois ; avec une porte que l'on tient fermée pour arrêter les vapeurs qui émanent d'une ſource preſque auſſi chaude que l'eau bouillante, qui coule abondamment au bas, & qui, ſéjournant dans un baſſin couvert d'ais percés, permet aux vapeurs d'entrer dans l'étuve ; de façon que la perſonne qui y eſt expoſée, eſt, dans un inſtant, couverte

de ſueurs. Nous parlerons ailleurs des précautions à prendre pour jouir avec fruit de la bienfaiſance de ce bain de vapeurs.

Pour ce qui concerne la douche, on la donne dans tous les bains ; ce remède, ſi ſalutaire, n'eſt connu à *Plombières* que depuis 1617. La meſure d'une douche eſt la colonne d'eau que l'on fait tomber ſur la partie malade pendant l'eſpace d'une minute. Elle s'exécute par le moyen d'un cuveau ſuſpendu, plus ou moins élevé, qui eſt percé dans ſon fond, & garni d'un tuyau qui s'ouvre & ſe ferme quand on juge à propos. Nous ferons mention ci-après de ſon utilité & de ſes dangers.

L'eau ordinairement deſtinée à la boiſſon des malades, eſt celle du *Crucifix* ou du *chêne*, & celle du *bain des Dames*. La première fourniſſoit autrefois l'eau chaude à un bain auquel on avoit donné le nom de *bain du chêne ;* parce que près de la ſource il y avoit un arbre-chène. Cette fontaine eſt enfermée par une grille ſous les arcades ; elle s'écoule par deux goulots, & va tomber dans une cuvette de pierre, où

elle ſemble ſe perdre pour aller au grand bain : c'eſt ſous ces arcades où les buveurs ſe rendent le matin, pour y boire les eaux chaudes & ſe préparer aux bains.

Cette eau ne produit aucun dégoût ; j'ai vu, l'année dernière, des malades qui outroient la boiſſon, & la rendoient par le vomiſſement ; un inſtant après, ils recommençoient à boire, ſans aucune répugnance. L'eau de la fontaine du *bain des Dames* ſe boit par pluſieurs perſonnes, préférablement à celle du *Crucifix*. Il eſt bon, comme je l'ai quelquefois conſeillé, d'en boire alternativement, c'eſt-à-dire, de boire une partie des eaux à une fontaine, & le reſte à l'autre ; ou, après avoir bu un ou deux jours à l'une, de faire uſage de l'autre. Ce changement, qui paroît de mince conſéquence, n'eſt cependant pas à négliger ; il opère favorablement ; & j'ai remarqué qu'en uſant de cette méthode, les eaux paſſoient beaucoup mieux.

Avant l'année 1614, on ne faiſoit aucun uſage des eaux en boiſſon ; ce fut *Henri II*, Duc de *Lorraine*, qui le premier

en prit cette année, contre le dérangement & les douleurs de ſon eſtomac : comme il en reſſentit de très-bons effets, il retourna à *Plombières*, & en continua l'uſage pendant pluſieurs années. Avant ce tems, on ne prenoit point de ces eaux en boiſſon ; elles ne ſervoient uniquement qu'aux bains, aux étuves & aux douches.

Outre les eaux thermales, il y a encore d'autres ſources qui ſont ferrugineuſes, & d'autres ſavonneuſes ; ces dernières, ſans doute, parce qu'elles paſſent ſur une terre argilleuſe de la couleur & de la qualité à-peu-près du ſavon. Il y a deux ſources principales, l'une dans le jardin des *RR. PP. Capucins*, & l'autre ſur le chemin qui conduit à *Luxeuil*; elles ont leur iſſue dans le roc.

M. *Alliot*, un des Médecins de *Louis XIV*, fut le premier qui, en 1693, mit en vogue les eaux ſavonneuſes ; en ſorte qu'aujourd'hui on en fait un uſage aſſez conſtant ; & on a remarqué qu'elles opèrent favorablement dans les maladies des reins & de la veſſie, les inflammations

d'entrailles, les chaleurs internes, &c. Ces eaux ſont un peu plus peſantes que les chaudes ; on ne les voit jamais târir, ni ſe glacer, mais quelquefois plus abondantes, parce qu'elles ne ſont pas aſſez défendues des eaux de pluie, qui peuvent facilement s'y mêler ; ce qui les rend moins efficaces, & quelquefois opaques, par le délayement de la terre argilleuſe.

Cette terre argilleuſe, de la conſiſtance du ſuif ou du ſavon blanc, ſe diſſout facilement dans l'eau ; étant sèche, elle tient aux lèvres, & à la langue comme la terre ſigillée.

On boit les eaux ſavonneuſes telles qu'elles ſortent de la ſource ; la manière la plus ordinaire de les prendre, eſt de les couper, non pas en les mêlant effectivement avec les chaudes, comme le terme paroît le ſignifier, mais en buvant les chaudes & les ſavonneuſes alternativement. On les coupe quelquefois par moitié, en buvant un verre d'eau chaude, & enſuite un verre d'eau ſavonneuſe ; d'autrefois on les coupe au tiers, au quart, ſelon l'état

de la maladie ; mais une attention particu-lière qu'il faut avoir, eſt de ne pas les faire chauffer, & de les boire telles qu'elles ſortent de la ſource, ni les mêler avec les eaux chaudes, comme on le conſeille très-mal-à-propos à *Plombières* ; car, comme le dit très-bien un Chymiſte de nos jours, le moindre degré de chaleur qu'éprouvent ces eaux, les prive de leur *gas* ou fluide électrique, & les ramène à la qualité d'eaux thermales ſimples.

La fontaine ſituée au milieu de la pro-menade, eſt abondante & recouverte d'une pellicule ochreuſe, qui renvoie les couleurs de l'*iris* ; cette eau eſt limpide & d'un goût minéral ferrugineux. M. *Nicolas*, qui l'a analyſé, dit qu'il réſulte de ſes expérien-ces, que cette eau eſt foiblement *gaſeuſe* ; qu'elle tient en diſſolution environ un quart de grain de fer par pinte ; qu'elle contient de la terre crétacée, de la vitrifiable & un peu de magnétie ; qu'en outre, elle tient en diſſolution environ un quart de grain de *natrum* par pinte.

Toutes ces eaux ſont employées dans la

pratique de la Médecine ; mais en jettant les yeux ſur les richeſſes multipliées , en fait de ſources thermales , qui ſont raſſemblées dans le bourg de *Plombières* , on voit qu'il y en a quantité d'autres de différens degrés de chaleur , dont l'uſage ſeroit très-avantageux. Cette abondance d'eaux thermales , répandues dans toutes les parties de ce bourg , n'eſt pas une choſe ignorée des habitans , ni des Médecins qui ont fréquenté *Plombières* ; mais on n'a jamais ſongé à en profiter : leurs énumérations & les obſervations que j'ai faites ſur la plûpart , mériteroient bien qu'on y donnât une attention ſérieuſe.

Telle eſt la deſcription de *Plombières* , de ſes bains , de ſes fontaines , *&c.* Diſons un mot de la peſanteur des eaux , de leur chaleur ; de-là nous paſſerons à l'analyſe qui en a été faite par les anciens Médecins & les modernes , qui ſont de ma connoiſſance : je rapporterai le ſentiment des uns & des autres , & on jugera auquel on doit donner la préférence.



ARTICLE IV.

De la Pesanteur des Eaux, de leur Chaleur, et de leur Analyse.

LEs auteurs qui ont écrit ſur les eaux de *Plombières*, & les expériences que j'ai faites l'année dernière, m'ont convaincu que les eaux de la fontaine du Crucifix, qui ſervent de boiſſon, ſont plus légères que celles de la fontaine du bain des Dames. Une pinte d'eau, puiſée à la ſource de la première, peſe moins que la même quantité de l'autre ; & celle-ci eſt preſque du même poids que celle qui ſort du gros goulot du grand bain.

Voici le réſultat des différentes expériences faites avec l'aréomètre.

	Degrés.
L'eau de la fontaine du Crucifix	11 $\frac{1}{2}$
Celle du bain des Dames. . .	11 $\frac{1}{4}$
Celle du gros goulot du grand bain	11 $\frac{2}{3}$

	Degrés.
Celle du petit goulot du même bain.	11 $\frac{1}{2}$
Eau du goulot du bain neuf ou royal, près des douches. . .	11 $\frac{1}{2}$
Celle des deux robinets du même bain.	11
Celle d'un autre robinet, qui donne dans ce même bain, à côté des douches.	10 $\frac{1}{4}$
Eau du robinet qui eſt vers le grand bain, & qui jette dans le bain royal.	11
Eau ſavonneuſe des Capucins. .	9 $\frac{3}{4}$
Eau de fontaine ordinaire. . .	9 $\frac{3}{4}$

Ce qui eſt encore conſtant, eſt le degré de chaleur qu'on remarque dans ces eaux. Comme les thermomètres conſtruits avec le mercure, ſont les ſeuls dont la marche ſoit conſtante & régulière, ce ſont ceux-là que j'ai employés, pour m'aſſurer du degré de chaleur des différens bains & des fontaines; en voici le réſultat.

Le thermomètre, appliqué pendant l'espace d'un quart-d'heure, le 15 juillet 1780, fur les dix heures du matin, précifément au goulot du grand bain, qui eft au milieu du bourg, s'eft porté à quarante-huit degrés.

Plongé à-peu-près vers le milieu de ce bain, le mercure eft defcendu à trente-quatre degrés.

Le même jour, à onze heures, plongé dans le bain des Dames, il a marqué vingt-neuf degrés & demi; mais appliqué fous l'eau qui fort du goulot, il s'eft porté à quarante-deux degrés.

Le même jour, à midi, plongé à la fource du bain des pauvres, le mercure eft monté à quarante degrés, & dans le milieu du bain, il eft defcendu à trente-deux degrés.

Le lendemain, 16 juillet, à une heure après-midi, le tems étant chaud & calme, comme le jour précédent, fans nuage, j'ai plongé le thermomètre dans le bain neuf, & il n'a marqué que vingt-quatre degrés; mais pofé fous le goulot qui eft du côté des étuves, & qui, en partie, fournit l'eau

de ce bain, le mercure eſt monté à vingt-huit degrés.

L'eau de la fontaine du *Crucifix*, qui ſert ordinairement de boiſſon aux malades, a donné, le 17 juillet, à onze heures du matin, quarante degrés.

Ces expériences ayant été répétées pluſieurs fois, le réſultat a toujours été le même, à peu de choſe près.

Cette différence dans la chaleur de ces eaux, eſt un phénomène qui a exercé bien des Phyſiciens. Entre quinze à vingt ſources que je connois à *Plombières*, je crois qu'on auroit de la peine d'en trouver deux qui euſſent précifément le même degré de chaleur. Depuis la ſavonneuſe, qui paſſe pour froide, c'eſt une gradation juſqu'à un degré qui va preſqu'à l'eau bouillante. Seroit-ce un paradoxe de dire que ces différens degrés de chaleur ne ſont cauſés que par le mèlange des eaux froides avec les chaudes, en proportions différentes ?

Quelques ſources peu connues, qui ne ſervent la plûpart qu'aux uſages domeſtiques, approchent du degré de chaleur or-

dinaire à un homme qui ſe porte bien. D'autres ſont encore moins chaudes, ſans être auſſi froides que l'eau de fontaine; dans quelques-unes de celles-ci, la chaleur n'eſt ſenſible que pendant le froid, ou par le moyen du thermomètre. Ces dernières ſont communément regardées comme des eaux froides; elles ſont cependant plus chaudes que l'air, pendant les chaleurs médiocres; puiſque le thermomètre, que j'y ai plongé différentes fois, monte encore, quoiqu'il ait été expoſé à l'air.

S'il eſt difficile de donner une raiſon ſatisfaiſante des différens degrés de chaleur que l'on obſerve; il eſt encore bien plus ſurprenant de trouver, dans la même ſource, une variété de chaleur; c'eſt cependant ce qu'on remarque conſtamment dans la hauteur de la liqueur du thermomètre, qui nous fait voir une différence ſenſible : cet effet arrive aux approches de la pluie.

Cette variation de chaleur dans les eaux, dépendroit-elle de la variation du poids de l'atmoſphère? Les épreuves qui ont été faites par de bons obſervateurs, & que j'ai

faites moi-même après eux, ſemblent le confirmer ; car il eſt conſtant que ces eaux ſont plus chaudes aux approches de la pluie, & moins chaudes aux approches du beau tems.

Toutes ces eaux ſont cryſtallines & auſſi transparentes que l'eau de roche la plus limpide ; elles n'ont aucune odeur ſenſible & diſtincte ; elles ne caractériſent aucune ſaveur ; elles ne laiſſent aucun dépôt ; il ne ſe fait aucune précipitation dans les bouteilles dans leſquelles on les conſerve ; rien ne s'attache au verre, qui reſte auſſi tranſparent que s'il n'y avoit eu que de l'eau de fontaine la plus claire ; elles ont quelque choſe d'onctueux au toucher ; cette onctuoſité eſt plus marquée dans les eaux ſavonneuſes, que dans les chaudes. Mais entre celles-ci, celles qui ont le plus de chaleur, m'ont paru avoir une onctuoſité plus ſenſible.

Tout l'extérieur ne nous apprend rien de ce qu'elles contiennent, & on ne réuſſit guères mieux en les analyſant, parce que les analyſes chymiques ſont ſouvent trompeuſes

peuſes (à moins qu'elles ne ſoient faites par les grands maîtres) & qu'elles ſont peu propres à nous découvrir exactement ce qu'il y a dans les mixtes ; car de les précipiter, l'adhéſion du précipitant altère notablement la figure, la couleur, la grandeur & la quantité de leurs parties. Il faut encore craindre que par l'évaporation, les parties volatiles, ou le *gas*, qui fait peut-être leur plus grande efficacité, ne ſe diſſipe & ne laiſſe que des ſubſtances groſſières, très-altérées, ſur leſquelles il eſt auſſi difficile de tabler juſte, que ſur celles qu'on eſpère par une diſtillation ou par la calcination.

Par d'autres épreuves ordinaires ſur les eaux, & d'autres examens très-exacts que j'ai vu faire & que j'ai faits moi-même ; comme des infuſions de bois de bréſil, de mirobolans, d'écorce de grenade, de noix-de-galles, de fleurs de roſes, de feuilles de chêne, de ſirop violat, *&c.* on n'y a remarqué aucune teinture, que celle qui arrive dans l'eau commune, ni aucune effervеſcence, ni précipitation par leur

mêlange avec les alkalis fixes ou volatils.

C'eſt donc en vain qu'on a cherché, par ces moyens, à pénétrer la nature des eaux, à en démêler les principes, à en ſéparer les parties, enfin à définir & à connoître exactement ce qu'elles contiennent : nous ſerions preſque tentés de croire que toutes ces recherches paroiſſent avoir plus de vanité que de mérite, plus de préſomption que d'utilité. Les analyſes qui ont été faites de ces eaux, étant contradictoires, quelle induction favorable pouvons-nous en tirer en faveur de leurs auteurs ? Des réflexions plus ſimples, guidées par l'expérience & l'obſervation, auroient été plus avantageuſes.

Malgré les efforts qu'on a faits, & les peines qu'on s'eſt données, il ſemble, dit un Savant de nos jours, qu'on eſt encore éloigné d'avoir ſur cet objet important toute la certitude & les connoiſſances dont on auroit beſoin. Cela n'a rien d'étonnant ; car ces ſortes d'analyſes ſont peut-être ce qu'il y a de plus difficile dans la Chymie.

La raiſon en eſt, que preſque toutes les eaux minérales ſont un aſſemblage de différentes ſubſtances, qui, toutes réunies avec l'eau, peuvent former les unes avec les autres des combinaiſons ſans nombre & preſqu'à l'infini. Il arrive ſouvent que quelques-uns des principes d'une eau minérale ſont en ſi petite quantité, qu'on peut à peine les appercevoir, quoiqu'ils ne laiſſent pas d'influer beaucoup ſur les vertus de l'eau, & ſur l'état des autres principes qu'elle contient.

Les opérations chymiques, auxquelles on eſt obligé d'avoir recours pour analyſer les eaux minérales, ſont quelquefois capables d'occaſionner des changemens eſſentiels dans les ſubſtances mêmes qu'on cherche à reconnoître; & ce qui eſt encore plus remarquable, ces eaux ſont ſuſceptibles d'éprouver elles-mêmes, par le mouvement, par le tranſport, par le repos, par la ſeule expoſition à l'air, des changemens ſi conſidérables, qu'elles deviennent méconnoiſſables.

Il eſt très-vraiſemblable auſſi que les variations de l'atmoſphère, les changemens

qui peuvent arriver dans l'intérieur de la terre, la jonction occulte d'une nouvelle ſource d'eau minérale ou d'eau pure, enfin l'épuiſement des minéraux, dont l'eau tire ſes principes, ſont autant de cauſes qui dénaturent, de tems en tems, les eaux minérales.

Doit-on s'étonner, d'après ces conſidérations, qui ſont juſtes, des différences qu'on ne trouve que trop fréquemment dans les réſultats des analyſes qu'ont fait ſucceſſivement des Chymiſtes, dont on ne peut cependant ſoupçonner, ni la capacité, ni l'exactitude ?

Les conſéquences qu'il faut tirer de tout cela, ſont que l'examen des eaux minérales eſt un travail des plus difficiles, & même des plus ingrats ; qu'il ne peut être bien fait que par les Chymiſtes les plus profonds & les plus exercés ; qu'il demande à être répété un grand nombre de fois & dans différens tems ſur les mêmes eaux ; qu'enfin il eſt preſqu'impoſſible de donner des règles fixes & générales ſur ces ſortes d'analyſes.

Il faut cependant avouer qu'après l'évaporation des eaux chaudes, il y reste une matière légère, de couleur grisâtre, quelque peu salée, & en très-petite quantité; laquelle, si elle est dissoute, filtrée & évaporée jusqu'à siccité, conserve véritablement le goût & l'apparence d'un sel qui ne fait aucune effervescence avec les alkalis, mais seulement avec les acides, que l'on ne peut appeller sûrement du nom particulier d'aucun sel, pas même du sel gemme, quoiqu'à-peu-près pareil, mais bien éloigné d'avoir quelque chose de commun avec le nitre, le vitriol, l'alun, *&c.* comme quelques-uns le croient; d'où l'on doit conclure que c'est véritablement un sel préparé, élaboré, formé par la disposition & le mouvement propre & naturel aux eaux thermales. Il a plu aux Chymistes de le désigner sous le nom de *natrum*; parce qu'à la vérité, le sel alkali, qui se trouve dans les eaux thermales, a beaucoup de rapport avec le *natrum*, qui est un sel alkali terreux.

Examinons maintenant les analyses qui

ont été faites en différens tems, & nous n'aurons pas de peine à concevoir combien les unes ſont erronées, & les autres peu ſatisfaiſantes. Nous pouvons cependant diſtinguer celle de M. *Nicolas*, qui paroît avoir été exécutée avec beaucoup d'intelligence ; & comme ce Chymiſte eſt très-éclairé, nous ſommes portés à croire qu'il eſt le ſeul qui ait peut-être atteint le but. Je rapporterai ſans partialité l'extrait des unes & des autres analyſes ; ce ſera aux ſavans à apprécier & à juger de leurs qualités.

Par les premières analyſes, faites en 1721, par les ordres de *S. A. R. le Duc Léopold*, on a remarqué que les ſubſtances minérales, que les eaux contenoient, participoient de parties métalliques, ſpiritueuſes, ſalines, ſulphureuſes, bitumineuſes, terreuſes & fixes. On a obſervé que l'eau de la fontaine du *Crucifix* ou du *chêne* contenoit moins de ſel que les autres ; mais qu'étant plus ſpiritueuſe, elle étoit la meilleure. De huit livres de cette eau diſtillée au feu de ſable, il eſt reſté au fond

du vaiſſeau une ſubſtance ſaline & terreuſe, qui, ayant été filtrée & évaporée, a donné deux ſcrupules de ſel, & douze grains d'une terre brune & griſâtre, inſipide & ſans odeur, qui, étant miſe ſur des charbons ardens, a exhalé une odeur de ſoufre très-déſagréable : le ſel avoit peu de ſalure, d'âcreté, de ſtipticité & d'amertume ; il étoit plus ſoluble qu'un ſel lixiviel ordinaire ; il a été conſidéré comme étant d'une nature moyenne entre le ſel fixe & le ſel volatil.

La ſource du bain des Dames contient, ſelon la même analyſe, dix grains de ſel cryſtalliſé, indiſſoluble à l'air & dans l'eau, inſipide au goût.

La ſource des eaux du grand bain, qui eſt à découvert au milieu du bourg, contient une matière volatile, condenſée comme un cryſtal minéral.

Par les mêmes opérations, on a remarqué que dans le ſel volatil il y a deux portions différentes ; l'une eſt le ſel fixe, dont la partie la plus affinée eſt ſulphureuſe, ſe condenſant au froid & à l'humidité en fi-

gure uniforme ; l'autre principe eſt un ſoufre bitumineux : ce ſoufre bitumineux eſt chargé , dit-on , de trois portions différentes , dont la première eſt la plus groſſière , intimement jointe avec le ſel fixe, qui ſe tire par l'évaporation ; ce qui le rend très-difficile à deſſécher ; on l'exprime par la calcination du ſel , alors il devient blanc.

La ſeconde partie de ce ſoufre eſt celle qui s'attache, comme une huile figée, aux parois des vaiſſeaux , de rencontre ſupérieur pendant la circulation de l'eau ſpiritueuſe ; celle-ci eſt inflammable. Ayant fait évaporer cinq pintes & demie d'eau ſpiritueuſe, contenues dans la cucurbite , avec leſquelles on avoit commencé les opérations, le réſidu s'eſt trouvé contenir 68 grains de ſel noir bitumineux , réſolvable à l'air, d'un goût ſalé , agiſſant comme les alkalis ſur les acides du ſoufre.

Poſtérieurement à cette analyſe , d'autres Chymiſtes eurent recours à d'autres procédés , pour bien connoître la nature des eaux. Ils mirent dans une cucurbite exac-

tement lutée, deux pintes de la fontaine du *Crucifix*; dans une autre, deux pintes de l'eau la plus chaude du *grand bain*; & dans une troisième, une pinte & demie de la source du *bain des Dames.*

Pour commencer la distillation, ils placerent ces trois cucurbites sur un feu de sable gradué; ils l'augmenterent peu-à-peu, jusqu'à l'ébullition de la liqueur. Par cette première opération, ils recueillirent environ la huitième partie du plus subtil de la liqueur, qui tomba dans le récipient.

Les vaisseaux refroidis & délutés, la liqueur se trouva insipide, n'ayant aucune odeur, parce que la partie volatile de cette eau se trouvoit encore enveloppée de trop de parties aqueuses & fluides, qui l'empêchoient de se faire sentir.

Ayant fait évaporer le résidu qui étoit au fond des cucurbites, & qui s'étoit conservé fort clair, il se trouva dans la résidence quatre scrupules de sel noirâtre, un peu salé au goût, qui a paru tenir de l'alkali, agissant légérement sur les acides du vitriol, du soufre, du vinaigre, & a changé en

couleur jaune, la diſſolution du ſublimé corroſif en l'eau commune, comme font tous les ſels alkalis des plantes, & l'a précipité. Ce ſel contenoit du ſoufre bitumineux, qui le rendoit noir & onctueux; & par le filtre, il y avoit très-peu de terre.

Après avoir réitéré ſéparément la diſtillation de la liqueur qui s'eſt trouvée dans le récipient des trois alambics, ils en ont tiré environ un quart du plus ſubtil, qu'ils ont luté & enfermé dans un matras à long cou, & les deux autres dans des vaiſſeaux de rencontre bien lutés, pour les faire circuler pendant deux jours à feu égal; la liqueur, contenue dans le matras, eſt montée en partie dans le chapiteau, & tombée dans le récipient; & n'y reſtant plus qu'environ un demi-verre de la liqueur au fond du matras, qui commençoit à s'épaiſſir & à ſe fixer, le vaiſſeau ſe caſſa, & la liqueur ſe répandit dans le ſable; on retira le vaiſſeau du feu; & ayant amaſſé ce qui s'étoit cryſtalliſé en forme de ſel autour du fond du vaiſſeau, & l'ayant goûté, il ſe trouva inſipide & indiſſoluble à l'air & dans les liqueurs.

Pour un troiſième procédé, on enferma la liqueur, qui étoit montée de cette diſtillation, dans un nouveau matras; & l'ayant placée ſur le ſable chaud, le plus ſpiritueux monta d'abord comme une liqueur épaiſſe, ou un ſirop bien cuit : on continua ce feu, juſqu'à ce que cette matière eût été entiérement fixée en petite maſſe, en façon d'un cryſtal minéral de couleur de roſe.

Le dernier vaiſſeau s'étant encore caſſé par l'action du feu, ce qui s'étoit fixé ayant pris l'air, s'eſt humecté & rendu liquide; ce qui obligea à le deſſécher de nouveau, pour l'enlever aiſément : on enferma cette matière dans une phiole bien bouchée; elle ſe trouva auſſi cauſtique que la pierre à cautère, brûlant la langue, étant appliquée deſſus. La matière, qui ſe trouva au fond du matras, ne produiſit aucune efferveſcence, mèlangée avec les eſprits acides de vitriol & de ſoufre, & il ne s'en ſuivit aucune diſſolution; elle changeoit en jaune la diſtillation du ſublimé dans l'eau commune, le précipitoit & y cauſoit une parfaite diſſolution, comme

ſont tous les ſels alkalis des plantes du vrai nitre ; elle ne coaguloit point la liqueur de l'huile de tartre par défaillance , comme fait le borax , le vitriol & l'alun.

On fit évaporer la quantité de vingt pintes d'eau de la ſource de la fontaine du *Crucifix ;* & lorſqu'il n'en reſta plus qu'environ une pinte , on la filtra , pour en ſéparer la terre qui s'eſt trouvée peſer dix grains ; ayant enſuite fait évaporer le reſte juſqu'à ſiccité , la réſidence ſaline s'eſt trouvée peſer trois gros , qui tenoit de l'alkali, & produiſit une effervescence ſenſible , étant mêlangé avec les eſprits acides de vitriol & de vinaigre ; il changea la diſſolution du ſublimé corroſif dans l'eau commune , en couleur nacarate un peu jaune : ce ſel étoit légérement ſalé , & contenoit très-peu d'acidité.

Après l'évaporation de vingt pintes d'eau de la fontaine ſavonneuſe , la réſidence n'a produit que vingt grains de ſel fixe , & deux grains de terre.

M. *Charles* , Médecin à *Beſançon* , fit , en 1733 , l'analyſe des eaux de la fontaine

du *Crucifix*, dont nous venons de parler : il prit quatre livres de cette eau, qui lui produisirent seize grains de sel alkali, c'est-à-dire, quatre grains par livre pesant d'eau. Quant au sédiment qui se trouve au fond du bassin de la même source, il dit que, mis sur la langue, il y fait la même impression à-peu-près que le sel commun ; qu'exposé à l'air, il se fond ; & si on l'approche de la pierre d'aiman, on remarque que l'aiman en détache quantité de particules de fer, *&c.*

Je passe sous silence les autres analyses, telles que celles de *Berthemin*, de *Richardot*, *&c.* pour en venir à celles de M. *Lemaire*. Ce Médecin paroît avoir fait des efforts, & avoir donné une attention particulière pour une bonne analyse. Il est vrai que de son tems la Chymie étoit encore bornée ; cependant on lui doit la justice qu'il a travaillé avec beaucoup d'exactitude : il a fait évaporer ces eaux à trente reprises différentes, tant dans un alambic, pour en ramasser toutes les parties, que dans des vaisseaux ouverts, pour n'avoir que la ré-

ſidence ſeule ; voici ce qu'il a conſtamment obſervé.

Les eaux étant réduites à la douzième ou quinzième partie de leur volume, il commençoit à paroître ſur la ſuperficie une pellicule, comme dans les évaporations que l'on fait pour la cryſtalliſation des ſels ; en continuant cette évaporation, cette pellicule s'épaiſſiſſoit de plus en plus ; enſorte qu'il auroit été facile d'en enlever quelques morceaux, ſi l'on en avoit fait évaporer une très-grande quantité, comme celle de quarante à cinquante livres. Ces morceaux avoient beaucoup de reſſemblance, par leur couleur, à un talc mince & délié ; ſous cette pellicule on appercevoit une matière griſâtre, ou des eſpèces de flocons couleur de cendre, qui étoient, en quelque manière, ſemblables à du coton haché ; l'eau qui étoit ſous cette pellicule, & dans laquelle ces flocons nageoient, avoit une ſaveur urineuſe, qui cauſoit des nauſées & du dégoût, quand on en avaloit.

En continuant l'évaporation juſqu'à ſiccité, cette pellicule, ne pouvant ſe ſoute-

nir, ſe briſoit par parcelles, & tomboit ſur une matière ſemblable à de la cendre, par ſa couleur & ſa conſiſtance; les molécules de cette matière étoient larges, plates, ou formées en petites feuilles preſque ſemblables à la terre foliée de tartre.

L'eau étant entiérement évaporée, & la maſſe reſtant deſſéchée, cette pellicule, briſée en petits morceaux, n'avoit aucune odeur, ni ſaveur diſtincte; quand on la mettoit ſur la langue, elle faiſoit ſeulement ſentir une eſpèce d'éroſion très-légère; ſi on la mettoit ſur des charbons ardens; elle ne fumoit point, ne jettoit ni flamme ni étincelle; elle ne pétilloit point, ne formoit point de bulles, ne répandoit aucune odeur, & ne ſe diſſipoit point; elle devenoit ſeulement un peu blanche & plus friable; elle ne fermentoit, ni avec les acides, ni avec les alkalis: ces ſels ne formoient aucun changement avec eux.

Il n'en étoit pas de même de cette portion de la maſſe reſtante, qui reſſembloit à de la cendre; miſe ſur la langue, elle excitoit une impreſſion de ſel aſſez forte,

ſuivie de dégoût & de nauſées ; l'arrière-goût en étoit urineux , ſans acrimonie conſidérable.

Cette portion de réſidence , miſe ſur des charbons ardens , ne donnoit ni fumée ni flamme ; elle ne décrépitoit point , ne ſe liquifioit pas , ne formoit aucune bulle , enfin ne ſouffroit aucun changement ſenſible ; mêlée avec des acides , ſoit végétaux , ſoit minéraux , il s'en ſuivoit une fermentation très-ſenſible , accompagnée de bruit , de gonflement de la matière & d'une infinité de bulles ; en un mot , il arrivoit une vraie efflorefcence. Le vinaigre , verſé ſur cette matière , acquéroit une couleur brune , & prenoit une ſaveur ſtiptique & ferrugineuſe : cette ſeule expérience prouve la nature alkaline de cette réſidence.

Toute la différence que M. *Lemaire* a pu remarquer entre la matière qui reſte après l'évaporation des eaux priſes dans différentes ſources , conſiſte en ce que les eaux les plus chaudes , comme celles des étuves & du grand bain , laiſſent, par livre d'eau un grain ou un grain & demi de matière

de

de plus que celles qui ſont moins chaudes ; telles que celles du *Crucifix* & de la fontaine des *Dames :* les plus chaudes ne lui ont jamais donné qu'environ treize grains pour trois livres d'eau.

Il ſe forme une concrétion blanchâtre aux côtés des bains, particulièrement du grand, de même qu'aux extrêmités des robinets des eaux chaudes, que quelques-uns ont priſe pour du ſoufre, pour ne pas l'avoir bien examinée ; d'autres pour du ſel de tartre : il y en a ſi peu, que le contour du grand bain pourroit à peine en fournir ſoixante grains. Cette concrétion eſt inſipide & ſans odeur ; ſi on la met ſur des charbons ardens, elle ne jette ni fumée ni flamme ; elle ne pétille pas, ne forme aucune bulle ; elle ſe calcine ſimplement, & devient un peu plus friable.

Enfin, par les différentes obſervations qu'il a faites, il conſte 1$_{o}$. que les minéraux contenus dans les eaux de *Plombières*, ſont d'une nature alkaline fixe ; parce que s'ils étoient volatils, ils s'échapperoient pendant l'évaporation ; & loin qu'on pût les con-

centrer & augmenter leur proportion avec le principe aqueux, on la diminueroit par la diſſipation des ſubſtances volatiles; 2°. que la raiſon pour laquelle elles ne reçoivent que très-peu de changement par le mêlange des différens corps dont on ſe ſert, pour en découvrir la nature, eſt que le minéral y eſt en très-petite quantité. En effet, après avoir fait évaporer l'eau de la ſource la plus chaude juſqu'à ſiccité, il s'y eſt trouvé ſeulement quatre grains de réſidence concrète pour chaque livre d'eau; de ſorte qu'afin d'en avoir une quantité ſuffiſante pour les épreuves à faire, on eſt obligé d'en faire évaporer une grande quantité. M. *Lemaire* en a quelquefois fait évaporer juſqu'à quatre-vingt livres en une ſeule fois.

M. *Nicolas*, maître en pharmacie à *Nanci*, après pluſieurs expériences faites avec le ſirop violat, les fleurs de mauve, la noix-de-galles, les alkalis fixes & volatils, *&c.* a fait évaporer vingt pintes de cette eau dans une terrine de grès; après deux tiers d'évaporation, la ſurface de la liqueur s'eſt

trouvé couverte d'une pellicule ſale ; il a continué l'évaporation dans une capſule de verre ; & étant près de ſa deſſication, elle a pris une conſiſtance ſirupeuſe, ſans rien perdre de ſa tranſparence. L'évaporation achevée, il eſt reſté dans la capſule un réſidu d'un blanc ſale, peſant cent quinze grains ; ce qui fait cinq grains trois quarts par pinte d'eau. Sur trente grains de ce réſidu, ayant jetté peu-à-peu deux gros de vinaigre diſtillé, il s'eſt fait une vive efferveſcence. Pour s'aſſurer de quelle nature étoit cette ſubſtance, il a jetté, dans du vinaigre diſtillé, trente autres grains du réſidu ; & après avoir étendu la liqueur avec un peu d'eau pure, il l'a filtrée, & il a enſuite verſé dans une partie, de l'huile de tartre par défaillance ; & dans l'autre, de l'alkali volatil fluor : il s'eſt fait une légère décompoſition & précipitation ; ce qui prouve, dit-il, que ce réſidu contient un peu de terre, ſur laquelle l'acide végétal a action.

Après avoir raſſemblé les deux réſidus, que le vinaigre n'avoit pu diſſoudre, il a verſé deſſus, de l'acide vitriolique, qui a

encore occaſionné un mouvement d'efferveſcence ; la diſſolution, étendue dans un peu d'eau diſtillée, il y a verſé un peu d'alkali fixe, très-pur en liqueur ; ce qui a occaſionné un précipité blanc, ſous la forme d'un *magma*, qui, étant examiné, s'eſt trouvé être de la nature de la terre alumineuſe.

L'autre partie de ce réſidu, n'ayant pas été diſſoute par les acides, a été miſe dans un creuſet expoſé à un feu violent pendant deux heures, après leſquelles la matière étoit diviſée en pluſieurs cryſtaux ; ce qui avoit produit une eſpèce de porcelaine, aſſez dure pour donner des étincelles avec l'acier ; ce qui démontre, dit-il, que la terre contenue dans les eaux chaudes, eſt de nature argilleuſe & vitrifiable.

Des cinquante-cinq grains du premier réſidu qui reſtoient, il en a mis la moitié dans un verre, & a verſé par-deſſus de l'acide vitriolique. La ſaturation achevée, & après y avoir ajouté un peu d'eau diſtillée, il l'a filtrée, & expoſée à l'évaporation inſenſible ; elle a donné des cryſ-

taux de ſel de *glaubert* , qu'il a reconnus être de la ſélénite à baſe vitrifiable.

Les vingt-ſept autres grains & demi ſoumis à l'ébullition dans une once d'eau diſtillée , & la liqueur filtrée, & expoſée enſuite à l'évaporation ſpontannée , a fourni des cryſtaux de *natrum* ; de-là il conclut que cet alkali eſt dans les eaux minérales dans un état particulier.

Par les procédés analytiques qu'il a employés , il a jugé que les eaux thermales de *Plombières* étoient abſolument de la même nature que celle qui ſort du gros goulot du grand bain.

„ Les conſéquences à tirer de ces ana„ lyſes , ſont, dit-il , 1o. Que toutes les „ eaux chaudes & tempérées ſont de même „ nature. 2°. Qu'elles ne tiennent en diſ„ ſolution aucune ſubſtance métallique, ni „ ſel neutre. 3°. Qu'elles contiennent de„ puis environ deux grains , juſqu'à deux „ grains & demi de *natrum* par pinte. 4o. „ Qu'elles contiennent de la terre de diffé„ rente nature , ſavoir : celle dont on fait „ la porcelaine , c'eſt-à-dire , vitrifiable

„ en partie, en partie réfractaire; de la „ terre calcaire & de la magnésie. 5°. Que „ les différentes espèces de terre, conte- „ nues dans ces eaux, pourroient fort „ bien n'être que le produit de la décom- „ position d'une matière spathique, sur la- „ quelle l'eau a un peu d'action. „

Je passe actuellement à la cause de la chaleur des eaux de *Plombières.* Cette question est, à la vérité, moins utile aux malades, que leur guérison; elle ne sera cependant pas tout-à-fait indifférente, si elle peut contribuer à leur satisfaction. Mais comment expliquer la cause de cette chaleur? Il faudroit avoir quelque chose de plus précis & de plus certain que ce qui s'est dit jusqu'à présent sur une matière aussi obscure, pour satisfaire des personnes éclairées.

La chaleur des eaux est-elle produite par quelques feux souterreins, qui agissent immédiatement sur elles, ou sur la terre, à travers laquelle elles coulent, & qui leur impriment cette qualité, comme le prétendent différens auteurs, tels que *Platon*,

Ariſtote, *Pline*, *Baccius*, *Fallopius*, *Bourdon*, *Kircher*, & quantité d'autres ?

Mais d'où vient ce feu ? quel eſt ſon aliment ? d'où vient l'air qui le ſoufle ? par où s'évapore-t-il ? comment ſe peut-il faire que les eaux conſervent toujours le même degré de chaleur ? Si le ſoufre, le bitume, l'alun, entretiennent ces feux ſouterreins, qui eſt-ce qui les renouvelle ? pourquoi ces eaux ne conſervent-elles pas l'odeur de ces matières ?

Eſt-il poſſible, pour expliquer cette chaleur, de recourir à une communication établie avec les volcans, dont la fureur ne ſe développe que par accès ? La chaleur de la *Solfatarre*, de *Pouzzols*, celle des bains chauds qui en ſont voiſins, eſt toujours égale ; leurs effets ſont les mêmes, quelque ſoit l'état du *Véſuve*, qu'il ſoit tranquille ou furieux. Il n'y a donc point de communication, comme on le croyoit, avant qu'on eût bien obſervé ces phénomènes. Ce ſeroit aujourd'hui une abſurdité d'avancer un pareil ſyſtême ; & je ſuis, on ne peut pas plus étonné que M. *Nicolas*, (*Analyſe*

des Eaux de Plombières) avance ce paradoxe, & adopte cette opinion ridicule. „ De tou-
„ tes les opinions , dit-il , celle qui a été
„ plus généralement adoptée par les Chy-
„ mistes & les Naturalistes , est celle qui
„ attribue la chaleur des eaux minérales à
„ des volcans , ou à des masses de char-
„ bons de terre enflammés. En effet, con-
„ tinue-t-il, cela paroît assez probable, &c. „

Il ne faut pas beaucoup d'efforts d'esprit pour détruire cette proposition. Les voyageurs , qui ont vu le *Mont-Etna* en *Sicile*, le *Mont-Vésuve* proche *Naples* , le *Mont-Écla* en *Irlande*, & beaucoup d'autres dans différentes parties du monde , nous assurent que , de tems en tems , ils vomissent des fleuves de feu. La chose est indubitable , & s'explique facilement ; mais dans ces montagnes, le feu ne dure pas toujours ; il s'éteint dès que les matières sont épuisées : cette flamme a besoin d'aliment & d'air pour se nourrir , & de jour pour s'évaporer. Si l'orifice de la montagne vient à se fermer , la flamme fait effort pour le rouvrir ; & si ses efforts sont impuissans ,

elle s'étouffe & s'éteint. Ces réflexions ne nous permettent pas d'admettre cette hypothèse ; parce que la chaleur des eaux de *Plombières* est constante & perpétuelle, toujours à-peu-près égale. On ne voit à *Plombières*, ni aux environs, aucune mine où il y ait du soufre, du nitre, du bitume, *&c.* comme on en voit au pied du *Vésuve.* D'ailleurs, c'est qu'à *Plombières*, & dans le voisinage, il y a un grand nombre de sources d'eaux froides ; ce qui prouve que la matière qui cause la chaleur des eaux thermales dans les sources où l'on boit, & où l'on prend le bain, n'est pas répandue dans tout le terrein de ce bourg, mais seulement en certains endroits, & qu'on voit, à une très-petite distance l'une de l'autre, des sources d'eaux chaudes, & d'autres d'eaux froides ; on voit même à *Luxeuil*, une source d'eau chaude, sourdre au milieu d'un étang d'eau froide.

On conçoit aisément que les eaux qui sont dans le voisinage des volcans, peuvent en recevoir de la chaleur ; mais on ne se persuade pas aussi facilement que celles

dans le voiſinage deſquelles on n'a jamais apperçu aucun veſtige de feu ſouterrein, comme celles de *Bourbonne*, de *Luxeuil*, de *Bains*, de *Plombières*, &c. où on n'en a jamais ſoupçonné, ſoient échauffées de la même façon. On accorde que ce moyen peut rendre raiſon de ce phénomène; mais il ne ſuffit pas que la choſe ſoit poſſible, pour conclure qu'elle exiſte; il faut encore des preuves convaincantes.

C'eſt trop nous arrêter ſur cet objet, pour renverſer un édifice ſi mal étayé; il eſt ſi ruineux, qu'il tombe de lui-même, à la moindre réflexion : c'eſt le deſir de paſſer pour ſavant, qui a enfanté un pareil ſyſtême.

Suppoſerons-nous vrai le ſentiment de *Paracelſe*, renouvellé par *Richardot*, qui prétend que ces eaux ſont chaudes naturellement, comme celles de la mer, des rivières & des fontaines, ſont ſalées, froides ou fraîches ? Ce ſyſtème de R*ichardot* ne nous apprend rien; car dire que les eaux ſont chaudes, parce que Dieu l'a voulu ainſi, ce n'eſt raiſonner ni en Mé-

decin ni en Philoſophe. Tout pieux que ſoit ce ſentiment, il ne donne pas la cauſe prochaine & immédiate de cette chaleur. On ſait bien que Dieu eſt la première cauſe de tous les effets naturels ; mais quelle eſt la manière dont Dieu produit ces effets ? C'eſt à quoi la vraie Philoſophie s'applique.

La pierre de chaux eſt-elle la vraie cauſe, l'origine de la chaleur des eaux thermales? Et ſuppoſerons-nous qu'il en exiſte dans les montagnes de la Vôge, qui communiquent à l'eau la même chaleur que quand on jette de l'eau ſur la chaux vive, ſans qu'il ſoit néceſſaire que les matières ſoient enflammées, leur effloreſcence étant ſuffiſante, ſans ignition? Mais il n'eſt pas poſſible de prouver, ni même de ſuppoſer ces pierres de chaux dans le centre de la terre : ces pierres ne ſont pas naturelles ; & quand on les y ſuppoſeroit, elles ne pourroient ſubſiſter long-tems ; elles s'éteindroient bientôt. Comme la chaleur de la chaux s'éteint aſſez vîte, & que cette pierre s'affaiſſe conſidérablement, lorſqu'elle

eſt éteinte ; ainſi le terrein, où on l'a ſuppoſée, devroit s'affaiſſer ſenſiblement, à meſure que la chaux ou des matières ſemblables ſeroient fondues ou refroidies.

Suivrons-nous le ſentiment de *Liſter*, qui attribue la chaleur des eaux minérales aux pierres de feu ou de fuſil (pyrites ?) Mais il n'y a, dans nos montagnes, point de pierres de cette qualité.

Croirons-nous avec quelques-uns, qu'un fluide igné, trouvant en quelque partie de la terre un amas de matières ſulphureuſes & métalliques, jointes à une certaine humidité, les met en fermentation, & que leur chaleur égale dépend de l'action continuée de ce même fluide ſur les matières qui, à meſure qu'elles ſe développent par l'évaporation, ſont reproduites de nouveau par le mouvement général, qui les raſſemble à leurs parties ſimilaires, dans certains endroits de la terre, plutôt que dans d'autres ?

Eſt-ce une explication ſenſible & ſatisfaiſante de ce phénomène, qui ſubſiſte dans le même état, depuis une ſi longue ſuite

de ſiècles ? Il n'eſt pas poſſible de l'admettre.

Certains Phyſiciens donnent pour cauſe de la chaleur des eaux, les fermentations qui ſe font dans la terre, par le moyen de certains ſels ou ſoufres, ou autres matières auxquelles les eaux venant à ſe mêler, s'échauffent & ſe fermentent, à-peu-près comme nous voyons cet effet arriver dans la chaux vive, dans la limaille d'acier mêlée avec du ſoufre, dans l'étain pur avec le ſublimé, dans l'antimoine avec l'eau-forte, *&c.* Toutes ces différentes matières, mêlées dans l'eau commune, fermentent avec elle, & y produiſent de la chaleur.

On ne trouvera pas, à la vérité, dans le centre de la terre, des matières ainſi préparées, pour échauffer les eaux qui y coulent, ou qui y ſont amaſſées. Mais qui oſera aſſurer qu'il ne peut pas s'y rencontrer certaines matières qui auront quelque rapport avec celles-là, & qui feront propres à produire les mêmes effets? Perſonne, à ce que je penſe, ne s'aviſera de

le dire. Quoi qu'il en ſoit, ce ſyſtême eſt, ſans contredit, le plus plauſible de ceux qu'on a propoſés ſur la chaleur des eaux de *Plombières*; pour en donner la ſolution, il faudroit prouver qu'il y a en effet dans nos montagnes, ou dans leur voiſinage, des matières capables de s'échauffer par le mêlange des eaux. Mais l'Auteur de la nature ne nous a pas encore découvert les myſtères de ſes opérations à cet égard. Nous ignorons la manière dont ſe fait cette admirable efferveſcence; pourquoi, depuis tant de ſiècles, la matière qui la cauſe, ne s'épuiſe point; comment cette chaleur conſerve une activité conſtante & perpétuelle, de façon qu'elle eſt toujours la même, ou très-à-peu-près, le jour & la nuit, l'hiver & l'été, & que l'on voit à très-peu de diſtance deux ou trois ſources, l'une chaude, l'autre tiède, & une troiſième froide.

La fermentation nous paroît cependant le moyen le plus ſoutenable pour rendre raiſon de ce phénomène. Elle peut ſe faire dans le ſilence, ſans aucun tumulte, &

ſans qu'on s'en apperçoive. Il nous reſte à rapporter quelques preuves qui ſemblent appuyer ce ſentiment. (*)

M. *Lemaire*, qui a été un obſervateur très-exact, a remarqué pluſieurs fois dans les rochers de *Plombières*, d'où ſortent les ſources, des indices de fermentation. „ J'ai „ eu occaſion, dit-il, de remarquer des „ veſtiges peu douteux d'une fermentation „ dans la veine ſavonneuſe que je fis creu- „ ſer en 1719. J'ai eu lieu d'obſerver la „ même choſe dans les veines d'eau tiède, „ que l'on découvrit en coupant la mon- „ tagne qui eſt au nord de *Plombières*, „ pour faire la chauſſée d'*Épinal*. J'ai vu „ des marques d'une fermentation parfai- „ tement ſemblable aux précédentes, dans

(*) Je ne ſuis pas du nombre de ceux qui ſe piquent de tout expliquer, & qui ſe croient déshonorés d'avouer que la nature a des myſtères qu'ils ne comprennent pas. J'avoue ingénuement que le ſyſtême que je propoſe, a de la vraiſemblance ; mais la fermentation eſt-elle bien la vraie cauſe de la chaleur des eaux minérales ? Je le crois ; mais ai-je raiſon ? c'eſt ce que décideront des plus ſavans que moi.

„ le rocher d'où ſort l'ancienne fontaine
„ ſavonneuſe , lorſqu'on coupa ce rocher ,
„ en faiſant la chauſſée de *Franche-Comté.* „

Je ne doute pas , dit un Savant , que ſi l'on ſuivoit de près cette découverte , on ne parvînt à la connoiſſance certaine de la cauſe de cette chaleur , qui , depuis tant de ſiècles , fait l'objet des recherches , & l'admiration des curieux.

Ce qui paroît encore confirmer que la chaleur des eaux thermales eſt due à la fermentation , eſt l'obſervation d'un Médecin qui , parcourant les montagnes des *Alpes* , s'arrêta dans une colline où il y avoit une fontaine d'eau chaude ; il fit ouvrir la terre , en remontant juſqu'à la ſource ; y étant parvenu , il trouva une eau claire , un peu ſalée , & légèrement acide , froide & ſans chaleur ; mais il remarqua que cette même eau , paſſant à travers une mine métallique , ſulphureuſe & fixe , excitoit une ébullition très-forte , en ſorte qu'elle devenoit chaude. De cette obſervation , ce Médecin conclut , avec aſſez de raiſon , que la chaleur des eaux minérales

provient

provient de l'effervefcence continuelle qui fe fait dans les eaux qui paffent à travers des veines métalliques, fulphureufes, falines, &c.

Si les faits que je viens de rapporter, font vrais, comme nous devons raifonnablement le préfumer, nous ne pouvons douter que les eaux thermales ne contractent leur chaleur par leur mêlange avec des parties falines, &c. qui fe trouvent dans les montagnes ou dans les autres lieux, à travers lefquels elles fe filtrent & fe font paffage.

Nous fommes donc portés à croire que les eaux de *Plombières* doivent leur chaleur à des caufes femblables; & nous penfons que les matières, dont ces eaux font imprégnées, ne font que des fragmens, des portions détachées des corps qui les ont échauffées, foit par leur déflagration, foit par leur fermentation.

Il fe préfente ici une difficulté, c'eft que cette eau ne târit jamais, & coule toujours également. La raifon en eft que, dans l'intérieur des montagnes, il y a des réfervoirs immenfes, d'où l'eau ne s'écoule que par

le fond (*). On ne peut douter de cette vérité, en réfléchiſſant ſur la forme de celles de *Plombières* ; je les ai parcourues exprès plusieurs fois, & j'ai obſervé, de même que M. *Lemaire*, que le ſommet de celles qui ſont au midi & au nord, s'étend en une plaine ſpacieuſe, d'où les eaux de pluies ne s'écoulent pas facilement, à moins qu'elles ne ſoient en très-grande quantité ; c'eſt ce qui ſe remarque très-aiſément au-deſſus de la montagne ſituée au midi : les côtés ſont relevés en forme de bourlet, derrière

Si l'on pouvoit pénétrer dans l'intérieur des montagnes, on y découvriroit l'origine de toutes les rivières, des amas d'eaux immobiles, & ſouvent ſans communication, deſtinés à changer quelques jours la face des pays au-deſſus deſquels ils ſont ſuſpendus ; on y verroit des couches de ſable, rangées avec un ordre merveilleux, & des crévaſſes entr'ouvertes d'eſpace en eſpace, pour donner paſſage aux eaux des pluies & des neiges fondues, à l'humidité même qui diſtille des brouillards & des roſées abondantes ; on y verroit des réſervoirs immenſes, formés pour contenir ces eaux. C'eſt de-là qu'elles s'échappent à travers les ſables, & par des canaux tortueux ouverts, dans les rochers deſquels ſortent différentes ſources ; telles ſont les fontaines qui ſortent des montagnes de *Plombières* ; la ſeule fonte des neiges & les pluies les entretiennent.

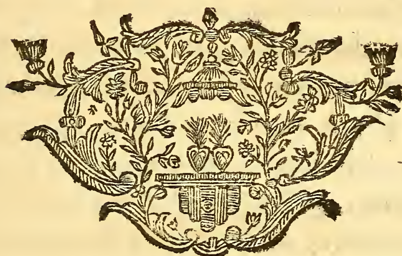
lequel le terrein va en s'abaiſſant inſenſiblement, environ deux cents pas vers le midi; enſuite il s'élève de tous côtés, & forme un baſſin, dans lequel je me ſuis toujours apperçu qu'il y avoit de l'humidité, quand il n'y avoit pas d'eau. Qui peut aſſurer que cette eau filtrée ne paſſe ſur des matières, & qu'il ne ſe faſſe une fermentation?

Je crois en avoir aſſez dit pour établir mon ſyſtème ſur la fermentation; j'aurois pu employer encore d'autres moyens pour appuyer ce ſentiment; mais je les crois inutiles ſur un objet où tout concourt à le mettre en faveur. Cependant ſi les raiſons que je viens de donner, ont quelque choſe de ſpécieux, celles qui ſont contre, ne paroiſſent peut-être pas moins preſſantes aux yeux des Phyſiciens; & dans l'impuiſſance où je ſuis de les concilier, il ne me reſte qu'à mettre la chaleur des eaux au nombre des grands phénomènes, qui ſont faits moins pour ſatisfaire la curioſité, que pour exciter l'admiration, qui ont des cauſes phyſiques, mais tellement élevées au-deſſus de notre

portée, que nous n'y connoiſſons rien, & nous ne devons pas en être ſurpris. L'homme n'eſt pas fait pour tout comprendre ; il y a mille queſtions ſur leſquelles on diſpute depuis long-tems, & ſur leſquelles on diſputera juſqu'à la fin des ſiècles, ſans qu'on puiſſe aſſurer qu'on a trouvé la vérité. On croit lever le voile qui couvre les opérations les plus myſtérieuſes ; mais la nature ne laiſſe pas facilement pénétrer ſon ſecret : c'eſt ſouvent en vain qu'on multiplie les expériences, & qu'on perfectionne les procédés. Quelques ſuccès, plus ſpécieux que réels, éblouiſſent ; on les fait reparoître ſous une autre forme ; on les annonce comme de nouveaux progrès, comme de nouvelles notions acquiſes ; cependant on eſt toujours au même point, & la maſſe des connoiſſances n'en eſt pas augmentée. C'eſt le goût pour la nouveauté qui enfante la manie des ſyſtêmes, & on s'efforce de les rendre dominans par la fantaiſie que l'on a de prétendre à l'explication de tous les phénomènes de la nature.

Mais je m'apperçois que cette digreſſion

m'entraîne hors de mon ſujet ; il eſt tems de la finir, pour parler de l'action des eaux, examiner leurs effets, & par-là connoître les cas où elles conviennent, & ceux où elles ſont contr'indiquées.





ARTICLE V.

Maniere dont les Eaux agissent.

UNe multitude de Médecins ont avancé que, s'il étoit possible de trouver un remède universel, il faudroit le chercher dans l'emploi de l'eau. N'est-il pas, à la vérité, très-vraisemblable que les cures surprenantes qu'on a obtenues par l'eau à la glace, sont plutôt dues à la vertu dissolvante de l'eau, à sa qualité adoucissante & à sa pénétrabilité, qu'au grand froid qu'on lui a communiqué par la glace ? Si même l'usage de nos fontaines, continué pendant quelque tems, est si avantageux dans le traitement des maladies chroniques ; si ceux qui sont travaillés de la goutte, de la migraine, en sont soulagés, *&c.* En un mot, si l'eau guérit, comme le dit *Galien*, (*Lib. 2. de Sanit. tuenda*,) les maladies les plus rebelles, & si elle prévient celles qui nous menacent, de combien d'effets plus effica-

ces n'eſt-elle pas capable, quand elle ſe trouve chargée de minéraux? Elle devient ſi puiſſante, qu'elle dompte les maux les plus opiniâtres & les plus invétérés; elle emporte la cauſe qui les produit, & détruit les levains qui les entretiennent. Telles ſont les eaux minérales de *Plombières*, dont la pureté approche de celle de l'eau diſtillée; les ſubſtances qu'elles contiennent, bien-loin de troubler l'économie animale, en s'aſſimilant à nos humeurs, leur donnent de la fluidité, & raniment la circulation languiſſante.

Pour ſe convaincre plus efficacement de la vertu bienfaiſante de ces eaux, dans les maladies dont je parlerai dans un moment, il ſuffit non-ſeulement d'interroger les habitans de *Plombières*, qui ſont depuis ſi long-tems les témoins oculaires des cures ſingulières qu'elles opèrent, mais de lire les nombreuſes obſervations rapportées par quantité d'auteurs, qui ont écrit ſur ces eaux: on ne pourra voir ſans étonnement, dans les ouvrages de *Richardot*, *Rouvrois*, *Zuiger*, *Berthemin*, *Lemaire*, & d'autres, le

grand nombre de guérisons radicales que l'usage des eaux a opérées, tant en boisson, qu'en douches & étuves. „ Je puis assurer, „ dit *Rouvrois*, que, pendant plus de „ vingt-cinq ans que j'ai donné mon mi- „ nistère aux malades qui s'y sont rendus „ à chaque saison, j'y ai vu guérir, ou „ beaucoup soulager, tant par les bains que „ par la boisson, douches & étuves, pris „ avec méthode, & secondés des remèdes, „ en certaines occasions, un nombre ex- „ traordinaire de personnes, de celles mê- „ me qui pouvoient peu espérer de soula- „ gement, à cause de la grandeur, de la „ durée & la rébellion de leurs infirmités. „

En passant actuellement aux conséquences qui résultent de ce que nous venons d'établir, tant sur la nature de l'eau simple, que sur celle de *Plombières*, il s'ensuit que son usage est favorable, quand il faut délayer, ouvrir, désobstruer; quand il faut résoudre, dissiper des humeurs coagulées, épaissies, & qui sont d'une nature gommeuse, résineuse, *&c.* lorsqu'il s'agit de fortifier les parties, & redonner du ton

à des fibres foibles & lâches. Les fubftances que ces eaux charrient, font fi parfaitement diffoutes, fi intimement unies au principe aqueux, qu'on ne peut les précipiter par aucun moyen ; elles les rendent propres à être portées dans tout le fyftème vafculaire fans précipitation, & leur donnent l'avantage précieux de fe mêler facilement avec les humeurs ; elles s'infinuent dans les vaiffeaux les plus fins, & diffolvent les concrétions, fur-tout quand leur action eft favorifée par celle du bain, de la douche ou de l'étuve.

Le principe alkalin, dont ces eaux font imprégnées, follicite les fibres nerveufes, & les oblige à des mouvemens plus actifs & plus fouvent réitérés ; alors la circulation devient plus libre, les fécrétions fe rétabliffent, & les excrétions font favorifées. Il eft même poffible de prévoir l'effet que doit produire une certaine quantité d'eau prife à jeûn, dans le cas où l'eftomac & les inteftins feroient remplis d'humeurs gluantes & vifqueufes, où les vifcères du basventre feroient engorgés ; car en faifant ré-

flexion ſur la vertu diſſolvante & anodine de l'eau ſimple, & que celle de *Plombières* eſt en outre pénétrée d'un alkalin ſavonneux, que l'analyſe y découvre, & qui lui ſert d'aiguillon, nous verrons, à n'en pouvoir douter, qu'elles délayeront ces viſcoſités, & que le mouvement vermiculaire, devenu plus vif & plus fréquent par l'effet du principe alkalin, aidera ces humeurs à ſe détacher & à ſe mêler avec ces eaux, qui les entraîneront, ou par les ſelles, ou par les ſueurs, ou par les urines.

Il eſt donc sûr que ceux dont les maladies ſont appropriées aux eaux de *Plombières*, & qui les prennent avec les précautions néceſſaires, en doivent reſſentir des effets auſſi prompts que merveilleux. En effet, cette eau, en tombant dans l'eſtomac, & parcourant enſuite avec activité tous les autres viſcères, que nous comprenons ſous le nom de *premières voies*, en emporte les glaires, en fond les mucoſités concrètes & arrêtées, inciſe & enlève les viſcoſités qui engouent les membranes; entraîne & diſſout les matières qui forment

les obſtructions ; nettoie les glandes & les fibres accablées par des matières groſſières, & rend ainſi aux parties ſolides leur oſcillation & leur premier reſſort.

Ces eaux, ſe mêlant avec le ſang, accélèrent le mouvement de toutes les liqueurs qui circulent dans le corps, & les purifient, en pouſſant, par des ſueurs & des urines abondantes, les ſéroſités & les humeurs pareſſeuſes qui embarraſſoient leur circulation ; c'eſt pour cela qu'on doit aider la tranſpiration, en évitant le froid avec un grand ſoin, tandis qu'on les boit.

En conſidérant enſuite ce qu'elles produiſent dans la tête, elles pénètrent la ſubſtance du cerveau, & le réjouiſſent ; elles en parcourent tous les *ſinus*, les glandes & les replis ; & ranimant les eſprits animaux, elles les font rayonner dans tout le corps, en délivrant l'origine des nerfs du domaine des humeurs pituiteuſes qui l'abreuvoient. Par leur alkali elles abſorbent ces minières acides, ſources des affections ſpaſmodiques, qui produiſent quelquefois des effets ſi bizarres.

Enforte qu'il n'y a point de remèdes plus efficaces, après les attaques d'apoplexie, dans la plûpart des paralyſies ; l'expérience a fait connoître qu'elles en triomphoient.

Mais comme le raiſonnement ſeul, quelqu'évident qu'il ſoit, ne peut ſervir de guide aſſuré dans l'uſage des eaux minérales, & qu'il tient, en quelque ſorte, à l'empyriſme, nous nous faiſons une loi de l'abandonner, pour ne pas déplaire à nos lecteurs ; & nous allons parler des maladies qu'une expérience de pluſieurs ſiècles a confirmé être détruites par leur uſage. C'eſt ſur-tout ici où nous n'aurons égard aux raiſonnemens, qu'autant qu'ils ſeront conformes aux faits, & nous apporterons des preuves qui viendront à l'appui des conſéquences précédentes.

Pour mettre de l'ordre dans une matière ſi intéreſſante, je parlerai 1o. des maladies contre leſquelles les eaux, ſagement adminiſtrées, ſont efficaces & couronnées du plus grand ſuccès. 2o. Je rapporterai celles où on les croit dangereuſes par préjugés, ou parce qu'elles ont été mal conſeillées,

ou par l'abus que les malades en ont fait. 3°. J'indiquerai celles où elles ſont abſolument nuiſibles. Voyons ſi je remplirai cette tâche ſi importante à la ſanté de ceux qui ſe rendent à *Plombières*.





ARTICLE VI.

MALADIES OU LES EAUX SONT FAVORABLES.

IL eſt de toute notoriété que les eaux minérales de *Plombières* enlèvent les douleurs de tète périodiques & invétérées, les migraines, les paralyſies particulières & univerſelles, même avec perte de ſentiment, ſi l'on en uſe pendant un tems ſuffiſant ; ce n'eſt pas un laps de tems de vingt à vingt-quatre jours qui peut détruire des maladies invétérées ; il faut ſouvent deux à trois mois, quelquefois davantage. Les obſervations ſuivantes vont appuyer mes allégations à cet égard.

Un Marchand ſuiſſe avoit, depuis pluſieurs années, une céphalalgie périodique, dont les accès devenoient très-violens, ſurtout quand le vent du midi régnoit & que le tems étoit pluvieux : de tous les remèdes qu'il avoit mis en uſage, aucun ne l'avoit ſoulagé ; il ſouffroit, diſoit-il, un peu

moins, quand on lui ſerroit la tête avec force. Ce mal étoit accompagné de vomiſſemens, d'inſomnie, & quelquefois d'évanouiſſement. Son Médecin, voyant l'inefficacité des remèdes, crut la maladie incurable, & s'imagina que cette affection ſpaſmodique étoit occaſionnée par des polypes dans les *ſinus* du cerveau ; on conſeilla les eaux de *Plombières*, qui guérirent le malade dans l'eſpace de ſix ſemaines.

Toutes les perſonnes qui ont fréquenté les eaux, avouent qu'elles ſont victorieuſes pour la curation de la migraine, maladie ſi douloureuſe & ſi rebelle ; je pourrois en rapporter une multitude d'exemples, qui ne feroient que des répétitions ennuyeuſes ; je me borne aux ſuivans.

Une Dame de ma connoiſſance étoit travaillée d'une migraine périodique, qui la tourmentoit tous les ſix jours à quatre heures après midi, juſques vers les onze heures du ſoir ; après leſquelles elle ne reſſentoit aucune incommodité : la ſaignée, les véſicatoires, les ventouſes, les purgatifs, *&c.* n'apportèrent aucun ſoulagement ; elle

ſe rendit à *Plombières*, qui a radicalement détruit cette maladie dans l'eſpace de cinq ſemaines.

Un Marchand de *Nanci* étoit attaqué d'une paralyſie du côté gauche, ſuite d'une apoplexie ; ſa prononciation étoit ſi gênée, qu'il ne faiſoit que balbutier, & que l'on comprenoit à peine ce qu'il diſoit ; on l'amena aux eaux pendant le mois de juin 1768. M. *Courtois*, Médecin très-inſtruit, auteur de cette obſervation, lui fit adminiſtrer les bains & les douches convenablement à ſon état ; le ſuccès en fut ſi marqué, qu'après quinze jours d'exercice, ſa prononciation étoit libre, & put marcher avec des croſſes : il retourna chez lui, très-ſatisfait de ſon état ; l'année ſuivante, il eut recours au même remède, qui lui procura un parfait rétabliſſement.

Ces eaux ſont efficaces pour rétablir la mémoire affoiblie, contre les convulſions, les mouvemens convulſifs, les tremblemens de tête, des bras & des jambes.

Une fille de cette province, âgée de 24 à 25 ans, d'une conſtitution aſſez bonne,

ſe

ſe trouva tout-à-coup attaquée de douleurs ſi vives dans les jambes, qu'il lui fut impoſſible de marcher, ſans tomber. Quelques tems après, il ſurvint des mouvemens convulſifs, au point qu'étant aſſiſe, elle frappoit continuellement des pieds : elle avoit, au commencement, des intervalles de deux à trois jours, qui ſe rapprochèrent, & qui rendirent la maladie preſque continuelle : elle duroit depuis deux ans, ſans eſpoir de guériſon, quand on s'aviſa de la conduire à *Plombières*. La première ſaiſon lui rendit la ſanté ; mais ce ne fut pas pour long-tems. Quelques ſemaines après ſon retour, elle fut attaquée de mouvemens convulſifs dans les bras, qui étoient dans une agitation preſque continuelle. Les eaux ayant, la première fois, opéré ſi favorablement, quoique la cure n'eût été que momentanée, on décida que l'unique moyen étoit encore d'y recourir. La première ſaiſon guérit les bras, & diminua le mouvement des jambes, au point que la malade pouvoit mar-

cher ſeule, à l'aide d'une canne : à la ſeconde ſaiſon, elle eut une guériſon parfaite. Depuis ce moment, elle jouit d'une bonne ſanté.

J'ai vu, l'année dernière, un homme de *Saint-Diez*, qui étoit à l'hôpital, & qui avoit des mouvemens convulſifs dans les bras & le cou ; ce qui étoit cauſe que la tète étoit dans une agitation continuelle. Les bains ne lui ont donné aucun ſoulagement, parce qu'ils lui ont été mal adminiſtrés, ne les prenant qu'après avoir mangé. D'ailleurs, une ſaiſon de 15 jours n'étoit pas ſuffiſante pour détruire cette maladie.

On ne peut diſconvenir de leur efficacité dans les fluxions ſur les yeux, cauſées par des humeurs âcres, qui ſe jettent ſur ces organes. Il eſt rare qu'elles réſiſtent plus de 8 à 15 jours à la bienfaiſance des eaux. La cécité de pluſieurs mois, occaſionnée par les ſuites d'une couche, des ſurdités récentes, le tintement des oreilles, ſes ulcères cèdent en peu de tems aux in-

jections, aux bains & à la boiſſon. Les contorſions de la bouche y ſont enlevées dans cinq à ſix jours.

M. *D**** Avocat de la ville de *Bruyères*, avoit la bouche torſe; ce qui fut regardé, avec raiſon, comme l'effet d'une légère attaque d'apoplexie. Je lui conſeillai les eaux de *Plombières*. Le troiſième jour qu'il baigna, ſa bouche fut remiſe dans l'état naturel; & depuis ce moment, il ne s'eſt reſſenti d'aucune incommodité. On y a vu le goût & l'odorat, perdus & dépravés, ſe rétablir entièrement par la boiſſon, & quelques jours de bains.

Comme tous ces faits ſont journaliers, je deviendrois trop long, ſi je rapportois les obſervations que j'ai auprès de moi, pour les conſtater; mais tous les Médecins qui ont fréquenté les eaux, n'ignorent pas combien elles ſont précieuſes pour la guériſon des maladies dont j'ai parlé juſqu'à préſent; ils ſavent qu'elles ſont l'agent le plus ſalutaire que la Médecine puiſſe employer.

Si leurs effets, depuis pluſieurs ſiècles,

ont mérité l'attention & l'admiration des Médecins, dans plusieurs maladies désespérées ; si quantité d'étrangers y ont trouvé la guérison des maux, qu'ils avoient inutilement cherchée ailleurs, c'est principalement contre le vice de l'estomac où elles agissent avec plus d'efficace & de promptitude ; car la vérité est qu'il y a peu de douleurs de ce viscère où elles ne soient triomphantes ; elles en emportent avec facilité les coliques & les foiblesses ; les dévoiemens, les indigestions, les embarras de la bile, le hoquet, le dégoût, le vomissement, leur cèdent sous peu de jours ; elles détruisent les vents contenus dans cet organe, rétablissent l'appétit, & conservent enfin l'estomac dans une bonne & parfaite disposition.

Pour confirmer ces assertions, il suffit d'examiner l'action de ces eaux. Chargées de substances alkalines, elles ne sont pas plutôt parvenues à l'estomac, qu'elles reçoivent une nouvelle impression de mouvement ; elles lavent & nettoient les membranes de cet organe ; elles incisent & at-

ténuent les glaires & les mucilages ſuperflus qui s'y rencontrent, & rendent bientôt aux fibres de cette partie, le reſſort & la liberté néceſſaires pour une bonne digeſtion. C'eſt dans l'eſtomac que les eaux minérales portent d'abord le remède, & ſouvent c'en eſt aſſez pour guérir bien des maladies ; tels ſont, comme je l'ai dit, les foibleſſes, les indigeſtions, les vomiſſemens, le hoquet, *&c.* & même les vapeurs qui ont leur ſiège, comme je le dirai bientôt, & comme quelques Médecins l'ont remarqué, dans l'orifice ſupérieur de l'eſtomac.

Mais, en ſuivant les eaux dans les autres voies du corps humain, il eſt naturel de penſer que, mêlées avec le ſang, elles en parcourent, avec lui, tous les vaiſſeaux, les débarraſſent, levent les obſtacles qui retardoient le cours des liqueurs, & les empêchoient de circuler, & rendent au ſang & à la lymphe les paſſages libres, dégagent par-là le ſyſtême des nerfs de la domination d'une humeur pareſſeuſe.

Ces eaux ſont d'un prompt ſecours aux

perſonnes travaillées de coliques humorales, bilieuſes, venteuſes, convulſives, néphrétiques. Elles ſont ſingulièrement favorables pour détruire les obſtructions du foie & des autres viſcères; elles les ramolliſſent & les diſſipent.

Les obſtructions ſont les maladies les plus communes, & peut-être, comme l'a très-bien dit M. *Lieutaud*, les moins éclaircies. Leurs progrès ſont lents; la douleur, s'il y en a, eſt légère & obſcure : ces ſortes d'engorgemens ne paſſent alors que pour des obſtructions, mais qui peuvent ſe convertir en ſquirre, dont ils ſont véritablement le premier degré. Les cauſes prochaines viennent du reſſerrement de la capacité des vaiſſeaux, ou de l'épaiſſiſſement de l'humeur qui y paſſe.

L'uſage conſtant des eaux en bains, en boiſſon, & quelquefois en douche, les détruit radicalement.

Une Dame de condition avoit une tumeur & une dureté à l'hypocondre droit : tous les remèdes qu'elle avoit pris, n'avoient eu aucun ſuccès : à cette maladie ſe joi-

gnoient des vomiſſemens d'alimens à-demi digérés : le ventre étoit conſtipé , la reſpiration difficile. Elle ne connoiſſoit plus le ſommeil. Les eaux de *Plombières* , priſes pendant deux ſaiſons conſécutives , ont mis fin à tous ces maux , contre l'eſpérance même de la malade. Je multiplierois à l'infini mes obſervations ſur cette maladie, ſi je croyois qu'elles puſſent plaire , & que je perſuadaſſe l'efficacité du remède dans cette occaſion ; mais je ſuis forcé d'être ſuccinct. Tout ce qui me reſte à dire , eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'en trouver un plus puiſſant.

Après quelques jours de boiſſon , les eaux minérales de *Plombières* enlèvent , comme par enchantement , les fièvres intermittentes , même les plus invétérées , & en empèchent la récidive. J'ai vu quelques Médecins , peu inſtruits de la nature de ces eaux , qui les faiſoient diſcontinuer à leurs malades auxquels il ſurvenoit une fièvre intermittente. Cependant tous les habitans de *Plombières* , les Médecins des villes voiſines ſavent que nous les faiſons

boire aux fiévreux, avec un tel ſuccès, qu'on n'en a jamais vu réſiſter à la boiſſon des eaux bien adminiſtrée.

L'année dernière, il régna beaucoup de fièvres quotidiennes & tierces. Après les remèdes généraux, ceux qui ſont allés à *Plombières*, ont tous été parfaitement guéris, ſans aucune récidive ; & ceux qui n'ont pu ou n'ont pas voulu y aller, n'ont eu de guériſon que long-tems après.

On a vu des fièvres quartes de deux & même de trois ans guéries par la boiſſon des eaux chaudes. La ſeule attention principale conſiſte à ce que les malades ne s'approchent pas des bains. Enfin, on ne peut douter un inſtant de leur grande efficacité, qui eſt telle qu'elles emportent & guériſſent, non ſeulement toutes les fièvres intermittentes, mais en empêchent auſſi la rechûte ſi ordinaire après l'uſage du quinquina ; ſur-tout quand on n'a pas eu ſoin de détruire le foyer de la fièvre.

Cette maladie ſe paſſe ordinairement d'elle-même, ſans aucune évacuation ſenſible, autre que celle de la ſueur ; mais, je le

répète, il faut bien ſe garder d'entrer dans l'eau chaude ; il faut même éviter, autant qu'il eſt poſſible, de s'expoſer à la vapeur des bains.

Les malades affectés d'un flux hépatique, de lienterie, de diarrhée habituelle, y trouvent une guériſon radicale ; elles tuent & chaſſent les vers.

La Femme d'un boulanger de la ville de *Schleſtat* en *Alſace*, ſouffroit depuis très-long-tems des douleurs dans le bas-ventre, que rien n'avoit appaiſées ; elle avoit des difficultés d'uriner, que l'on attribuoit à une pierre dans la veſſie ; on la ſonda, & on n'en trouva point. Réduite dans l'état le plus fâcheux, on lui conſeilla les eaux de *Plombières* ; elle s'adreſſa à M. *Courtois* pour la guider ; après quelques jours de bains & de boiſſon, elle rendit, par la voie des urines, quantité de vers, comme des aſcarides. M. *Courtois*, qui m'a communiqué cette obſervation, m'a dit les avoir vus ; & que, dès ce moment, cette femme avoit été rétablie.

Comme ces eaux prennent ordinairement la voie des urines, elles emportent les douleurs de reins, en chassent le *pus* & le sable. On a vu plusieurs pierres, de la grosseur d'un haricot, jettées par des hommes. Le Duc *Henri*, étant à *Plombières*, en a jetté plusieurs. On a vu des femmes en rendre qui pesoient deux gros & plus. Elles guérissent les ulcères de la vessie, provoquent l'urine supprimée ou diminuée, en corrigent l'ardeur & l'acrimonie.

Elles fortifient les lombes des malades qui sont dans l'impuissance de marcher, & les dégagent. J'ai vu des personnes souffrir considérablement aux reins, être soulagées dès le premier bain. Elles ne sont pas moins recommandables pour fortifier la matrice & ses ligamens, & prévenir l'avortement; elles provoquent les règles supprimées ou diminuées; & dans ces derniers cas, j'ai observé que l'eau de la fontaine ferrugineuse, prise en boisson, étoit préférable aux eaux chaudes : cette eau ferrugineuse, jointe aux bains d'eau chaude, est très-effi-

cace pour remédier aux pertes exceſſives & aux pâles-couleurs : nous en parlerons ci-après.

Les eaux minérales chaudes guériſſent les fleurs-blanches & toutes les incommodités cauſées par des couches fâcheuſes.

Elles conviennent dans les occaſions où il eſt néceſſaire de fortifier, & dans celles où il faut relâcher les fibres trop tendues. Quoique ces effets ſoient, en apparence, contradictoires, l'expérience n'y eſt pas moins conforme ; & il me ſeroit facile de les éclaircir par des exemples ſenſibles.

Elles rendent les femmes fécondes ; en ſuppoſant cependant que les cauſes de la ſtérilité ſe peuvent corriger. L'expérience a fait voir pluſieurs fois que l'uſage de ces eaux a produit, immédiatement après, l'effet qu'on en deſiroit ; mais il faut s'en ſervir méthodiquement, & conformément à la néceſſité du ſujet, en boiſſon, en bains, & en manière d'étuves. Dans le bain que nous avons nommé *bain des pauvres*, il ſemble que la nature a donné & diſpoſé, exprès pour remplir ce but, un lieu où

l'on peut recevoir la vapeur de l'eau. Tout Praticien connoît l'effet que les vapeurs peuvent procurer, lorſquelles ſont immédiatement portées ſur la partie malade.

Perſonne ne doute du bien qu'elles font à ceux qui ſont travaillés de douleurs de rhumatiſmes, de celles de la goutte, de ſciatiques, *&c.*

Un Père Minime étoit perclus depuis plus de quatre ans, & avoit, outre cela, une ſoif ſi cruelle, qu'il étoit obligé de boire continuellement. M. *Courtois* le mit à l'uſage de l'eau ſavonneuſe, le fit baigner; & par ſes ſoins, il a été délivré, après quelques ſemaines, de l'incommodité la plus grande, qui étoit la ſoif. Quant à l'autre infirmité, ſon état étoit très-amélioré après une première ſaiſon. Il ne doute pas de ſa guériſon, s'il eût retourné à *Plombières.*

Un Religieux Récolet, définiteur de l'ordre, paralytique, & qui avoit peine à parler, ſe fit amener à nos eaux. Dès la première ſaiſon, il articula avec moins de difficulté, & marcha à l'aide d'une canne;

à la ſeconde, il marcha librement, ſans aucun aide.

M. *Pierre*, Médecin à *Lunéville*, attaqué de la goutte depuis pluſieurs années, ayant des *nodus* aux extrêmités ſupérieures & inférieures, a reçu un ſoulagement marqué chaque fois qu'il a fait uſage des eaux.

M. *Muller*, marchand à *Bâle* en *Suiſſe*, paralytique depuis long-tems, en a reſſenti tant de bien, que leur uſage auroit pu le guérir entièrement, s'il l'eût continué.

M. *** marchand à *Nanci*, affecté de rhumatiſme & de ſciatique, ne pouvoit marcher qu'avec des croſſes. Après la première ſaiſon, il les quitta, pour ne plus ſe ſervir que d'un bâton. M. *Courtois*, qui le dirigeoit, lui conſeilla de faire une ſeconde ſaiſon; mais ſes occupations le rappellèrent chez lui. L'année ſuivante (1768) il revint au mois de juin, pour remercier les eaux; il marchoit avec autant d'aiſance que s'il n'eût jamais eu d'incommodité.

On voit, par ces obſervations, & par

dix mille autres, qui ſont conſtantes, que, ſi elles ſont victorieuſes dans les rhumatiſmes chroniques, elles ne le ſont pas moins pour détruire les *nodus*, les anchyloſes, pour fortifier les bras, les genoux & les jambes affoiblis ; elles les rétabliſſent ſouvent dans leur première force, en ôtant les douleurs, ſur-tout quand on emploie les douches, *&c.* Elles mondifient les ulcères, les cicatriſent, ſans le ſecours d'onguens ni d'emplâtres ; elles guériſſent les contractions, les rélaxations & les foibleſſes des jointures ; elles éteignent les éréſipèles, les brûlures, les feux volages ; détruiſent toutes ſortes de gales, les dartres rebelles, les prurits & les demangeaiſons de la peau.

Les eaux de *Plombières* ont des effets très-favorables pour la guériſon des vapeurs, communes aux deux ſexes ; mais nous déclarons d'abord qu'on ne doit les ordonner qu'avec circonſpection. Dire à un malade : il faut boire les eaux, il faut ſe baigner, & ne pas aſſigner une méthode convenable pour remplir ces deux objets ;

c'eſt néceſſairement lui rendre les eaux inutiles, & peut-être dangereuſes ; c'eſt ce qui eſt cauſe que pluſieurs Médecins conſeillent les eaux de *Plombières* dans cette maladie, tandis que d'autres les regardent comme pernicieuſes. Entrons dans un petit détail concernant cette maladie.

L'affection hypocondriaque, ſi commune dans ce ſiècle, n'eſt pas la moindre des maladies ſpaſmodiques qui affectent le ſyſtême nerveux ; ſon nom vient parce qu'elle exerce principalement ſa tyrannie au-deſſous du cartilage *xiphoïde* & des fauſſes côtes, dans la région des hypocondres. Les anciens & pluſieurs modernes ſe ſont trompés en aſſignant le ſiège de cette affection. Les premiers, ayant ſouvent remarqué une tumeur accompagnée de tenſion, au côté gauche, au-deſſous des fauſſes côtes, où la rate eſt ſituée, ont cru que cette maladie avoit ſon ſiège dans cet organe. *Rhodius* & *Heurnius* ont adopté ce ſentiment, qui enſuite s'eſt perpétué.

Quelques modernes placent cette maladie dans la *veine-porte* & dans ſes ramifica-

tions, & regardent le ſang qui croupit dans ces endroits, comme la véritable cauſe de tous les ſymptômes.

D'autres mettent le ſiège de cette affection dans le conduit alimentaire, qui conſtitue l'eſtomac & les inteſtins. L'état non-naturel du mouvement périſtaltique établit, diſent-ils, l'affection hypocondriaque; & les conſéquences immédiates de la diminution de ce mouvement ſont l'indigeſtion, la chylification imparfaite, & un défaut d'excrétions des matières ſuperflues, qui occaſionnent, par leur ſéjour, des crudités; cauſe principale de la grande quantité de flatuoſités, dont ſont tourmentés les hypocondriaques.

Sydenham attribuoit cette maladie au cours irrégulier des eſprits animaux; *Hoffman* à la tenſion ſpaſmodique des nerfs; M. *Raulin* reconnoît le même vice des nerfs, qu'il appelle ſenſibilité du genre nerveux, ou ſon irritabilité, accompagnée de l'obſtruction des viſcères du bas-ventre.

Méad prétend que ce mal n'a point de ſiège particulier. „ On peut le regarder, dit-il,

„ dit-il , comme une maladie de tout le
„ corps. Elle vient de plusieurs causes ,
„ dont les principales sont, le défaut d'exer-
„ cice du corps, & les passions de l'ame : les
„ premières rallentissent le mouvement des
„ humeurs ; les dernières retardent tantôt
„ le mouvement du sang , tantôt l'accé-
„ lèrent. Dans tous ces cas , la santé se
„ trouve dérangée , sur-tout dans le cha-
„ grin & la tristesse , qui sont un poison
„ lent , qui relâche & affoiblit les parties
„ solides „.

M. *Pomme* reconnoît le spasme , l'érétisme , & le racornissement des nerfs ; il prétend que les autres vices qui accompagnent cette indisposition , n'en sont que les effets ; mais il nous permettra de ne pas être de son sentiment , qui , à tous égards , est faux. Ce racornissement des nerfs est imaginaire : sa doctrine , aussi absurde que mal fondée , a été combattue par nos meilleurs Médecins.

Mais il est inutile de pousser plus loin cette théorie. Il vaut mieux examiner les remèdes propres à combattre la maladie.

Après l'exercice à pied & à cheval, nous croyons que le meilleur moyen eſt le bain ; & nous regardons les eaux de *Plombières* comme très-indiquées. Les différentes propriétés qu'elles acquièrent par les différens degrés de chaud & de froid, qu'on peut leur donner, nous ont tant de fois démontré leur bienfaiſance, qu'il eſt impoſſible d'en douter ; mais je ne puis trop le dire, le bain doit être très-tempéré, & il faut avoir ſoin d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens, quelquefois des purgatifs doux. Les bains trop chauds jettent ces ſortes de malades dans une inquiétude, une agitation qui les obligent à quitter les eaux ; tandis que ceux qui en font un uſage légitime, ſont délivrés de cette triſte maladie. C'eſt la conduite des uns & des autres, qui a fait dire à des perſonnes de l'art, qu'elles étoient efficaces, & à d'autres, qu'elles étoient dangereuſes. Une obſervation pourra rendre ſenſible ce que j'ai avancé à ce ſujet.

Un Militaire ſe rendit à *Plombières*, pour y prendre les eaux. Cet homme, enſuite

d'un chagrin violent, étoit tombé dans une telle mélancolie, dont les progrès avoient été ſi rapides, qu'il avouoit qu'il ſe ſentoit des diſpoſitions au délire, s'il ne trouvoit du remède à ſon mal. M. *Lemaire* lui fit boire les eaux quelques jours, en commençant par une petite quantité, le conduiſit par degré à une plus grande; il fit joindre enſuite les demi-bains à la boiſſon. Il avoit ſoin que ce demi-bain fût très-tempéré, & qu'il n'y entrât qu'une demi-heure après avoir bu les eaux; dans la crainte que le ſang, trop en raréfaction, ne portât à la tête. La boiſſon conſiſtoit dans un verre d'eau chaude, & un verre d'eau ſavonneuſe, pris alternativement : il le faiſoit purger chaque trois jours. Il remarqua, pendant la première quinzaine, qu'il étoit gai le jour de la purgation, & la matinée ſuivante. L'après-dîner, il commençoit à devenir rêveur & inquiet; le lendemain, ſa mélancolie & ſes inquiétudes augmentoient au point qu'il déſeſpéroit de ſa guériſon, & vouloit quitter les eaux. Cependant, après 15 ou 18 jours

de boiſſon , & après avoir été purgé , on ne s'appercevoit plus que la maladie augmentât au ſecond ni au troiſième jour ; il s'amuſoit à jouer , amuſement auquel on ne pouvoit le déterminer au commencement. Il continua la même méthode juſqu'au vingt-huitième jour , qui fut la fin de ſes eaux , & qui lui firent aſſez de bien pour pouvoir ſe paſſer de les prendre l'eſpace de huit à dix ans , au bout deſquels il retourna à *Plombières* ; mais ſon état étoit infiniment moins fâcheux que la première fois.

Par le long détail des maladies , dont je viens de faire l'énumération , il paroît que j'ai outré la bienfaiſance des eaux. C'eſt cependant ce qui eſt généralement avoué en *Lorraine* , en *France* , en *Suiſſe* , en *Allemagne* , & différens autres pays ; ce qui eſt principalement remarquable , c'eſt que , de trois à quatre cents perſonnes qui s'y rendent chaque année , il ne ſe trouvera pas , dans l'eſpace de dix à quinze ans , qu'il y ſoit arrivé un accident de mort , qui puiſſe raiſonnablement leur être imputé. On y a

vu des femmes avec égarement d'esprit, effet de dépôt laiteux dans le cerveau, se rétablir parfaitement dans l'espace de trois à quatre mois : quoi qu'on en dise, il faut que je parle de cette maladie, parce qu'on connoîtra par-là combien les eaux peuvent contribuer à la détruire.

Le lait, répandu ou épanché, maladie si commune, si opiniâtre, si difficile à guérir, ne forme pas une affection particulière; il est plutôt la source d'une infinité de maux différens, d'autant plus funestes, qu'ils restent très-long-tems cachés, & qu'ils tardent plus à se développer; c'est un levain vicieux, qui altère sourdement le sang, imprime aux humeurs un mauvais caractère, & qui prépare de loin, tantôt des ophtalmies, tantôt des ulcères, quelquefois des tumeurs dans diverses parties : chez quelques femmes, des attaques de vapeurs; dans d'autres, une suite d'indispositions, souvent plus fâcheuses que des maladies décidées. Tous ces maux, effets du lait répandu, sont toujours rebelles, & cèdent très-rarement aux remèdes usités;

c'eſt auſſi une tradition qui ſe perpétue chez les femmes, que ces ſortes d'accidens ſont incurables. On voit journellement que cette tradition n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; parce qu'une des grandes cauſes de l'incurabilité, eſt que, dans le traitement, on perd de vue cet objet; on oublie, ou l'on ne fait pas attention que la maladie eſt produite ou entretenue par un lait répandu. Ce qui donne occaſion au repompement ou à l'épanchement de lait, c'eſt l'inattention & l'imprudence des nourrices qui, étant dans le deſſein de ne plus nourrir, négligent tous les ſecours propres à faire perdre le lait; elles ſe contentent de quelques applications extérieures, inefficaces ou trop actives, ſans continuer pendant quelque tems de ſe faire tetter, ou d'exprimer elles-mêmes leur lait ſurabondant: la même choſe arrive aux nouvelles accouchées, qui ne veulent pas allaiter. Lorſque la fièvre de lait eſt foible & de courte durée, & qu'elle n'eſt pas ſuppléée par des vuidanges abondantes, ou quelqu'autre excrétion augmentée, alors le

lait, repompé dans le ſang, ſe mêle avec lui, & l'altère inſenſiblement.

On emploie, pour combattre cette maladie, un ſel devenu le favori de la Médecine; c'eſt l'*arcanum duplicatum*. Sa naiſſance au tems des *Clément*, des *Mauriceau*, ſon règne pendant leur vie, ſa chûte & ſon oubli après leur mort, enfin, ſa réſurrection & ſon crédit de nos jours, ſembleroient nous flatter de quelques eſpérances, ſi le ſuccès répondoit aux vues de ceux qui en font uſage. J'ai vu des Médecins l'employer dans les circonſtances où il eſt abſolument prohibé. L'expérience a démontré quantité de fois qu'il étoit très-nuiſible dans les maladies aigues, ou ſuſceptibles d'inflammation, pendant le cours des tranchées, dans les violentes douleurs & la tenſion du ventre, *&c.* La raiſon en eſt qu'on ne peut abſolument dépouiller ce ſel de quelques parties cauſtiques, dont les effets ſont toujours dangereux dans la phlogoſe; ſon emploi n'eſt donc indiqué que dans les maladies chroniques, dans le rallentiſſement des lochies, dans les menaces

de dépôts & dans les infiltrations laiteuſes.

Enfin, quand il n'a pas été poſſible de vaincre cette maladie par les moyens indiqués par l'art, il faut avoir recours aux eaux minérales ; l'expérience a fait voir quantité de fois que des dartres, des gales, des abcès fiſtuleux ; des foibleſſes de parties, des tremblemens, *&c.* cauſés par des dépôts laiteux, avoient été abſolument domptés.

Telles ſont les maladies où les eaux minérales de *Plombières* ſont victorieuſes, quand elles ſont bien adminiſtrées, & lorſque les malades obſervent le régime qui eſt abſolument néceſſaire : nous allons actuellement parler de celles où on les croit dangereuſes.





ARTICLE VII.

Maladies ou l'on croit les Eaux dangereuses.

ON eſt dans l'opinion que les eaux minérales de *Plombières* ſont nuiſibles aux perſonnes qui ont la poitrine délicate ; conſéquemment qu'elles ne conviennent pas aux maladies de poitrine ; que même elles ſont très-dangereuſes. Ce préjugé eſt tellement répandu, qu'on en interdit l'uſage à tous ceux qui ſont dans cette indiſpoſition. Pour faire évanouir cette crainte, qui eſt on ne peut pas plus mal fondée, je rapporterai des faits qui atteſteront que quantité de malades ont été guéris de maladies de poitrine très-caractériſées, quand ils ont fait un uſage approprié de ces eaux en boiſſon.

Nous avançons, d'après pluſieurs obſervations bien faites, que les maladies chroniques des poumons, les toux sèches,

les difficultés de respirer, causées par des humeurs épaisses & visqueuses, s'y dissipent entièrement. Quand on fait réflexion sur les substances dont sont imprégnées les eaux minérales, peut-on disconvenir de leurs propriétés dans ces cas? Elles ne conviennent pas moins dans les irritations de la gorge, les douleurs habituelles de la poitrine, les palpitations de cœur, causées par un sang épais & grossier.

L'enrouement invétéré, l'extinction de la voix depuis plusieurs années, & qui avoient été rebelles aux remèdes les mieux administrés, ont cédé à la bienfaisance de ces eaux, ou du moins ces accidens ont été considérablement diminués.

J'avoue cependant que dans tous ces cas, j'ai été dans l'opinion commune; j'ai toujours regardé les eaux de *Plombières* comme contraires aux maladies de poitrine, & je n'ai été tiré de cette erreur, qu'après avoir vu des malades en avoir reçu le plus grand bien dans ces indispositions. Si mon suffrage avoit autant d'autorité que celui de M. *Lemaire*, je rapporterois les faits dont

j'ai été témoin ; mais je préfère les obſervations de cet habile Médecin, qui a ſuivi les eaux pendant l'eſpace de trente-ſix ans, & qui étoit bon obſervateur & excellent Phyſicien.

Le ſieur *Rouvrois*, Apothicaire exerçant à *Plombières* depuis vingt-cinq à trente ans, & autant conſulté ſur les eaux qu'aucun Médecin que j'aie connu, fut attaqué d'un crachement de ſang, occaſionné par des excès dans le régime ; il mit inutilement en uſage les remèdes ordinaires : comme il étoit dans le préjugé commun, il n'eut recours à la boiſſon des eaux chaudes, que quand il vit que les autres remèdes étoient ſans effet. Cependant la boiſſon de ces eaux diſſipa bientôt la chaleur qu'il reſſentoit, modéra & guérit enfin parfaitement le crachement de ſang, & le délivra de ſon préjugé.

Cette obſervation & beaucoup d'autres déterminèrent le Médecin cité à les conſeiller à Madame la Comteſſe *Duhamel*, Dame du Chapitre de *Remiremont*, pour lors attaquée d'un crachement de ſang ; c'étoit une

Dame grande, fluette, maigre & sèche, qui avoit le cou long & la poitrine ſerrée. Cette Dame but au mois de mai les eaux coupées par moitié, & fut délivrée de ſon crachement de ſang juſqu'au mois de mars ſuivant; elle retourna à *Plombières* au mois de mai, & les eaux lui firent le même effet que la première fois. Pendant quinze ou ſeize ans, elle fut obligée de faire le même exercice pour ſe délivrer de cette hémopthyſie, qui reparoiſſoit tous les ans, vers l'équinoxe du printems; elle eſt morte à l'âge de quatre-vingt ans & plus.

Il a fait prendre l'eau chaude coupée avec la ſavonneuſe à pluſieurs phtyſiques, qui ſe ſont très-bien rétablis, & qui ont vécu plus de vingt ans après, ſans ſe reſſentir de leur infirmité.

Je ſuis moi-même, dit-il, un exemple qui prouve que la boiſſon des eaux chaudes de *Plombières*, coupées, loin d'être dangereuſes dans les maladies de poitrine indiſtinctement, eſt très-ſalutaire dans quelques-unes.

Je fus attaqué, en 1742, de cette fièvre

catharrale, qui régna dans les mois de décembre & janvier, en *Lorraine*, & dans les Provinces voisines : comme il ne me fut presque pas possible de me ménager, comme j'aurois dû le faire, étant obligé de sortir aussi-tôt que j'étois un peu mieux, j'eus depuis la fin de décembre jusqu'au mois de mai suivant, dix à douze rechûtes, qui me réduisirent dans un tel état, que mes amis ne croyoient pas que je dusse en revenir. En effet, quoique j'eusse été beaucoup mieux par intervalles, la toux ne m'avoit jamais quitté ; outre la couleur jaune & la maigreur extrême, il m'étoit survenu une douleur au côté droit, qui occupoit la poitrine & l'hypocondre ; lorsque j'avois fait dix pas, je ne pouvois ni respirer, ni parler ; je rejettois, de tems en tems, en crachant, de petites molécules blanches & dures, qui ne me laissoient presque pas douter qu'elles ne fussent des tubercules détachées de la face interne des vésicules pulmonaires. Malgré ces symptômes & beaucoup d'autres, qu'il seroit trop long de rapporter, je n'eus pas bu les eaux de *Plombières* coupées,

pendant huit jours, que la mauvaiſe couleur & le dégoût diſparurent ; en ſorte qu'avant la quinzaine mes forces furent rétablies, ma gaieté ordinaire revint ; en un mot, j'étois méconnoiſſable à ceux qui ne m'avoient pas vu depuis que j'étois à *Plombières.*

Les habitans de *Plombières*, qui ſont attaqués de rhumes de poitrine, ne connoiſſent pas de remède plus efficace que la boiſſon des eaux chaudes ; ils ne font pas même attention à la quantité ; ils en boivent beaucoup, & perſonne ne ſe ſouvient d'en avoir été incommodé.

La raiſon qui a fait dire que les eaux chaudes étoient contraires aux perſonnes affectées de quelques maladies de poitrine, eſt la mauvaiſe adminiſtration qui en a été faite. Il eſt hors de doute que les malades qui étoient dans ce cas, & qui uſoient des bains fort chauds, & ſouvent de douches violentes & outrées, en reſſentoient des douleurs aigues, qui ne leur permettoient pas de continuer ; mais dès qu'ils en finiſſoient l'uſage, pour s'en te-

nir uniquement aux eaux chaudes coupées avec les ſavonneuſes, bientôt les accidens ſe terminoient, & il n'y avoit plus aucun danger à craindre.

Il n'en eſt pas de même de l'hydropiſie avec épanchement, à laquelle les eaux ſont préjudiciables. On a vu des perſonnes aſcitiques aller à l'étuve, & qui ont avancé leurs jours par ſon uſage. Si la boiſſon peut quelquefois être favorable, c'eſt quand l'hydropiſie eſt naiſſante, & qu'il n'y a aucun épanchement ; mais il faut bien ſe garder d'aller à l'étuve, comme on le conſeille bien mal-à-propos. L'effet de la vapeur étant de relâcher, on augmente le mal, puiſque les fibres ſont déja trop relâchées, & que les vues doivent être de leur rendre le reſſort qu'elles ont perdu. L'eau chaude en boiſſon, en rendant aux liquides engorgés leur première fluidité, avec la précaution de procurer des évacuations fréquentes par les ſelles, eſt du plus grand avantage, comme le prouve l'obſervation ſuivante.

Une Dame qui avoit eu pluſieurs en-

ſans, rendoit de tems en tems des calculs par les voies urinaires : elle ſe plaignit un jour de douleurs violentes fixées vers les vertèbres des lombes ; les urines furent bientôt preſque totalement ſupprimées, & l'on s'apperçut d'une tumeur à l'endroit de la douleur ; la fièvre ſurvint, avec un dégoût pour toutes ſortes d'alimens, & des envies de vomir. On ne pouvoit douter que le rein ne fût tuméfié par la préſence d'un calcul ; les pieds & les jambes devinrent œdémateux ; le ventre ſe météoriſa ; enfin, on réuſſit à faire rendre quelques graviers aſſez conſidérables, & une grande quantité de matières purulentes ; mais aucun remède ne put diſſiper l'œdématie. On conſeilla à cette Dame de boire les eaux chaudes de *Plombières* : elle en fit uſage pendant 27 à 28 jours conſécutifs, à la quantité de 40 à 45 onces par jour. On lui faiſoit prendre, chaque deux à trois jours, deux heures avant qu'on lui apportât les eaux, un bol fait avec un *demi-gros de rhubarbe en poudre, ſix grains de jalap, & un demi-ſcrupule de tartre vitriolé.*

Au

Au bout de 24 jours, l'enflure fut entièrement dissipée ; l'appétit & le sommeil revinrent ; les forces se rétablirent si bien, qu'elle assuroit qu'elle n'avoit jamais joui d'une meilleure santé.

Telles sont les maladies où l'usage approprié des eaux minérales est efficace. Examinons celles où elles sont contraires.



ARTICLE VIII.

Maladies ou les Eaux sont contr'indiquées.

UN remède, quelque ſouverain & quelqu'avantageux il puiſſe être, ne peut être univerſel; il n'y a que le charlatanïſme qui tienne un autre langage. Il y a des affections auxquelles ſon activité ou ſa manière d'agir ſeroit très-contraire, & dont il favoriſeroit plutôt les progrès que de les détruire; il ſeroit même très-imprudent de ſuivre l'expérience qu'on prétend avoir de la curation de quelques maladies pareilles à celles qui ſe préſentent. J'ai quelquefois entendu des perſonnes dire qu'un malade étoit déſeſpéré, & que les eaux minérales l'avoient bien rétabli, conſéquemment qu'on ne devoit pas douter d'avoir du ſuccès dans un cas ſemblable, ou preſque ſemblable. Ces propos de cures déſeſpérées tiennent de l'ignorance, & ne doivent jamais autoriſer

l'homme de l'art à expoſer un ſujet, quand il y a danger pour ſa vie, & quand il n'eſt pas moralement sûr d'en retirer quelques avantages.

Je crois que les eaux minérales de *Plombières* feroient nuiſibles aux indiſpoſitions ſuivantes, & même qu'elles en favoriſeroient plutôt les progrès que de les détruire. Tels ſont l'hydropiſie avec épanchement, ſoit de la poitrine, ſoit du bas-ventre, les abcès du foie, de la rate ou des autres viſcères, les inflammations de poitrine, & les ſquirres invétérés.

Prouvons ces aſſertions, que l'expérience a tant de fois démontrées, par quelques exemples récens, connus d'une multitude de perſonnes, & de quelques Médecins qui ont été préſens à l'ouverture des cadavres.

L'hydropiſie de poitrine & celle du bas-ventre ont des ſymptômes ſi ſenſibles, qu'il eſt phyſiquement impoſſible qu'une perſonne éclairée puiſſe ſe tromper ſur leur caractère : par quelle fatalité des Médecins ont-ils donc ordonné des bains dans ces circonſtances ? Ils reſſemblent à ces êtres

dont parle l'illuſtre M. *Sauvages* dans ſa *Noſologie.* Les Médecins, dit-il, qui entreprennent la cure d'une maladie qu'ils ne connoiſſent pas, s'égarent à tous momens ; ils s'engagent parmi des écueils, au milieu des ténèbres ; & le malade court grand riſque entre leurs mains ; le plus ſouvent il eſt la victime de l'ignorance.

Une fille de la campagne, âgée de ſeize à dix-ſept ans, étoit travaillée d'une hydropiſie du bas-ventre, qui, ayant réſiſté à tous les remèdes, m'avoit obligé d'avoir recours à l'opération de la *ponction.* J'y avois déja procédé quatre à cinq fois, dans l'eſpace de huit à neuf mois, lorſqu'un Médecin eût occaſion de voir cette fille ; il l'engagea d'aller à *Plombières.* Cette pauvre fille, ſous l'eſpoir d'une guériſon qui lui étoit bien promiſe, s'y rendit effectivement ; elle y fit des exercices qui augmentèrent ſa maladie, & qui la mirent au tombeau quelque tems après ſon retour.

Une Dame de conſidération, enſuite d'une maladie aigue, qu'elle avoit eue à *Plombières*, reſſentoit une violente douleur

de poitrine, qui fut regardée comme une affection ſpaſmodique. On lui conſeilla le bain, comme le ſeul moyen de détruire le mal; mais, bien loin qu'il remplît le but dont on s'étoit flatté, il augmenta la maladie, au point qu'elle périt quelques jours après; l'ouverture du cadavre fit remarquer un épanchement dans la poitrine.

Une Dame à qui les vœux publics promettoient les années de *Neſtor*, avoit, depuis quelque tems, une douleur à la région du foie, que l'on caractériſoit de rhumatiſme; on la faiſoit baigner, on vouloit même qu'elle reſtât trois heures dans une baignoire. Les foibleſſes qui arrivèrent après quelques jours de cet exercice, les douleurs qui devinrent plus violentes, la fièvre, *&c.* forcèrent cependant les perſonnes intéreſſées à abandonner les conſeils du Médecin, que l'on ſuivoit très-exactement. Cette Dame mourut; l'ouverture du cadavre découvrit un foie abſolument corrompu; les autres viſcères étoient dans un état ſain. Telle a été la relation qui m'a été

envoyée par un Médecin présent à l'ouverture qui en a été faite.

N'est-il pas à présumer que le bain avoit accéléré la putréfaction de cet organe, & que la malade auroit encore pu vivre, peut-être quelques années ? C'est ce dont on ne peut douter d'après les observations des bons auteurs, & ce que je prouverois très-facilement, s'il étoit nécessaire.

Un Ecclésiastique âgé de 60 ans, qui emporte avec lui les regrets d'une multitude d'amis, que ses qualités sociales lui avoient acquis, fut travaillé d'un abcès très-considérable au-dessus de l'ombilic, lequel fut pansé méthodiquement, & dont il fut parfaitement guéri. Quelque tems après, il lui survint une jaunisse produite par l'engorgement du foie. Consulté par cet homme respectable, dont j'avois la confiance, je lui prescrivis les fondans & les apéritifs, en attendant que la saison fût favorable pour aller à *Plombières*, dont j'espérois le plus grand succès. Les premiers bains parurent être efficaces ; mais quelques

jours après, il reſſentit des coliques violentes, que les bains n'appaisèrent pas : je lui conſeillai de quitter les eaux minérales ; & il auroit cédé à mes conſeils, s'il n'avoit été ſollicité, avant ſon départ, de faire une conſultation. Le ſentiment des Médecins qui ne connoiſſoient, ni la maladie, ni le tempérament du malade, prévalut ſur le mien ; il leur donna ſa confiance. Ils lui firent continuer les bains, & le mirent à l'uſage de l'*hypécacuanha* à petites doſes ; mais, bien loin d'en retirer le moindre avantage, comme je l'annonçai aux perſonnes intéreſſées à la conſervation de cet Eccléſiaſtique, la maladie augmenta, ſes forces s'épuiſèrent, & il ſuccomba quelques jours après cet exercice.

On décida qu'il ſeroit ouvert, & l'on remarqua une ſuppuration dans la ſubſtance du foie, & une pourriture abſolue dans ſa partie concave.

Les bains dans ce malade ont-ils accéléré la putréfaction du viſcère, comme il eſt arrivé dans l'obſervation précédente ? Les douleurs tenſives & gravatives, que

le malade reſſentoit, & que le bain augmentoit prodigieuſement, n'étoient-elles pas un ſigne qui s'oppoſoit à la continuation de ce remède, & qui annonçoient que l'organe étoit menacé de ſuppuration? L'indication qui ſe préſentoit, n'étoit-elle pas d'abandonner les eaux minérales, pour recourir aux médicamens ordinaires, & aux fomentations émollientes? Je le penſois, & malheureuſement je ne fus pas écouté. Peut-être étois-je dans l'erreur: cependant l'engorgement du foie, ſon irritation dès que le malade baignoit, ne pouvoient faire illuſion, de même que les douleurs actives dont il étoit tourmenté.

Les eaux minérales ſeroient nuiſibles, dans toutes ſortes d'inflammations internes, dans les fièvres continues, aux perſonnes qui ont des chaleurs d'entrailles, & dans tous les cas qui ont rapport à ces affections. La maladie dont je viens de donner l'obſervation, étoit préciſément dans ce cas. Je demande aux ſavans qui me liront, de me dire ſi j'étois dans l'erreur; ils me feront le plus grand plaiſir de m'inſtruire.

Quoique certains Médecins prétendent qu'elles ſont favorables pour la guériſon de l'épilepſie, je ſuis obligé, pour l'amour de la vérité, d'avouer que de tous les épileptiques a qui on a vu prendre les eaux de *Plombières*, pas un, peut-être, n'en a tiré du ſoulagement. Ainſi, nous les regardons, ſi-non comme nuiſibles, au-moins comme inutiles. Les cauſes de l'épilepſie, ni ſon remède, ne ſont pas encore connus. *Averroës*, *Craeon*, *Arétée*, &c. parmi les anciens; *Hoffman*, & beaucoup d'autres parmi les modernes, ont fait des vœux pour bien connoître cette maladie, & juſqu'à ce moment, ils n'ont pas encore été accomplis.

Je ne les conſeillerois pas aux petits enfans, à moins qu'ils ne fuſſent rachitiques; dans ce dernier cas, on en a vu qui étoient dans la langueur, d'une maigreur conſidérable, dans l'impuiſſance de ſe ſoutenir, y trouver un parfait rétabliſſement.

Elles me paroiſſent contr'indiquées aux perſonnes avancées en âge, ſur-tout ſi elles

manquent de forces, & s'il leur arrive des défaillances.

Elles ne feroient pas falutaires à ceux qui font d'un tempérament ardent, qui font maigres & exténués par une maladie, & attaqués de vertiges. Elles font auffi défendues aux perfonnes fujettes aux fluxions, aux hémorragies & aux phtifiques; ou du moins ces derniers ne doivent en faire ufage que fous l'infpection d'un Médecin éclairé.

Quoique les eaux minérales de *Plombières* ne foient pas un remède curatif pour la guérifon des maladies vénériennes, cependant je me garderai bien de les confidérer comme pouvant caufer la mort à ceux qui en feroient affectés, comme le préjugé l'a établi. Elles font, au contraire, un moyen préparatoire pour l'adminiftration des remèdes convenables à la maladie.

J'ai vu des perfonnes attaquées de ce vice, fe baigner & aller à l'étuve, pendant une faifon, fans en reffentir aucune incommodité. On ne peut cependant douter

que le *virus*, mis en action par l'effet des eaux chaudes, ſoit en boiſſon, en bains, *&c.* ne ſe développe, & ne rende les douleurs plus aigues. Ainſi, les malades travaillés du *virus* vénérien ne trouveront jamais leur guériſon dans les eaux minérales : elles ne ſeront que préparatoires pour l'emploi des moyens capables de détruire le mal.

Telles ſont les maladies où les eaux chaudes & ſavonneuſes de *Plombières* ſont prohibées. Voici le moment d'effectuer la promeſſe que j'ai faite au commencement de mon ouvrage, en diſant un mot de la fontaine qui eſt au milieu de la promenade, & en rapportant les maladies où ſes eaux ſont ſingulièrement favorables.





ARTICLE IX.

Fontaine ferrugineuse, située au milieu de la Promenade.

EN réfléchiſſant aux ſubſtances contenues dans les eaux de la fontaine qui eſt au milieu de la Promenade, & en faiſant attention combien elles ont été ſalutaires depuis leur découverte, qui pourroit diſconvenir des avantages qu'elles procureront, quand elles ſeront prudemment conſeillées?

Cette eau, ſelon l'analyſe qui en a été faite, tient en diſſolution, environ un quart de grain de fer par pinte; on ne peut douter de cette vérité, en jettant les yeux ſur les pierres du baſſin de cette fontaine, & ſur celles du canal qui ſert de décharge à cette eau : elles ſont couvertes d'un vernis très-doux au toucher; ce vernis a une couleur qu'il ſeroit très-difficile d'imiter qu'avec de la rouille de fer; il a un goût

qui n'appartient qu'à cette rouille ; ſon ſédiment, bien deſſéché, a cette couleur, qui eſt la même que celle qui ſe rencontre ſur les baſſins de toutes les fontaines ferrugineuſes : la matière ochreuſe, que l'on apperçoit dans le fond du baſſin, provient également du fer privé de l'intermède qui favoriſoit ſa diſſolution. Ce ſont les molécules ferrugineuſes, dit M. *Nicolas*, les moins diviſées, qui ſe ſont précipitées. Ces indices de *mars* ſe convertiſſent en démonſtration par la pierre d'aimant : cette expérience, tant de fois répetée, eſt hors de tout doute ; l'on peut dire qu'elle a le ſens pour elle, & il n'y a point d'opinion plus certaine que celle qui eſt établie ſur le rapport des ſens ; leur autorité eſt du plus grand poids en phyſique.

Le fer a le ſuffrage des Médecins, pour diſſoudre les engorgemens, & détruire les obſtructions du bas-ventre. Il excelle dans le traitement des maladies chroniques ; & c'eſt avec juſtice qu'on s'accorde à lui donner cette pompeuſe épithète, *ſuprema morborum chronicorum panacea.* Introduites dans

là maſſe du ſang , les particules de fer en diviſent les molécules , & les broyent , pour ainſi dire. C'eſt un remède auſſi prompt qu'efficace contre la cachexie, la jauniſſe, les pâles couleurs , & la ſuppreſſion des règles. Dans le traitement des flux de ventre , des ſueurs continuelles , & autres maladies qui ont pour cauſe une trop grande quantité de ſéroſités, le fer eſt un agent très-puiſſant , & peut-être le plus ſalutaire de la Médecine ; puiſqu'il en chaſſe le ſuperflu , affermit les fibres , & rétablit leur élaſticité. Les mélancoliques , les vaporeux , ſur-tout ceux qui ſe plaignent de crudités acides, ou , pour parler avec eux, qui reſſentent des aigreurs , ſe trouvent très-bien de ſon uſage. Quelques obſervations vont mettre en évidence ce que je viens de dire.

Une Fille de 19 ans , qui, à cette époque , ne connoiſſoit pas encore la maladie attachée à ſon ſexe , étoit ſujette , chaque mois , à des vomiſſemens affreux , & à des palpitations qui l'obligeoient à garder le lit. Tous les remèdes preſcrits par l'art ,

lui ayant été inutiles, elle s'eſt rendue, cette année, à *Plombières*, où, par mes conſeils, elle a fait uſage des eaux thermales en bain, & des ferrugineuſes en boiſſon. Dans l'eſpace de quatre ſemaines, ſes incommodités ſont diſparues, & les règles ont coulé.

Une Demoiſelle de 21 ans, s'étant beaucoup échauffée à danſer, but de la limonade, dans le tems qu'elle étoit couverte de ſueur : ſes mois ſe ſupprimèrent; le lendemain, l'appétit ſe perdit; elle reſſentit des douleurs violentes à la région du foie; il ſurvint une jauniſſe, & une grande difficulté de reſpirer. Un Médecin inſtruit lui adminiſtra des remèdes qui diminuèrent la ſomme de ſes maux; mais elle n'en fut parfaitement délivrée qu'enſuite de la boiſſon des eaux ferrugineuſes, qui, en même tems, rappellèrent l'évacuation menſtruelle.

Une Fille âgée de 24 à 25 ans, d'un tempérament bilieux, étoit, depuis longtems, travaillée des pâles couleurs: quoi-

que ſes règles ne fuſſent pas abſolument ſupprimées, elle étoit affectée de coliques très-aigues. Les purgatifs, les apéritifs, les emménagogues, &c. ne la ſoulagèrent pas; & elle ne doit ſa guériſon actuelle & ſon embonpoint qu'aux eaux de la fontaine ferrugineuſe, qui, en quatre ou cinq ſemaines, lui ont aſſuré une ſanté parfaite.

Je ne finirois pas, ſi je continuois de rapporter les obſervations qui prouvent l'efficacité de ces eaux. Il n'y a pas de Médecin qui ne ſache combien elles ſont précieuſes, & préférables à tout autre remède, quand il faut diviſer des humeurs épaiſſies, & donner du reſſort à des fibres qui ſont dans l'atonie. Je ne puis concevoir par quelle fatalité certaines perſonnes les regardent comme inutiles, & ne veulent pas les conſeiller dans les maladies où elles l'emportent de beaucoup ſur les eaux thermales. Il ſuffit, pour ſe convaincre des vérités que j'ai expoſées ſur les effets des eaux de la fontaine dont on eſt redevable aux ſoins d'un Prélat, ami de l'humanité,

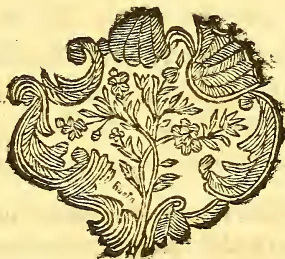
manité, de conſulter les perſonnes qui en ont fait uſage cette année & la précédente. Si l'on eſt de bonne foi, on ſera forcé de leur rendre la juſtice qu'elles méritent. (*)

Je ne les conſeillerois cependant pas aux perſonnes attaquées de la poitrine. Si quelquefois on les a vu réuſſir, c'eſt que la maladie avoit ſa cauſe dans d'autres parties, & que les malades avoient naturellement la poitrine forte. Je ne dois pas omettre que l'exercice eſt néceſſaire à ceux qui en font uſage : il agit de concert avec

(*) Monſeigneur l'Évêque de Soiſſons, auſſi bon Phyſicien que grand Prélat, a tiré cette fontaine de l'obſcurité où elle étoit ; c'eſt à ſes frais qu'on a pratiqué un baſſin pour en recevoir les eaux ; mais elle demande encore quelques dépenſes pour la mettre dans l'état où elle doit être : il faut eſpérer que leurs propriétés, généralement reconnues, engageront quelques perſonnes à achever l'ouvrage qui eſt abſolument néceſſaire. On ne peut ſe diſpenſer de ſuivre la direction du cours de l'eau, pour trouver la ſource immédiate, & ſur-tout mettre cette fontaine à l'abri des eaux étrangères.

les eaux, ſoit pour rétablir l'oſcillation des fibres, ſoit pour accélérer le mouvement des humeurs.

Entrons maintenant dans un léger détail relatif aux étuves & aux douches; exposons les effets des unes & des autres.



ARTICLE X.

Maniere de prendre l'Étuve ; Maladies ou elle convient, et celles ou elle est défendue.

Les étuves, de même que les bains, ont des effets particuliers, & une propriété ſpéciale pour la guériſon de certaines maladies.

L'étuve, comme je l'ai déja dit, eſt un petit caveau de pierres de taille, voûté, & enfoncé dans terre, s'élevant peu au-deſſus du rez-de-chauſſée, avec une porte que l'on tient fermée, pour arrêter les vapeurs qui émanent d'une ſource très-chaude, qui coule abondamment au-deſſous, & qui provoque aux perſonnes expoſées à l'effet de cette vapeur, une ſueur très-abondante.

Il ne faut pas croire que l'étuve ne ſoit propre qu'à exciter des ſueurs : ſi l'on n'avoit en vue que ce ſeul moyen, la Médecine pourroit lui ſubſtituer d'autres agens,

qui exciteroient les ſueurs avec autant de force. Mais s'agit-il de relâcher, de ramollir, de rendre le tiſſu des fibres ſouple & flexible ? Rien ne ſupplée à l'effet de la vapeur de l'eau chaude.

C'eſt pour cela que ces vapeurs ſeront utiles, & ſont d'une propriété reconnue pour enlever certaines maladies auxquelles le bain ſeroit inſuffiſant, inutile, & même préjudiciable : il ne faut cependant en uſer qu'avec modération ; c'eſt un remède qu'il faut careſſer ; car vouloir l'outrer, ce ſeroit l'aigrir.

L'étuve a une vertu ſingulière pour enlever la lymphe épaiſſie ſous la peau, & qui eſt devenue acrimonieuſe : la ſueur qu'elle excite, détruit les demangeaiſons, les prurits, la gratelle, & autres maladies de la peau : elle eſt recommandable contre les maladies froides, les tendons criſpés, les tumeurs molles & indolentes, les rhumatiſmes, les ſciatiques, la goutte, la paralyſie, & autres maladies de cette claſſe.

Les précautions à prendre pour recevoir des effets ſalutaires de l'étuve, ſont 1°. de

ſe faire purger avant d'y entrer ; 2°. de boire les eaux auparavant, l'eſpace de cinq à ſix jours, & même davantage ; 3°. de ne commencer ce genre de remède que par gradation, c'eſt-à-dire, n'y demeurer, le premier jour, qu'environ un quart-d'heure, & s'y accoutumer inſenſiblement, pour y reſter une demi-heure, ou trois quarts-d'heure au plus (*).

Il eſt intéreſſant & même prudent de ſe repoſer un jour entre chaque troiſième ou quatrième étuve ; ceux qui ſont foibles & délicats, ne doivent même y aller que de deux jours l'un. Il ne faut y entrer qu'une heure après la boiſſon, crainte de détourner les eaux par une autre voie que celle des urines ; il ſeroit ſouvent préjudiciable de porter les étuves au-delà de douze à quinze dans la même cure ; on s'en tient communément à ſix jusqu'à dix. Il eſt dangereux de les prendre deux fois par jour ; c'eſt un

(*) J'ai vu des malades n'y pouvoir reſter au-delà d'un demi-quart-d'heure : s'ils y fuſſent demeurés plus long-tems, ils auroient eu des défaillances dangereuſes.

abus répréhensible, qui fatigue & épuise la nature. Si l'on s'apperçoit que l'étuve échauffe trop, il est sage d'alterner cet exercice, & même de le quitter pendant quelques jours.

Les personnes sujettes aux inflammations, aux oppressions, qui ont la respiration courte, les poumons affectés, & celles qui sont dans le cas d'avoir des défaillances, doivent éviter ce genre de remède.

Les vapeurs qui émanent de l'étuve, peuvent encore quelquefois causer des maux de tête, en raréfiant trop le sang du cerveau; elles peuvent nuire à la vue & à l'ouie. Pour obvier aux deux derniers accidens, il faut, avant d'y entrer, boucher les oreilles avec du coton, & fermer les yeux pour quelques momens, quand on y est entré.

Comme il est impossible de modérer la chaleur de l'étuve, puisqu'elle dépend de l'eau qui l'échauffe, toutes les précautions que nous pouvons conseiller, se réduisent, comme nous l'avons déja dit, à n'y pas rester trop long-tems. Je répète que trente,

ou tout au plus quarante minutes ſont un tems ſuffiſant pour les perſonnes les plus robuſtes ; les autres y doivent reſter moins, à proportion de leurs forces.

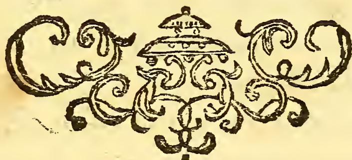
J'ai vu des malades qui ont voulu, ſous l'eſpoir d'une plus prompte guériſon, outrer cet exercice, & qui en ont été incommodés : les accidens qui s'enſuivent ordinairement, ſont une trop grande raréfaction dans les humeurs, qui ſe manifeſte par les ſymptômes ſuivans. Le malade ſent un battement de cœur en ſortant de l'étuve ; il a la voix rauque, & il s'apperçoit d'une certaine âcreté à la gorge & au palais ; ſouvent il eſt enchifrené, & il a de l'altération ; l'appétit aſſez bon auparavant, ceſſe ſans cauſe particulière ; le pouls s'élève ſur le ſoir ; le ſommeil eſt agité, inquiet, & accompagné de rêves embarraſſans, *&c.* (*).

(*) J'ai conſtamment obſervé que les étuves qui ſont au grand bain, ſont infiniment préférables à celles dont j'ai parlé, & qui ſont placées, l'une près de la maiſon des *RR. PP. Capucins*, & l'autre au-deſſus des arcades. Moins chaudes, les malades peuvent y reſter beaucoup plus long-tems, & ne ſont jamais expoſés aux accidens

Après avoir parlé des maladies où les étuves conviennent, de celles où elles ſont contraires, & des précautions à prendre pour en tirer avantage, je vais actuellement examiner l'effet des douches.

---

qui réſultent de l'action des autres ; d'ailleurs, elles guériſſent plus ſûrement. Je conſeille donc aux malades de les préférer, & je ſuis très-convaincu qu'ils en retireront plus d'avantages ; ou du moins il ſeroit prudent de commencer la cure par les premières ; alors quelques étuves plus ardentes opèrent très-favorablement : ſans ces précautions, il y a du danger dans bien des circonſtances.



ARTICLE XI.

MANIERE DE PRENDRE LA DOUCHE; MALADIES OU ELLE CONVIENT; CELLES OU ELLE EST CONTRAIRE.

ON entend par *douche*, la chûte d'une colonne d'eau, de la hauteur de trois à quatre pieds, ſur une partie malade. C'eſt ſouvent par ce moyen que l'on donne du mouvement aux liqueurs en ſtagnation, qu'on les atténue, qu'on les diviſe, & qu'on en favoriſe la réſolution; elle a la faculté, par les chocs & les ſecouſſes qu'elle occaſionne, de broyer les ſucs épaiſſis: ces ſucs ſont comme pétris par cet agent, qui, par ſa manière d'agir, molle, douce, uniforme, l'emporte quelquefois ſur tous les autres moyens extérieurs qu'on a pu mettre en uſage.

L'effet prompt & avantageux de la douche, donnée comme il faut, ne doit pas étonner, dit le célèbre M. *Louis*: trois

choſes agiſſent en même tems ſur les liqueurs arrêtées & épaiſſies. 1°. La chûte de la colonne d'eau qui tombe avec roideur, briſe, par ſa compreſſion, les ſucs épaiſſis. 2°. La nature de l'eau qui ſert à faire la douche, peut auſſi contribuer à ſon effet, ſi les parties ſalines & pénétrantes, qui y ſont contenues, peuvent être introduites juſques dans le tiſſu de la partie malade. Y a-t-il un moyen qui puiſſe mieux les faire pénétrer, que la chûte précipitée de la colonne d'eau, où elles ſont répandues ? 3°. La chaleur de l'eau, qui ſe communique à la partie malade, & qui l'échauffe juſques dans le profond, aide au mouvement de toutes les liqueurs, l'accélère, & même en communique à celles qui ſont arrêtées.

On emploie ordinairement les eaux les plus chaudes, mêlées au tiers, au quart ou à la moitié, avec des eaux froides, ou avec celles qui ſont reçues dans les baſſins. Ces eaux tombent ſur la partie affectée, de la hauteur qu'on juge à propos ; pendant qu'on eſt aſſis dans le bain ou

dans les étuves, & même ſans être ni dans l'un ni dans l'autre ; car on peut pré-ſenter au robinet des fontaines, ou ſous les cuveaux qui ſervent à donner la dou-che, le bras ou la main, la jambe ou le pied ; mais quand il faut doucher quel-qu'autre partie, on eſt plus commodément au bain & à l'étuve.

Il n'arrive que trop ſouvent qu'on abuſe de cet agent ſalutaire, en prenant les eaux trop chaudes, ſur-tout au commencement qu'on s'en ſert : bien loin d'en retirer alors quelques avantages, il devient nuiſible, & rend le mal rebelle à ne pouvoir plus gué-rir ; parce que la chaleur des eaux, alors trop active, reſſerre les pores de la peau, tandis qu'on a intention de les ouvrir ; elle épaiſſit les humeurs ſtagnantes, en faiſant évaporer ce qu'il y avoit de plus ſubtil & de plus fluide.

Quand bien même je ne pourrois prou-ver cette aſſertion, la raiſon ſeule ſuffit pour en ſoupçonner le danger ; mais l'ex-périence en a tant de fois démontré les ac-cidens les plus redoutables, qu'il eſt im-

possible d'en disconvenir. *Richardot*, qui a passé un grand nombre d'années à *Plombières*, dit qu'il a observé „ qu'à certaines oc-
„ casions qu'on a reçu les douches trop
„ chaudes, sur-tout au commencement
„ qu'on s'en sert, elles ont rendu le mal
„ rebelle, à ne jamais guérir, bien loin de
„ profiter aux malades „.

Quelques observations, faites par M. *Lemaire*, vont mettre cette allégation dans le plus grand jour.

Un Ecclésiastique prenoit les eaux de *Plombières* pour une sciatique qui le tourmentoit depuis trois à quatre ans, & pour laquelle il avoit déja pris les mêmes eaux deux ou trois fois, sans succès, à cause du peu de méthode qu'il observoit en les prenant. C'étoit un homme vigoureux & d'un bon tempérament, & qui ne vouloit s'assujettir à aucun régime. Son Médecin, qui avoit projet de l'observer, le visitoit souvent. Étant allé le voir un jour, vers les quatre à cinq heures du soir, il lui dit qu'il ressentoit une espèce de tiraillement à l'épaule, qu'il soupçonnoit être causé par

l'effet de la douche, qu'il s'étoit avisé de prendre sur cette épaule, qui, en tombant sur cette partie, lui paroissoit aller jusqu'au cœur, tant elle étoit chaude; & voulant donner une idée plus juste de ce qu'il sentoit, il remua l'épaule, en disant: *Voilà comme cela fait.* Le Médecin, s'appercevant qu'il continuoit ce mouvement, qu'il répétoit le même discours, soupçonna quelque chose d'extraordinaire: il le fit marcher, en le soutenant; mais à peine l'eut-il soulevé, que le mouvement convulsif s'étendit à la cuisse & à la jambe du même côté. A l'instant, il le fit saigner au bras, & lui donna quelques cuillerées d'une potion anti-spasmodique; en moins d'un quart-d'heure les mouvemens convulsifs cessèrent. Cet accident effraya tellement le malade, qu'il retourna chez lui, sans vouloir faire davantage aucun exercice.

Une Demoiselle, âgée de soixante-cinq ans, travaillée d'un engourdissement au bras, fut conseillée d'aller à *Plombières*. Bientôt cette douleur se calma; mais elle en ressentit une autre le long du *sternum*

avec chaleur, qui fut ſuivie d'une toux sèche & d'une difficulté de reſpirer. Cette nouvelle maladie, plus fâcheuſe que la première, étoit occaſionnée par des douches trop chaudes. A ces ſymptômes ſe joignirent la maigreur, un embarras dans la tête, qui ſembloit tenir de la folie, avec une petite fièvre qui ne la quitta qu'à la mort.

Un Religieux fut attaqué, à l'âge de cinquante-cinq ans, d'un rhumatiſme qui occupa d'abord toutes les parties inférieures juſqu'à la ceinture ; on l'envoya à *Plombières*, où, étant arrivé, il ſe baigna au grand bain, par préférence aux autres qui ſont beaucoup plus tempérés. Il falloit, lui diſoit-on, des remèdes violens aux maux violens. Dès la première fois qu'il prit ce bain, le rhumatiſme gagna l'épaule, le bras & tout le côté, ſans quitter les parties inférieures : ce mauvais ſuccès fit qu'on l'envoya à l'étuve, après avoir décidé que le bain ne convenoit pas à ſon mal. L'étuve n'eut pas un ſuccès plus heureux ; le rhumatiſme gagna l'autre côté, avec le bras & l'épaule, en ſorte qu'il n'y avoit que le cou

& la tête qui fuſſent exempts de douleurs. On décida que les eaux ne lui convenoient en aucune manière ; on lui fit quitter la boiſſon, & on le reconduiſit dans ſon couvent. Cependant un état ſi fâcheux, auquel les remèdes ordinaires ne procurèrent aucun ſoulagement, détermina à l'envoyer de nouveau à *Plombières*. La conduite qu'il y tint, très-différente de la première, triompha de la maladie. On commença à le faire boire pendant trois jours ; il prit médecine le quatrième ; le ſixième, deux jours après la purgation, on le fit porter dans un bain tempéré, dans lequel il reſta vingt-cinq minutes. Le ſecond bain fut d'une demi-heure ; au troiſième, il prit une douche légère ſur les pieds & les jambes ſeulement ; au quatrième bain, on fit doucher les pieds, les jambes & les cuiſſes ; en augmentant ainſi par degrés, il la recevoit ſur toutes les parties qui ſouffroient ; enfin, il fut en état de ſe promener au bout de quinze jours. Après avoir reſté à *Plombières* vingt-deux ou vingt-trois jours, il retourna dans ſon monaſtère, très-bien guéri.

Cette obſervation, une des plus belles que l'on puiſſe faire, donne lieu à bien des réflexions, & fait voir le danger que l'on encourre, en ſe comportant mal dans l'uſage des eaux minérales. J'ai donc bien raiſon de répéter qu'en rendant la douche beaucoup plus tempérée qu'on ne le fait ordinairement dans pareilles circonſtances, elle ſeroit beaucoup plus efficace. Cette vérité ſera très-palpable à celui qui voudra bien faire attention que la bonté de cet agent conſiſte principalement dans les mouvemens & les ſecouſſes qu'il occaſionne, par ſa chûte, à la partie ſouffrante. Or ce mouvement & ces ſecouſſes ne dépendent point de la chaleur de l'eau, mais de ſa vîteſſe & de ſa maſſe. Ainſi, il eſt facile de conclure que la grande chaleur de l'eau de la douche, ſouvent ſi dangèreuſe, n'eſt jamais utile. Une eau qui eſt tempérée, n'a jamais l'inconvénient de reſſerrer les fibres, & de diminuer le calibre des vaiſſeaux de la partie ſur laquelle on la recevra. Il y a déja bien long-tems que des obſervateurs exacts ſe ſont élèvés contre

tre la pratique uſitée juſqu'aujourd'hui ; mais le préjugé eſt difficile à détruire ; c'eſt un tyran cruel, qui conſerve longtems ſon empire. Sans doute que les accidens qui arrivent ſi fréquemment par l'effet des douches trop chaudes, feront un jour ouvrir les yeux.

Lorſque les douches ſont reçues dans un degré de chaleur convenable au mal, & que leur activité, naturellement pénétrante, eſt favoriſée par une chûte d'eau continuelle, ſouvent, en frottant avec la main la partie affligée, on s'apperçoit que les tumeurs s'amolliſſent, & l'on y reſſent un ſentiment fourmillant, accompagné de légers picotemens ; ce qui eſt de très-bon augure.

Mais, pour tirer de la douche les avantages qu'on a droit d'en attendre, il feroit imprudent d'en faire uſage, ſans avoir fait précéder le bain ou la boiſſon pendant l'eſpace de trois à quatre jours. Avant d'avoir recours à ce genre de remède, il eſt de néceſſité de rendre les fibres flexibles, les diſpoſer à s'étendre, à ſe prêter aux

mouvemens néceſſaires pour déplacer l'humeur, & en favoriſer la réſolution : ſans cette précaution, on ne peut ſe flatter du ſuccès.

Quand on eſt entré au bain ou à l'étuve, il ne ſeroit pas ſage de prendre la douche auſſi-tôt ; ce n'eſt qu'à la fin de l'un ou de l'autre exercice, qu'il faut s'en ſervir. On doit donner aux liqueurs un certain degré de mouvement & de chaleur : ſans cette attention, elles ſe raréfieroient trop ſubitement, & il pourroit s'enſuivre des varices. Il faut donc donner à toute la maſſe des humeurs une raréfaction proportionnée, qui rende moins ſenſible la partie qui doit recevoir la colonne d'eau. Il eſt encore très-eſſentiel de ne pas la recevoir continuellement ſur le même endroit ; il faut conduire la partie malade de droite & de gauche, enfin, la mouvoir de façon que les parties adjacentes ſoient également expoſées à la chûte de l'eau ; ſi l'on y manque, on rend les vaiſſeaux variqueux.

On peut recevoir la douche ſur toutes les parties du corps, dans les cas de ca-

tharre, de céphalalgie, de vertiges, d'apoplexie, de mémoire affoiblie, &c. L'expérience a montré plusieurs fois l'utilité de ce remède, en recevant la colonne d'eau sur la nûque & l'épine. Il est dangereux de la recevoir sur le sommet de la tête, comme je l'ai vu conseiller très-mal-à-propos : quand bien même on auroit la précaution de la couvrir d'un bonnet d'éponge, il en peut résulter des accidens très-fâcheux. On a vu plusieurs fois des personnes qui ont eu lieu de se repentir de leur témérité. Il est souvent survenu des commotions violentes au cerveau, & une très-grande raréfaction dans les liquides de ce viscère, qui ont fait craindre pour la vie. On en a vu dont l'œil est sorti de son orbite.

Un Soldat, en garnison à *Strasbourg*, attaqué d'une paraplégie parfaite, fut envoyé à *Plombières* : il dit à M. *Lemaire*, que, suivant le conseil qu'on lui avoit donné, il devoit prendre la douche sur le côté de la tête paralytique ; mais il lui

défendit abſolument d'en faire cet uſage, non ſeulement ſur la tête, ce qui pouvoit lui cauſer la mort, mais encore ſur la face. Ce Soldat, mépriſant cet avis, prit la douche ſur la tête; à la ſeconde fois, ſon œil parut enflammé; à la troiſième, il ſortit de ſon orbite, & pendoit ſur le milieu de la joue.

Il faut s'accoutumer inſenſiblement à l'effet de la douche, crainte d'irriter & de fixer une humeur qu'on a deſſein de fondre & de diſſiper; c'eſt à quoi ceux qui ſont travaillés de la goutte, de ſciatique, de douleurs fixes, de tumeurs dures, indolentes & œdémateuſes, doivent faire la plus grande attention.

Il y a des infirmités auxquelles il eſt d'un grand avantage d'y faire des frictions, & leur donner du mouvement, quand on reçoit la douche, ou auſſi-tôt après l'avoir reçue : c'eſt, par exemple, lorſque les muſcles & le tiſſu cellulaire ſont imbibés & gonflés par des humeurs qui y ſont fixes; lorſque des tendons ſont retirés,

ou durcis par quelque caufe que ce foit ; quand des parties font douloureufes & affectées de loupes, de ganglions, de *nodus*, de tumeurs froides & indolentes, de fcrophules, & autres vices de cette nature.

Il n'en eft pas de même des incommodités qui font les fuites d'une apoplexie, d'une paralyfie, de rhumatifme, de fluxions, *&c.* Le mouvement & les frictions y font au moins inutiles dans le tems de l'action de la douche, & pourroient même y être nuifibles : il feroit fuperflu d'en donner ici la raifon ; les perfonnes inftruites la connoiffent.

C'eft particulièrement dans le traitement des anchylofes où la douche convient. Cet agent, en portant un mouvement doux dans les fucs épaiffis qui forment ces maladies, en commençant même leur liquéfaction par les particules pénétrantes qu'il peut leur envoyer, eft dans le cas d'affouplir les ligamens & les aponévrofes, qui deviennent par-là d'excellens précurfeurs du mouvement qui doit rendre aux pièces

articulées la liberté de leur jeu, & faire évanouir l'anchylose.

Il n'est pas moins salutaire dans la rétraction des tendons, les tumeurs blanches des articulations, & dans toutes les maladies de ce caractère, qui ne sont pas de nature à s'enflammer; car, dès que l'inflammation paroît sur une tumeur, il est dangereux, & il faut aussi-tôt l'abandonner.

On l'emploie avantageusement contre le tremblement & la foiblesse des parties. On ne peut douter de son effet salutaire pour fortifier l'estomac, & par-là faciliter les digestions; il dissipe efficacement les ventosités contenues dans cet organe, qui occasionnent des douleurs si violentes; enfin on le donne sur toutes les parties du corps qui ont besoin d'être échauffées & corroborées.

En disant qu'on peut prendre la douche sur toutes les parties du corps, on a vu, il n'y a qu'un moment, que la tête ne doit pas y être comprise; les viscères du bas-ventre

ſeroient également reſpectés, ſi l'on ne prenoit pas les précautions ſuivantes. Dans ce cas, on la reçoit étant dans le bain, & on fait en ſorte que la partie qu'on veut doucher, ſoit couverte d'un pouce d'eau, ou l'on ſe ſert d'une ſerviette pliée en pluſieurs doubles; par l'une ou l'autre de ces précautions, on briſe la force de la colonne d'eau, & l'on en diminue l'action. Je ne conſeille ces moyens, qu'après avoir vu pluſieurs malades avoir pris ainſi la douche avec ſuccès, dans différentes maladies des viſcères du bas-ventre.

Ce remède ſe prend à toutes heures, depuis le printems juſqu'en automne, pendant plus ou moins de têms, ſelon que les forces le permettent, & l'état de la maladie.

Quelque bienfaiſantes que ſoient les douches données convenablement, elles peuvent cauſer des accidens redoutables, quand elles ſont mal adminiſtrées; nous avons rapporté des obſervations qui prouvent l'une & l'autre aſſertion. Il en eſt de même

des eaux priſes en boiſſon & en bain ; l'inconduite de certaines perſonnes qui en font uſage, peut entraîner des dangers auxquels il eſt ſouvent difficile de remédier : il peut en arriver de très-ſérieux, lorſqu'on les prend pour des maladies où elles ne conviennent pas, quand bien même ces maladies paroîtroient légères.





ARTICLE XII.

Attentions generales sur l'Usage des Eaux.

L'Intérêt que tout citoyen doit prendre pour ſes ſemblables, l'honneur que ces eaux ont acquis depuis tant de ſiècles, ſont les motifs qui me déterminent à prévenir 1°. Que ſi, dans leur uſage, il arrive qu'on ſe trouve foible ou trop fatigué, on doit les interrompre pour un, deux ou trois jours. 2°. Si l'appétit ſe trouve perdu, diminué ou dépravé; ſi une foibleſſe, une douleur d'eſtomac, un hoquet, un vomiſſement, &c. ſurviennent, on doit porter ſon attention, ſavoir, ſi c'eſt l'excès de ces eaux qui le cauſe, alors il faut en diminuer la quantité pendant quelques jours; mais ſi ces accidens proviennent d'embarras dans les premières voies, ſi l'eſtomac ſe trouve chargé, ſi la bouche eſt amère ou pâteuſe, il faut néceſſairement ſe purger. 3°.

Si le malade ressent des chaleurs d'entrailles, des douleurs de reins, une soif ardente; s'il lui survient des vertiges, des convulsions, des veilles importunes, il faut absolument discontinuer les eaux pendant plusieurs jours, pour se mettre à un régime rafraîchissant, & leur substituer les eaux minérales de *Bussang*, ou celles de la fontaine de la *Promenade*, qui, dans ces circonstances, peuvent être de la plus grande efficacité. 4°. Si le Baignant se trouve assoupi, s'il a des pesanteurs, il doit observer un régime, éviter les alimens de difficile digestion, chercher des compagnies amusantes, faire un léger exercice, soit à la promenade, soit par d'autres moyens, & sur-tout avoir le ventre libre. Quelquefois il faut employer la saignée; quelquefois il faut faire des frictions modérées, qui sont souvent du plus grand avantage. 5°. Il arrive assez fréquemment que l'on ressent, dans le bain, des douleurs aigues à l'estomac : ces douleurs proviennent, le plus souvent, d'une mauvaise digestion; dans ce cas, le bain est nuisible, & il est sage

de détruire, par l'effet d'une médecine, les mauvais levains qui exiſtent, & obſerver enſuite un régime très-exact. 6o. Quand un malade eſt attaqué de la fièvre, il faut faire la plus grande attention à la cauſe de cet accident, pour lui oppoſer les remèdes convenables : tant que la fièvre ſubſiſtera, il n'eſt pas poſſible de ſe baigner.

Il n'eſt pas rare de voir tous ces accidens à *Plombières.* Certaines perſonnes négligent les conſeils qu'on leur donne; elles s'imaginent que des eaux auſſi bénignes ne peuvent leur faire de mal; elles les prennent ſans précaution, ſans régime, comme ſi c'étoit un remède dont on dût abuſer, & dont on pût ſe ſervir ſans méthode; mais ſouvent la ſuite de cette conduite eſt au-moins la non-guériſon de la maladie.

Après ce préliminaire, que j'ai cru néceſſaire, je vais indiquer la manière de ſe ſervir des eaux chaudes en boiſſon & en bain, & du régime qu'il faut obſerver.





ARTICLE XIII.

Precautions qu'il faut avoir pendant l'Usage des Eaux en Boisson.

Il n'eſt guères poſſible de preſcrire une règle générale & uniforme dans l'emploi des eaux minérales, à cauſe des différentes maladies, du tempérament, de l'âge, du ſexe, ou des divers accidens qui peuvent ſurvenir. En voulant y aſſujettir les Baignans, ce ſeroit les expoſer à ne pas reſſentir les effets favorables qu'ils ont droit d'en eſpérer. Il faut qu'ils ſoient prudens, qu'ils ſe conſultent, ou pour mieux faire, qu'ils s'adreſſent à un homme de l'art éclairé, qui leur indiquera la route qu'ils doivent ſuivre pour la guériſon de leurs infirmités. Ce ſeroit bien à tort, ſi l'on ſoupçonnoit que c'eſt mon intérêt particulier qui m'engage à conſeiller aux malades de conſulter un Médecin, puiſque je ne vais à *Plombières* que pour y voir les malades

que j'y envoie, & pour y examiner les effets des eaux. C'eſt uniquement l'envie que j'ai d'être utile, qui me détermine à donner ce conſeil.

Il y a des règles générales qu'on doit abſolument obſerver : bien des malades, pour les avoir négligées, ont quitté *Plombières* ſans aucun ſoulagement, & quelquefois plus incommodés. Qu'on ne s'imagine pas, parce que quelques Baignans ont été guéris d'une maladie pareille à celle dont on eſt attaqué, ſans s'être gênés, & ſans avoir ſuivi une méthode ſage, que l'on ſera aſſez heureux pour avoir le même ſuccès.

Je conſeille donc aux étrangers, qui ſont dans le cas de prendre les eaux minérales, de ſe préparer à ce voyage huit ou quinze jours auparavant, par un bon régime, & par les remèdes preſcrits par leurs Médecins. Il ſeroit ſalutaire que ceux-ci donnaſſent l'hiſtoire de la maladie, ſa durée, le tempérament du ſujet, l'âge, l'habitude, les remèdes qui ont été mis en uſage; enfin, établir la nature, l'eſ-

pèce & le genre de la maladie, afin que les Médecins, qui feront confultés, puffent avoir une connoiffance parfaite d'un mal qu'une confultation momentanée ne peut donner, & que par-là ils fuffent en état d'ordonner ce qui eft néceffaire. Il leur feroit avantageux de fe rendre à *Plombières* fans fatigue, à petites journées, & fans perdre leur fommeil; mais fur-tout ils ne doivent point avoir de foucis ni d'inquiétudes.

Il feroit encore intéreffant pour leur fanté, qu'ils fe repofaffent un ou deux jours, pour fe remettre des fatigues d'un long voyage; enfuite commencer par les remèdes généraux, s'ils en ont befoin, avant l'ufage des eaux, qui doit varier dans chaque fujet, felon l'âge, le tempérament, & la nature de la maladie. Ces remèdes généraux confiftent dans la faignée & la purgation : quelquefois la première opération n'eft pas néceffaire; quelquefois il faut la répéter.

Il n'en eft pas de même de la purgation; il eft prefque toujours indifpenfable

de l'employer, pour mettre les premières voies en état de se débarrasser des humeurs qui pourroient s'introduire dans le sang. Ainsi, je pense que cette préparation est nécessaire avant de boire les eaux.

Il se rencontre des tempéramens auxquels la boisson de quelques jours est utile avant de se purger : par ce moyen, on délaye les matières contenues, on les rend plus fluides, & l'effet du purgatif est plus assuré & plus avantageux.

Les purgatifs doivent être doux, les drogues récentes & d'une bonne qualité ; & pour en faciliter l'effet, on se trouve très-bien de la boisson d'eau chaude de la fontaine du *Crucifix*.

On voit journellement des malades tomber dans des inconvéniens, même fâcheux, pour avoir négligé cette précaution, avant ou en commençant les eaux. On est si persuadé de sa nécessité, qu'il est moralement impossible de prendre les eaux à *Plombières*, pendant quelques jours, sans en être averti. Les uns sont attaqués de coliques ; d'autres de douleurs à l'estomac ;

ceux-ci perdent l'appétit ; ceux-là ont des laſſitudes dans les membres, *&c.* Mais une erreur principale, qui règne parmi les Buveurs, eſt de croire que les mêmes précautions ſuffiſent à tous ceux qui font uſage des eaux, dans quelqu'état qu'ils ſoient, & de quelles circonſtances cet état ſoit accompagné ; mais l'obſervation fait penſer très-différemment. Ces attentions, qui ſont, à la vérité, ſuffiſantes pour un grand nombre de ceux qui prennent les eaux, ſeroient inutiles, de même que les eaux à beaucoup d'autres, s'ils n'avoient ſoin d'y en ajoûter de particulières. Par exemple, ceux qui ſont attaqués d'enflures œdémateuſes, ceux qui ont des maux de tête périodiques, ne remporteroient aucun fruit de l'uſage même des eaux, s'ils ſe bornoient de les prendre ſeulement avec les précautions ordinaires. Les femmes à vapeurs, les hypocondriaques n'en recevroient pas plus d'avantages ; il en feroit de même des ſujets chez leſquels les humeurs ſont extrêmement tenaces & viſqueuſes ; les eaux n'ont pas aſſez d'activité pour

les détruire, il faut les aiguiſer & les aider par quelques purgatifs légers, qui, pris à petites doſes, & réitérés tous les trois ou quatre jours, favoriſent l'effet des eaux, en détachant ces humeurs, & en les évacuant par les ſelles.

Quoique je prétende, d'après l'expérience, que la ſaignée & la purgation ſont néceſſaires, il ſe rencontre cependant des cas où elles ne conviennent pas, & même où elles ſeroient nuiſibles; c'eſt lorſqu'un malade a été ſaigné & purgé depuis peu; que l'eſtomac & les viſcères ſont affoiblis au point de ne pouvoir ſupporter les purgatifs, ou qu'ils ne ſont pas embarraſſés par des humeurs étrangères; lorſqu'il y a chaleur dans les entrailles, & quand les urines ſont ardentes, rouges, & en petite quantité: dans ces circonſtances, & beaucoup d'autres qu'il ſeroit trop long de rapporter ici, il faut s'en abſtenir.

La ſaignée eſt contr'indiquée chez les vieillards & les enfans; quand les forces ſont épuiſées; quand le viſage eſt pâle ou

jaune ; quand le pouls eſt foible ; que l'on mange peu ; que l'on mène une vie frugale & laborieuſe ; quand on eſt fort gras & replet ; que l'on a du chagrin, & quelques peines d'eſprit.

La méthode la plus ordinaire de faire uſage des eaux minérales, eſt de commencer par la boiſſon : on ne peut déſigner l'heure ; elle dépend de la ſaiſon & de l'habitude où l'on eſt de ſe lever matin, & de dormir tard.

Lorſque le tems eſt froid & pluvieux, quand il y a des brouillards, il eſt prudent de ne pas les prendre ſi matin, ni même auſſi-tôt qu'on eſt levé : il feroit à craindre que l'eſtomac n'eût pas exactement digéré les alimens de la veille ; & alors il feroit bon de faire un peu d'exercice avant la boiſſon.

Quand le tems eſt chaud & ſerein, on peut boire dès les cinq heures du matin, ſans cependant interrompre ſon ſommeil, ſi l'on eſt dans l'habitude de dormir plus tard. La nature réclame contre

les changemens ſubits : d'ailleurs , il eſt ſuffiſant que la boiſſon ſoit terminée trois heures avant le dîner.

Ceux qui commencent avant cinq heures , & il y en a beaucoup , ſe mettent dans le cas de précipiter une digeſtion qui n'eſt pas achevée , & de faire paſſer dans le ſang un chyle crud , mal élaboré , groſſier , dont le caractère eſt très à craindre. Outre cela , ils ſont forcés de prendre ſur un ſommeil qui devient auſſi néceſſaire que la nourriture.

Si , au contraire , on commence trop tard , & qu'on n'ait pas fini la boiſſon à huit heures , l'intervalle entre cette boiſſon & le dîner , n'eſt pas ſuffiſant ; l'uſage de *Plombières* étant de dîner à onze heures : il eſt alors de néceſſité de dîner plus tard , ſi l'on ne veut pas s'expoſer à des inconvéniens.

Ceux qui commencent la boiſſon trop tard , ſur-tout s'ils baignent , & s'ils vont à l'étuve , encourent des dangers , parce qu'il eſt néceſſaire , avant de manger , que la chaleur cauſée par les exercices ſoit diſ-

ſipée : l'eſpace de tems eſt trop court ; & je préviens que cette attention importante ne doit pas être indifférente aux Buveurs.

On ne peut cependant déſapprouver la conduite de ceux qui, par habitude, ne dînant qu'à midi ou à une heure, commencent à boire les eaux ſeulement vers les ſept à huit heures : il ſuffit, comme je l'ai déja dit, de mettre un intervalle de trois heures, avant de prendre des alimens.

Pour ce qui eſt de la quantité d'eau qu'on doit prendre par jour, il faut s'y accoutumer peu-à-peu, & conſulter les forces de ſon eſtomac. L'uſage ordinaire eſt d'en boire, les premiers jours, deux, trois ou quatre verres, de quatre à cinq onces l'un, en mettant un intervalle entre les uns & les autres, qui n'eſt pas ſuſceptible d'une règle générale. Les eaux paſſent plus facilement & plus vîte chez les uns que chez les autres. Pour ſe conduire prudemment, il ne faut retourner à la fontaine, que quand on ſe ſent en état de boire de nouveau, ſans faire aucun effort. Il eſt des jours où l'eſtomac a

peine à les digérer ; c'eſt quand il tombe de la pluie ; qu'il y a du brouillard, ou que le tems eſt couvert : il eſt certain qu'on boit plus difficilement, quand l'atmoſphère eſt ainſi modifiée.

Le jour ſuivant, on peut augmenter d'un ou de deux verres, & ainſi graduellement juſqu'à telle quantité que l'eſtomac pourra aiſément ſupporter, & s'y tenir, ſi l'on peut, juſqu'à la fin : il eſt dangereux de le trop charger, & abuſif de les diminuer, avant de finir, à la même proportion qu'on les a augmentées : cette méthode pourroit diminuer leurs effets, & empêcher de les bien rendre ſur la fin. Cependant ſi l'eſtomac ſe trouve ſurchargé de la dernière quantité qu'on a priſe, comme dix, douze à quinze verres, on doit néceſſairement ſe réduire à une moindre quantité, afin de ne le pas trop fatiguer, & s'en tenir là, à moins d'une grande répugnance : il y a des tempéramens auxquels dix verres de boiſſon feront autant d'effets, & peut-être plus, que vingt-cinq dans un autre.

Il faut, dit-on à *Plombières*, autant qu'il

eſt poſſible, boire les eaux immédiatement à la ſortie de la ſource, & auſſi-tôt qu'elles ſont puiſées, ſans les laiſſer évanter, en tenant long-tems le verre à la main. Je ne ſuis pas de cet avis, que je regarde comme un abus très-répréhenſible : cette eau, comme l'a très-bien obſervé M. *Nicolas*, charrie des paillettes de *mica*, leſquelles venant à ſe loger dans les replis de la membrane veloutée de l'eſtomac, peuvent y occaſionner une irritation capable de cauſer des coliques, & provoquer le vomiſſement. Il eſt donc néceſſaire de laiſſer repoſer l'eau un moment, avant de la boire, pour donner lieu au *mica* de ſe précipiter au fond du verre.

On interrompt la boiſſon d'un verre à l'autre, par quelques pas de promenade, que l'on fait en plein air, ſi le tems le permet, en gardant cependant, dans cet exercice, de la modération ; car, en ſe promenant avec activité, on détermine les eaux par les ſueurs, qui ne ſont pas toujours la voie la plus favorable. En reſtant dans l'inaction, les eaux ſéjourneroient

trop long-tems dans l'eſtomac , & pourroient exciter le vomiſſement. Si des malades, pour des cauſes particulières, étoient dans cette dernière diſpoſition, on leur conſeille d'aider l'effet du vomiſſement par une ſurcharge d'eau qui le facilite, & un inſtant après on recommence la boiſſon.

Il y a des cas particuliers où les eaux paſſent beaucoup mieux, & font plus de bien, en les prenant étant encore dans ſon lit ; mais l'expérience décide en faveur de la promenade, pour le plus grand nombre. En général, il n'y a pas d'inconvénient à en boire quelques verres dans ſon lit, pourvû qu'en ſe levant quelques momens après, on aille continuer à la fontaine.

On facilite l'évacuation des eaux par un petit exercice à pied ou à cheval, en ſe mettant au lit, ou en entrant dans le bain : ſi ces eaux ne paſſent pas, ou ſi elles paſſent par une voie qu'on ne deſire pas ; ſi le ventre ſe dérègle, il faut adminiſtrer les remèdes qui déterminent les eaux par une voie ſalutaire.

C'eſt un abus très-répréhenſible de per-

mettre un bouillon gras, après avoir bu les eaux ; il n'y a que les perſonnes maigres, exténuées, à qui on pourroit le conſeiller ; encore feroient-elles mieux de s'en paſſer, s'il leur étoit poſſible : le mêlange du bouillon peut nuire à l'efficacité des eaux.

Bien des perſonnes délicates s'imaginent qu'elles ne pourroient ſoutenir le bain, ou l'étuve ou la douche, ſans avoir pris, ou du potage, ou quelqu'autre aliment ſolide. C'eſt une erreur préjudiciable, que nous confirmerons ci-après par des obſervations ; car il eſt très-certain qu'elles ſoutiendront ces exercices beaucoup plus facilement, lorſqu'elles n'auront point pris d'alimens ; & il eſt de notoriété qu'elles ſeront d'autant plus fatiguées, que les alimens ſeront plus nourriſſans, ou en plus grande quantité ; de façon que celui qui aura pris un potage, avant d'aller au bain, ſera plus fatigué que s'il n'eût pris qu'un bouillon. C'eſt pour cette raiſon que je dois avertir ceux qui voudront abſolument ſe baigner matin & ſoir, de ne prendre le dernier exercice que le plus loin du dîner qu'il ſera

poſſible. C'eſt, ſans doute, pour cette raiſon que les pauvres malheureux qui ſont à l'Hôpital, ne ſe reſſentent jamais, ou que très-rarement, de la bienfaiſance des eaux, parce qu'on ne leur permet, je ne ſais par quel motif, d'aller au bain que ſur les neuf à dix heures du matin, & qu'après avoir mangé : tous les Médecins ſentent le danger d'une pareille méthode.

Le tems néceſſaire pour eſpérer quelques effets des eaux, ne peut être moins que de trois ſemaines, & très-ſouvent davantage, ſuivant la nature du mal, & ſon opiniâtreté. Il y a des maladies qui obligent à une ſeconde & à une troiſième ſaiſon, avant d'en obtenir la guériſon. Il eſt très-ſouvent impoſſible de ſavoir dans un intervalle de douze à quinze jours ce que les eaux opéreront; on n'a jamais, ou très-rarement, vu des malades à qui ce tems eût été ſuffiſant, à moins que les maladies ne ſoient légères. Il eſt d'une obſervation conſtante que des perſonnes qui n'ont eu aucun ſoulagement, après quinze jours d'exercices faits avec exactitude, ne laiſſent pas de

ſe trouver parfaitement bien, & d'obtenir une guériſon radicale en les continuant vingt ou vingt-quatre jours. On a preſque toujours remarqué qu'il étoit dangereux de les quitter à moitié, c'eſt-à-dire, après en avoir fait uſage pendant dix, douze ou quinze jours, & que ceux qui s'étoient ainſi comportés, pour des raiſons particulières, ſe trouvoient beaucoup plus mal : c'eſt, ſans doute, pour cela que les infirmes de l'Hôpital, qui n'y peuvent reſter que quinze jours, retournent chez eux ſouvent plus mal qu'à leur arrivée.

Cette aſſertion n'étonnera pas, quand on voudra bien faire réflexion que ces eaux agiſſent très-lentement ; qu'il faut un laps de tems ſuffiſant pour corriger & diſſiper les humeurs viciées qu'elles commencent par délayer, en les rendant plus fluides, conſéquemment plus propres à rentrer dans les couloirs & être évacuées ; ainſi, en ne les continuant pas aſſez long-tems, ces humeurs morbifiques, devenues étrangères, ne peuvent être diſſipées ; elles ſont donc dans un état bien plus capable de bleſſer les fonctions.

Quoique le caractère des eaux minérales soit de passer par la voie des urines, ou de celle des sueurs, cependant il se rencontre quelques personnes à qui une quantité médiocre procure plusieurs selles ; il faut qu'elles s'en tiennent à cette quantité. Cet effet est souvent très-salutaire, en ce qu'elles entraînent des humeurs qui, par leur grossièreté, ne pourroient être chassées par d'autres voies, si ce n'est par l'action de ces eaux ; ce qui demanderoient beaucoup de tems. Ceci, dit M. *Lemaire*, est si parfaitement conforme à l'expérience, que j'ai peu vu de personnes purgées par la boisson de ces eaux, à qui elles n'aient reussi à souhait. En effet, elles entraînent plus d'humeurs en cinq ou six jours, lorsqu'elles purgent, qu'elles ne font dans vingt jours, en ne passant que par les sueurs & les urines.

Cependant si la boisson des eaux chaudes occasionnoit une diarrhée qui fatiguât le malade, il faudroit en arrêter la violence : il suffit de les couper avec l'eau savonneuse, c'est-à-dire, en buvant l'une & l'autre al-

ternativement. Cette pratique, quelque ſimple qu'elle ſoit, a été tant de fois couronnée du plus heureux ſuccès, qu'il n'eſt pas poſſible d'en douter.

La néceſſité oblige quelquefois d'interrompre la boiſſon & le bain, ou l'un ſans l'autre ; il eſt même très-utile de le faire pour donner quelque relâche à une perſonne délicate, qu'un exercice trop longtems continué fatigueroit, ou par d'autres raiſons qui regardent particulièrement le ſexe.

Enfin, la ſaiſon des eaux étant expirée, il ſeroit très-à-propos de ſe repoſer un ou deux jours, avant de ſe mettre en campagne ; ne s'y point fatiguer ; marcher à petites journées ; ſur-tout ne pas marcher la nuit, & obſerver, pendant très-longtems, un régime de vie très-exact.

J'ai encore un mot à dire ſur cet article, que je vais finir par une réflexion de la plus grande importance ; & je prie les Buveurs de ne pas la regarder comme indifférente.

Il eſt de principe en Médecine, que

presque toutes les maladies, & principalement celles qui sont invétérées, exigent que les remèdes séjournent pendant quelque tems, pour opérer efficacement la destruction de leur cause. Or, si les eaux passent promptement, on les rendra, pour ainsi dire, comme on les aura prises. Auront-elles eu le tems d'aller fouiller jusques dans les réduits des viscères? Auront-elles entraîné les obstacles qu'elles ne trouveront pas dans leur route? Que deviendront les impuretés glaireuses, inhérentes aux parties qui y sont retenues depuis plusieurs années? Peut-on s'imaginer que les eaux, qui prendront subitement la voie des urines & des sueurs, puissent lever les obstructions du foie, de la rate, du pancreas, *&c.* si elles n'y pénètrent & n'y séjournent? Il est bien plus sûr que l'eau demeure pendant quelque tems, afin qu'elle puisse se porter où son action est nécessaire. Alors, en arrosant les humeurs viciées, en les imbibant, en les divisant, en les absorbant, elle les entraînera par des issues convenables.

La plûpart des Buveurs ſont ſourds à cette doctrine ; ce qui eſt cauſe qu'ils ne profitent pas de la bienfaiſance des eaux : ils regardent comme un danger, dès qu'ils ne les rendent pas quelques minutes après les avoir bues ; ils ont recours à des ſels ou à des purgatifs, & empêchent, par cette conduite, l'action des eaux. La plûpart boivent trop, comme s'il étoit indifférent de ſurcharger l'eſtomac par un grand volume d'eau. Quand bien-même l'eau de *Plombières* ne ſeroit que de l'eau commune, la conduite de ceux qui en boivent dix-huit à vingt verres, ne ſeroit pas moins répréhenſible : c'eſt par un moyen auſſi inconſidéré, qu'on affoiblit l'eſtomac ; qu'on noye les ſucs digeſtifs ; que les digeſtions deviennent pareſſeuſes & imparfaites, & qu'on irrite ſon mal. Falloit-il venir de ſi loin, & ſe mettre en dépenſe, pour tomber dans de pareilles fautes ?

Bien des gens, plus aſſervis à une miſérable routine, qu'éclairés par des principes rationels, les conſeillent déterminément, ſans ordre, pour ſe donner l'air

important de guériſſeurs vigilans & éclairés ; mais il faut bien ſe garder de ſuivre de pareils guides ; car, loin de noyer ainſi ſon eſtomac, de le relâcher plus qu'il ne l'eſt, il faut faire des efforts pour enlever les humeurs viſqueuſes, qui ſont adhérentes à ſes membranes, le fortifier, & rendre à ſes fibres leur contractilité digeſtive. On doit regarder l'eau minérale de *Plombières* comme une quinteſſence ſtomachique, dont il ne faut prendre que ce qui eſt néceſſaire pour ſervir de bain aromatique, ou de fomentation confortative à l'eſtomac. Quatre, cinq, ſix ou huit verres d'eau, rarement davantage, favoriſeront parfaitement les vues du malade. C'eſt par cette méthode ſimple, mais ſage, que j'ai vu guérir des anorexies cauſées par le dérangement de l'eſtomac, des dégoûts abſolus, des hoquets fatiguans, des vomiſſemens habituels, des coliques d'eſtomac & d'inteſtins très-fréquentes & très-opiniâtres, des aigreurs qui déſoloient les malades depuis pluſieurs années, & qui

n'avoient pas cédé aux remèdes les mieux adminiſtrés.

Telles ſont les précautions que nous jugeons néceſſaires pour jouir de l'effet des eaux , & en retirer avantage. Examinons maintenant de quelle manière on doit prendre le bain ; & les accidens qui arrivent , quand l'on s'écarte de la vraie route.



ARTICLE



ARTICLE XIV.

Maniere de prendre le Bain.

Le bain est un amas de liquides, où l'on se plonge dans quelques vues de santé, ou de pur amusement; & comme il y a différentes espèces de liquides, il doit y avoir aussi plusieurs sortes de bains; tels sont ceux d'eau, de lait, de vin, *&c.* Je ne parlerai que du premier, étant le plus usuel, & celui dont on se sert à *Plombières*.

De tout tems on a fait usage des bains, tant pour la propreté du corps, que pour la santé; on les emploie beaucoup moins aujourd'hui qu'autrefois. C'est peut-être à cette négligence, que l'on doit imputer une infinité de maladies de la peau, auxquelles nous sommes exposés; car on ne peut disconvenir que de tous les remèdes extérieurs le bain est celui qui est le plus efficace pour enlever la crasse que la transpiration laisse sur la peau; il tend & amollit

les fibres, ſelon ſon application, & il porte dans le ſang un rafraîchiſſement qu'on attendroit en vain de tout autre remède.

L'uſage des bains remonte à la plus haute antiquité. Les religions établies en *Orient* ont ordonné les fréquentes ablutions, comme un devoir indiſpenſable. La plûpart de ces peuples ſe baignent régulièrement tous les jours; mais en *Europe*, & ſur-tout dans les pays les moins chauds, on ſe baigne très-rarement. C'eſt pour cela que les *Orientaux* diſent que les *Européens* ſont mal-propres, parce qu'ils négligent de ſe baigner. Il y a cependant des occaſions où le bain, pris par des perſonnes qui jouiſſent d'une parfaite ſanté, ne contribue pas peu à les y maintenir. D'ailleurs, on eſt ſouvent attaqué d'indiſpoſitions & de maladies où il eſt indiqué, ſoit pour aider à en procurer la guériſon, ſoit pour préparer à la pratique des autres remèdes qu'on doit employer.

On prend le bain de deux manières, ou l'on plonge dans le bain tout le corps juſqu'au cou, & alors on l'appelle *bain*; ou l'on ne trempe le corps qu'à demi, c'eſt-à-dire,

jusqu'à la ceinture, & on l'appelle *demi-bain*.

On distingue trois espèces de bains, le chaud, le froid & le tempéré. Le premier a la propriété de relâcher les fibres, donner de la souplesse à la peau, favoriser la transpiration, attirer les humeurs à la circonférence du corps ; de-là vient que, quand on fait usage des bains chauds, le corps se trouve souvent couvert d'éruptions de toutes espèces ; aussi est-ce un moyen presque sûr pour extraire les impuretés du corps ; mais ils ne conviennent qu'à ceux qui sont robustes & vigoureux, qui ont la fibre dure, & dans quelques maladies.

Le bain froid resserre, pour le moment, les fibres du corps, repousse une partie de la transpiration, calme la fougue du sang, *&c.* aussi convient-il dans les tempéramens gras & pituiteux ; il donne plus d'action aux fibres, qui par-là deviennent plus propres à broyer les humeurs, à les faire circuler, & à favoriser toutes les sécrétions.

Otto Helbigius assure que le bain d'eau froide est d'usage dans les *Indes*, presque dans toutes les maladies, sur-tout dans la

dyssenterie, dans les fièvres hors du paroxisme, & que les malades s'en trouvent fort soulagés. Il n'en seroit pas de même dans notre climat; mais il est d'expérience qu'il est salutaire pour la curation du rhumatisme chronique, de la folie, du tremblement des membres, de la suffocation utérine, de la passion hystérique, du rachitis, & différentes autres affections du genre nerveux.

Par le moyen du bain froid, on est moins sujet au rhume, à la pleurésie, à la péripneumonie; maladies qui viennent le plus ordinairement d'un froid violent & inattendu. Rien n'est meilleur pour détruire les liqueurs visqueuses & gluantes, qui séjournent dans les vaisseaux capillaires, & causent plusieurs maladies fâcheuses, comme des obstructions, la goutte, le rhumatisme, l'épilepsie, les écrouelles, *&c.*

C'étoit la coutume, chez les *Romains*, de passer des bains chauds aux froids; *Galien* ne désapprouve pas cette pratique; il croyoit que par-là les hommes devenoient plus robustes, que la peau en devenoit plus dure,

& leur ſanté plus ferme & plus vigoureuſe ; & qu'ainſi ils acquéroient plus de force pour ſupporter les changemens d'air, & les injures du tems. C'eſt par cette méthode, qu'*Antoine Muſa* a rétabli la ſanté à l'Empereur *Auguſte*, qui étoit ſi ſujet aux fluxions & aux catharres, qu'il avoit long-tems déſeſpéré de ſa guériſon. C'eſt par le conſeil de ce Médecin, qu'*Horace* quitta les eaux chaudes de *Baïes*, parce qu'elles étoient nuiſibles à ſes yeux enflammés, & qu'il alla à *Cluſium* & à *Gabies*, pour y prendre les bains froids.

Malgré les avantages précieux que procurent les bains froids, je ne les conſeillerois cependant pas aux perſonnes foibles & délicates, aux vieillards, ni à ceux qui ſont travaillés de cacochymie. Je les crois nuiſibles dans la ſuppreſſion des hémorroïdes, des règles, des lochies, dans les douleurs de colique, la paralyſie qui affecte la moitié du corps, les ulcères, tant internes qu'externes, de quelque nature qu'ils ſoient. Ils ne ſont pas ſans danger dans le commencement des fièvres. Il faut bien ſe garder de les prendre immé-

diatement après l'uſage du mariage, une grande laſſitude, après le vomiſſement, la diarrhée, de même qu'après le repas.

Pour prévenir la noueure, les écrouelles, la toux, les deſcentes, on fera bien de plonger, chaque matin, tout le corps de l'enfant dans l'eau froide; c'eſt un précepte que nous devons au grand Apôtre de la réforme de l'éducation, (*Jean-Jacques Rouſſeau.*) Si cette découverte a trouvé peu de mères pour la mettre en pratique, elle a trouvé bien des auteurs pour en vanter les bons effets; c'eſt aſſez le ſort des nouveautés. Mais je prie d'obſerver que cette pratique ne doit pas être générale, & que j'en ai vu des ſuites très-ſérieuſes. Je remarquerai ſeulement, en paſſant, que ſi un enfant ſort du bain froid avec gaieté, & s'il eſt d'abord rechauffé, c'eſt ſigne que ce bain lui convient; mais s'il en ſort tout friſſonnant, & pâle, & qu'il demeure une partie de la journée dans cet état, il faut bien ſe garder de continuer cet exercice. Qu'on me pàrdonne cette digreſſion en faveur de ces petits êtres, expoſés à

perdre la vie, en ſuivant une méthode vantée avec enthouſiaſme, & qui eſt défendue dans une infinité de circonſtances.

Le bain tempéré eſt celui qui n'eſt ni chaud ni froid, & qui a à-peu-près un degré de chaleur relatif au degré de chaleur de celui qui ſe baigne ; c'eſt ce bain qui, en général, doit être le plus uſité. Ce n'eſt pas par le moyen d'un thermomètre, qu'on pourra ſavoir préciſément le degré de chaleur convenable. On remarque tous les jours qu'un bain eſt chaud à l'égard d'une perſonne, & tempéré à l'égard d'une autre ; un troiſième le trouveroit peut-être froid. Ainſi, la température du bain conviendra à celui qui y étant, ſera à ſon aiſe, & ne le trouvera ni trop chaud ni trop froid. J'ai vu des Baignans avoir froid dans un bain qui marquoit vingt-ſix degrés au thermomètre de *Réaumur* ; tandis que d'autres le trouvoient ardent. J'en ai vu qui étoient dans des baignoires au vingtième degré, & d'autres le trouvoient glacé : c'eſt la chaleur du ſang dans l'un, & moins dans l'autre, qui occaſionne

cette différence. Au reste, il importe peu dans la pratique, qu'il soit un peu plus ou un peu moins chaud, pourvû que, dans l'un & dans l'autre, la différence ne soit pas considérable, & n'excède pas de beaucoup la chaleur de celui qui se baigne.

L'effet du bain, en général, est de tenir le corps net au-dehors & au-dedans; de dissiper les humeurs superflues qui l'embarrassent, & rendre fluides celles qui sont nécessaires à ses fonctions; de déboucher les passages fermés, & remettre la machine dans un état de bien-être; conséquemment, de détruire les maladies, entretenir la santé, & prolonger la vie. Tel est le sentiment des plus habiles Médecins, tant anciens que modernes. C'est ainsi qu'on a pensé dans tous les tems chez toutes les nations. Les anciens *Romains* en particulier, ces hommes d'un génie supérieur & d'un goût exquis, faisoient tant de cas des eaux minérales, qu'ils mettoient une partie de leur splendeur & de leurs délices à avoir, à cet usage, des édifices également commodes & magnifiques, com-

me on s'en apperçoit dans tous les lieux qu'ils ont fréquentés. Il feroit à defirer, dit un Auteur célèbre, que nos ancêtres n'euffent pas laiffé perdre une fi falutaire coutume; nous ne verrions pas tant d'apoplexies & de morts fubites, ou du moins tant de goutteux & d'impotens qui, au milieu de l'abondance, mènent une vie cent fois plus trifte que celle du laboureur & de l'artifan; car ceux-ci, par le travail & la tranfpiration qu'il occafionne, joint à la frugalité de leur table, trouvent, dans leur condition, les mêmes préfervatifs que ceux que l'on retire de l'ufage des bains.

Pour que le bain puiffe rendre nos humeurs fluides, comme je l'ai dit ci-devant, & opérer toutes les vertus que je lui ai attribuées, il eft de néceffité que les particules d'eau s'infinuent dans le corps par les pores abforbans, & qu'elles délayent le fang & la lymphe. On fera convaincu de cet effet, en faifant attention aux réflexions fuivantes, qui font établies fur l'obfervation.

1°. Si l'on entre dans un bain avec la ſoif, un quart-d'heure après, on n'eſt plus altéré ; ce qui ne peut venir que de l'intromiſſion des particules aqueuſes.

2°. On éprouve un relâchement dans les muſcles, qui fait ſentir une véritable foibleſſe, cauſée par les particules aqueuſes qui ſont entrées, & qui ont relâché les fibres muſculaires.

3°. Le ſoulagement infini que le bain procure dans le traitement de différentes maladies, & principalement dans la douleur néphrétique, a-t-il une autre cauſe que celle de l'introduction des particules d'eau les plus déliées, qui diminuent & détruiſent la criſpation des fibres, & l'érétiſme des parties nerveuſes ?

Ce ſeroit en vain ſi l'on s'attendoit d'avoir le même avantage de l'eau priſe en boiſſon. Quoiqu'elle ſoit une liqueur qui s'aſſimile très-bien à nos humeurs, elle contient cependant des particules fines & plus déliées les unes que les autres ; & ce ſont celles-là préciſément qui, étant ſéparées & filtrées par les pores, ſans mêlange

d'air, qui produiſent les grands effets que nous éprouvons du bain dans la pratique ; telle eſt l'hypothèſe la plus probable de ſon action.

Mais, pour prendre le bain avec ſuccès, & en retirer les avantages qu'on ſe promet, il faut abſolument ſe reſtreindre aux conditions ſuivantes, qui me paroiſſent ſi néceſſaires, que je ſuis perſuadé que, ſans elles, on ne doit pas ſe flatter de guérir ; je penſe, au contraire, qu'il ſeroit préjudiciable.

La première condition eſt de ne prendre le bain qu'après avoir bu les eaux pendant trois, quatre ou cinq jours.

La ſeconde exige de n'y pas entrer, ſans avoir été auparavant purgé.

Pour remplir la troiſième, il faut s'accoutumer au bain par degré, c'eſt-à-dire, d'y demeurer moins de tems les premiers jours, & de s'y enfoncer moins qu'on ne le fera dans la ſuite.

La quatrième eſt de boire, dans le bain, quelques verres d'eau, quoique cet uſage ſoit rarement pratiqué.

La cinquième, de ne pas prendre le bain trop chaud, fur-tout dans les premiers jours ; ce qui eft très-dangereux, comme je le démontrerai ci-après.

La fixième confifte à entrer dans le bain affez matin, fi l'on prend la douche & l'étuve, afin que les exercices foient finis long-tems avant le dîner.

La feptième, de ne prendre aucun aliment, avant de fe baigner.

La huitième enfin, eft d'avoir le ventre libre.

Il importe actuellement de faire connoître, par le raifonnement & l'obfervation, combien ces précautions font effentielles à ceux qui prennent les eaux minérales de *Plombières*.

Se baigner avant que le fang foit détrempé, avant d'humecter des humeurs épaiffes, vifqueufes ou coagulées ; avant de relâcher, par la boiffon de quelques jours, des fibres qui font trop tendues, c'eft rendre le bain inutile, ou du moins c'eft s'expofer à n'en pas tirer le fruit qu'on a droit d'en attendre. Il y a long-tems que

les Médecins éclairés ſe plaignent de cette pratique ; & par une fatalité inconcevable, elle n'eſt pas encore abſolument abandonnée. Nous croyons donc qu'il eſt de néceſſité d'humecter & ramollir les ſolides, les rendre plus flexibles, de délayer les liqueurs, les rendre plus fluides & plus méables, par quelques jours de boiſſon, avant d'entrer dans le bain. Cette conduite aura des avantages précieux, & l'emportera de beaucoup ſur celle que ſuivent quelques Baignans.

Quoique nous ayions dit ci-devant que l'on pouvoit boire les eaux chaudes pendant quelques jours, avant de ſe purger, & que nous ayions même jugé cette pratique ſalutaire dans certains ſujets, il n'en ſeroit pas de même à l'égard du bain : il ſeroit très-imprudent d'y entrer, ſans avoir pris cette précaution. Il y a très-peu de perſonnes à qui on puiſſe permettre cet exercice, ſans avoir fait précéder la purgation : elle eſt tellement néceſſaire, que cette règle ſouffre peu d'exceptions, ſi ce n'eſt pour les perſonnes qui ont les nerfs

délicats , irritables , qui ſont ſujettes aux vapeurs ; celles qui ſont tourmentées d'affections hyſtériques ; parce que leur tempérament eſt ſi ſenſible , que le purgatif le plus doux peut leur faire beaucoup de mal : dans ce cas , il faut faire précéder la boiſſon pendant cinq à ſix jours , afin de rendre le genre nerveux moins ſuſceptible d'irritation. Il faut avoir la même attention pour celles qui ſont ſujettes aux crachemens de ſang, aux douleurs vives de poitrine ; celles qui ſont d'un tempérament ardent , exigent auſſi des précautions dans l'adminiſtration des purgatifs : on doit toujours faire précéder la boiſſon , ou des eaux chaudes, ou du petit-lait, quelquefois des lavemens, afin de détendre les ſolides, & les rendre plus propres à recevoir l'impreſſion des purgatifs.

Quoiqu'il y ait difficulté à bien placer un purgatif chez les malades dont nous venons de parler , ils ne ſont pas moins dans l'obligation d'en uſer, avant d'entrer au bain. C'eſt à celui qui les dirige , à mettre en uſage les plus doux , & ceux

qui conviennent le mieux à la conſtitution. On a des exemples fréquens des dangers qu'encourent ceux qui négligent cette précaution. Il eſt rare qu'ils ne paient pas leur négligence à cet égard.

Quoique le bain des eaux minérales de *Plombières* ſoit d'un ſecours merveilleux, & généralement reconnu efficace dans un grand nombre de maladies; quoiqu'il ſoit le remède le plus innocent & le plus sûr, il arrive cependant qu'il n'eſt pas exempt de dangers, & qu'on n'en retire pas le fruit qu'on s'en étoit promis, quand on en abuſe : ſes bons effets dépendent de la manière dont il eſt adminiſtré. Prendre le bain dès le lendemain de ſon arrivée à *Plombières*, ſans être préparé, ni par la boiſſon, ni par la purgation, c'eſt outrer la maladie; & quand bien-même ces préparations auroient eu lieu, il eſt imprudent de commencer ſa guériſon, en prenant un bain entier, & en y demeurant long-tems : cette méthode eſt, on ne peut pas plus déſavantageuſe. Il eſt donc eſſentiel de ſuivre une route différente. Celle que je vais

tracer, d'après des Médecins vraiment éclairés, eſt ſi d'accord avec le bon ſens, que perſonne n'en peut raiſonnablement conteſter ni l'utilité ni la néceſſité.

On doit s'accoutumer au bain par degrés. Ceux qui baignent dans le baſſin, doivent s'y enfoncer moins profondément le premier que le ſecond jour, le ſecond moins que le troiſième; y demeurer, le premier jour, ſeulement vingt à vingt-quatre minutes; le lendemain, à-peu-près une demi-heure; commencer à ſe mettre à l'endroit où le bain eſt le moins chaud; c'eſt-à-dire, le plus loin de la ſource, en s'en approchant tous les jours peu-à-peu, & graduellement s'enfoncer davantage dans le baſſin.

Ceux qui ſe ſervent d'une baignoire, peuvent facilement ſuivre ce procédé, en mettant moins d'eau le premier jour, s'y enfonçant moins, & augmentant graduellement, de façon qu'ils y reſteront une ou deux heures, & s'y enfonceront juſques ſous les bras, & même juſqu'au cou, ſi cela eſt néceſſaire.

L'envie

L'envie que le malade a de guérir ; la confiance qu'on lui a inſpirée pour les eaux ; peut-être les conſeils mal-adroits qu'on lui a donnés , ſont les cauſes qui l'engagent à faire ſes exercices avec précipitation, ſouvent avec excès , ſoit en buvant trop , ſoit en reſtant trop long-tems dans le bain, dès les premiers momens de ſon arrivée. Mais qu'il ſe ſouvienne que , bien-loin d'aider la nature , de la fortifier , de la réparer , il la force , la fatigue , l'épuiſe & l'accable.

Je ne ſais où eſt née l'habitude de boire les eaux , avant d'aller au bain. On dit même à *Plombières* , qu'il n'y faut pas entrer , avant d'avoir rendu par les urines les eaux qu'on a bues , au moins pour la plus grande partie. Une pareille rêverie eſt un ſchiſme en Médecine ; & j'avoue que j'ignore ſur quel fondement on a établi cette règle , que quelques-uns regardent comme inviolable. Le bon ſens & l'obſervation contrediſent abſolument cette maxime ; & il me paroît intéreſſant pour la

ſanté des Baignans, de détruire cette abſurdité.

Quel eſt le but du Médecin, en faiſant prendre les bains à ſon malade? N'eſt-ce pas celui de relâcher les ſolides, de les rendre plus flexibles, plus ſouples, de diviſer les liqueurs qui ſont en ſtaſe, & qui font obſtruction? Or, tant que les eaux ſont mêlées avec le ſang, elles favoriſent ces effets; de concert avec le bain, leur action eſt plus puiſſante pour détendre les fibres, délayer les concrétions, diſſoudre les coagulations, & néceſſairement elles rempliſſent mieux ſes vues.

D'ailleurs, les eaux paſſent plus facilement & plus vîte, étant dans le bain; & il eſt d'une expérience conſtante, que celui chez qui les eaux ne paſſent pas, ou paſſent difficilement, trouvera dans le bain le ſecours qu'il chercheroit inutilement par les remèdes de la Pharmacie.

La maxime de n'aller au bain qu'après que les eaux ſont rendues, eſt donc une inconſéquence, une impéritie de la part

de ceux qui l'ordonnent ainſi, comme je le ferai encore mieux connoître dans un moment. On peut y aller dès que les eaux ſont bues ; & même je voudrois qu'on en réſervât quelques verres pour prendre dans le bain : ils répareroient la diſſipation qui s'y fait, empêcheroient les perſonnes foibles & délicates d'avoir des défaillances ; la chaleur du bain feroit beaucoup moins d'impreſſion ſur les viſcères, & préviendroit pluſieurs accidens ; telle eſt la méthode que j'ai preſcrite aux malades auxquels j'ai fait prendre les bains domeſtiques, & à ceux que j'ai envoyés, ou à *Plombières*, ou à *Luxeuil*, ou à *Bains*. Les plus habiles Médecins n'en ont pas une autre ; & il eſt d'obſervation qu'elle eſt la meilleure. M. *Lemaire* dit qu'il a remarqué pluſieurs fois que des malades qui, n'ayant reçu aucun ſoulagement des eaux priſes à la manière ordinaire, ſe ſont parfaitement guéris dans une ſeule ſaiſon, en les prenant de la manière ſuivante.

Ils entroient au bain dès les cinq heures & demie, ou ſix heures, y buvoient

les eaux ; & après les avoir bues , prenoient la douche , & alloient enſuite s'eſſuyer dans leur lit ; ce qu'il a vu parfaitement réuſſir à pluſieurs malades (*).

Les fautes que l'on commet en prenant les eaux , les accidens qui s'enſuivent, ne ſont peut-être pas encore capables d'empêcher la routine & les préjugés ; mais il n'en ſera pas de même de ceux qui réſultent de la trop grande chaleur du bain ; car c'eſt une ſource d'où ſortent les plus grands dangers , & d'autant plus à craindre , que ſouvent ils ſont irréparables. La prévention ſur la prétendue efficacité du bain chaud , a gagné les étrangers ; & même quelques perſonnes le conſeillent quelquefois ; mais, pour le conſeiller avec ſuccès , il faudroit qu'elles euſſent une parfaite connoiſſance de la maladie , de ſa cauſe ,

---

(*) Il y a cependant certaines perſonnes qui ne peuvent boire étant dans le bain , parce que l'eau leur charge l'eſtomac ; celles-là ſont exceptées de la règle générale : il en eſt de même de ceux qui ne peuvent rendre les eaux. J'ai actuellement un malade qui eſt forcé de ſortir du bain chaque fois qu'il veut uriner.

& de la conſtitution du malade. L'expérience, dans ce cas, eſt une expérience aveugle, & qui n'eſt guidée par aucune connoiſſance phyſique (*). Il faut, pour tirer de l'uſage des eaux le fruit qu'on en eſpère, comparer leurs forces actives avec l'état & les forces du malade, & proportionner les exercices qu'il doit faire, à ſes propres forces : tel ſoutiendra un degré de chaleur, qui deviendra funeſte à un autre qui auroit l'imprudence de s'y expoſer. C'eſt une erreur préjudiciable, & qui a coûté la vie à pluſieurs perſonnes, que de croire que l'effet du bain eſt d'autant plus efficace, que ce bain eſt chaud.

Pour prendre un bain avec ſuccès, on doit donc en proportionner la chaleur à la force, au tempérament, à la nature, & au

(*) L'envie de faire le Médecin, eſt une maladie du cerveau qui étoit réſervée à notre ſiècle, & malheureuſement elle devient épidémique. Il n'y a pas, juſqu'aux illettrés, qui ne veulent parler médecine, comme ſi cette ſcience immenſe ne demandoit qu'un peu de ce bon ſens dont les moins apportionnés ſe croient toujours ſuffiſamment pourvus.

degré de la maladie. J'ai expliqué ci-devant les règles qu'il falloit obferver, pour diftinguer le degré de chaleur convenable au malade, & les fignes qui faifoient connoître qu'il étoit trop chaud.

Quoique l'altération, l'infomnie, la fièvre, *&c.* annoncent qu'un bain eft trop ardent, ce ne font pas les feules maladies, ni les plus fâcheufes qui naiffent de cette indifcrétion, s'il eft continué pendant quelques jours. On a vu furvenir des apoplexies, des mouvemens convulfifs, des afthmes, des crachemens de fang, des diarrhées coliquatives, des dyffenteries, des maux de gorge de difficile guérifon, des fièvres inflammatoires, & même la mort. On a vu des infirmes y perdre le mouvement de leurs membres, & quitter *Plombières* plus eftropiés qu'ils n'étoient auparavant.

Un jeune homme du village de *Corcieux*, âgé de feize à dix-fept ans, étoit affecté d'une fauffe anchylofe dans l'articulation du bras avec l'avant-bras, fuite d'un abcès dans cette partie : je lui confeillai d'aller à

Plombières , & lui prefcrivis la manière de s'y comporter. On l'engagea d'aller au *grand bain* , & on lui perfuada que , fous peu de jours , en joignant l'ufage de la douche , le mouvement de fon bras feroit rétabli ; mais il en arriva bien différemment. Après cinq ou fix jours de bains , & autant de douches , l'articulation n'eut plus de jeu , & il retourna chez lui plus eftropié qu'auparavant.

Un Homme , près de *Bruyères* , avoit reçu un coup de fufil dans le pied : après fa guérifon , il lui reftoit une roideur dans la jointure , qui empêchoit la liberté du mouvement. Les bains & les douches tempérés furent le remède que je lui ordonnai ; mais , au-lieu de fuivre mon avis , il prit le *bain des Dames* , & des douches plus chaudes qu'il ne falloit ; ce qui fut caufe qu'il fe fit une rétraction dans les tendons & les ligamens de cette partie , dont la curation n'a pu avoir lieu que fept ou huit ans après , par le moyen des remèdes appropriés.

Une Dame , âgée de foixante à foixante-cinq ans , attaquée de douleurs de fciati-

que, pour lesquelles elle avoit pris les eaux de *Plombières* deux à trois fois, avec assez de soulagement, se laissa persuader que, pour s'en délivrer entièrement, le *grand bain* auroit plus d'efficace que celui dont elle s'étoit servi jusqu'alors, qui avoit été assez tempéré : elle ne le prit pas plus de quatre à cinq fois, que, la difficulté de marcher s'augmentant insensiblement, elle perdit l'usage des jambes, qu'elle n'a jamais récupéré.

Cette observation me rappelle l'histoire d'une Dame de ma connoissance, qui, pour des douleurs dans les genoux, avoit pris plusieurs fois les eaux minérales avec succès ; elle marchoit assez librement, & vaquoit à toutes ses affaires. La dernière fois qu'elle se rendit à *Plombières*, elle voulut absolument aller au *grand bain*, qu'elle continua pendant dix jours, à la fin desquels ses douleurs augmenterent ; & depuis ce moment, elle a eu peine de marcher à l'aide d'une canne.

Un Marchand de la ville d'*Épinal*, après avoir bu les eaux, & pris les bains tem-

pérés pendant dix à onze jours, alla au *grand bain*, par le conſeil d'un de ſes amis; mais, à la ſeconde fois, il fut ſaiſi de la fièvre, avec un point de côté, un crachement de ſang, dont il fut cependant délivré par la ſaignée, *&c.*

Une Demoiſelle attaquée d'une paralyſie imparfaite, qui lui ôtoit l'uſage du bras & de la jambe du même côté, prit, au mois de juin, les eaux de *Plombières.* Les bains & la douche furent pris en chambre avec modération. L'uſage des eaux lui réuſſit tellement, que, ſans être entièrement rétablie, elle marchoit ſans autre ſecours que celui d'un bâton; elle pouvoit mêler & donner des cartes; ce qu'elle ne faiſoit pas avant les eaux. Étant allée à *Plombières* une ſeconde fois, vers le commencement du mois d'août, on lui perſuada de prendre le bain dans le baſſin, ſous prétexte qu'il devoit avoir plus d'efficace que dans une baignoire; elle le prit au *bain des Dames*, malgré tout ce que l'Auteur de cette obſervation put lui dire. Au

cinquième bain, la fièvre ſurvint, avec un flux dyſſentérique, qui la mit au tombeau au bout de trois jours. *Eſſ. ſur les Eaux minérales.*

Il ſeroit facile de rapporter d'autres exemples qui confirmeroient ce que j'ai avancé; mais je crois que cette ſurabondance ſeroit inutile : je préviendrai ſeulement que les maladies qui ſont les ſuites des bains trop chauds, continués pluſieurs jours, ſont plus dangereuſes aux vieillards qu'aux jeunes-gens. Ceux-ci en ſont ordinairement quittes pour quelques jours de fièvre, une diarrhée, un mal de gorge, *&c.*

Il règne encore une autre erreur parmi les Baignans, qu'il faut tâcher de détruire, d'autant plus qu'elle eſt répandue : elle conſiſte en ce que la plûpart croient accélérer leur guériſon, en allant au bain matin & ſoir. J'avoue qu'il y a des tempéramens aſſez forts pour ſoutenir ce double exercice; mais en ſont-ils mieux? Tout remède ne doit point affoiblir, ni uſer les forces; il doit, au contraire, enlever les

obſtacles qui empêchent que le corps ne ſe fortifie ; & il eſt d'expérience qu'il a des ſuites fâcheuſes, quand on en uſe ainſi : il peut être funeſte aux perſonnes qui ont le tempérament délicat & foible. On n'a que trop d'exemples que les eaux ne guériſſent pas, parce qu'on en fait trop ; ainſi, je ne crains pas d'avancer que les exercices, dans l'uſage des eaux, pouſſés trop loin, ſont un obſtacle très-fréquent à leurs bons effets.

J'ai déja dit qu'il étoit néceſſaire de mettre un intervalle de trois heures au moins, entre les exercices & le repas. Ce laps de tems eſt néceſſaire pour laiſſer aux eaux la facilité d'opérer : ſe comporter différemment, c'eſt en empêcher l'effet, c'eſt les troubler.

Prendre un potage ou d'autres alimens, ſous prétexte de foibleſſe, avant d'aller au bain, c'eſt préciſément s'affoiblir davantage, & ne vouloir retirer aucun fruit des eaux. Les alimens que l'on prend à ce moment, ne digèrent pas, ou digèrent mal ; on introduit dans le ſang, des humeurs

crues à demi digérées, qui ne s'aſſimilent pas à nos liqueurs ; de-là l'augmentation ſenſible de la maladie pour laquelle on alloit chercher guériſon. De parler plus au long ſur cet objet, ce ſeroit une répétition de ce que j'ai dit ; je ne me permettrai qu'une ſeule obſervation.

Un Homme de trente à trente-cinq ans, paralytique d'une ſuite d'apoplexie, ſous prétexte de foibleſſe, prenoit tous les jours un potage, avant d'entrer au bain. Au bout de quelques jours, il fut attaqué de convulſions dans le bain, qui occupoient l'œil, le bras & la jambe du même côté. On le purgea, & on le fit repoſer deux jours, après leſquels, il reprit le bain, mais ſans rien prendre auparavant, que les eaux : il le ſoutint très-bien pendant le reſte de ſa cure, & avec ſoulagement, qui ne fut cependant pas tel qu'il auroit été ſans cet accident. *Man. de prendre les Eaux.*

Enfin, une précaution eſſentielle dans l'uſage des eaux, eſt d'avoir le ventre libre. La ſécherëſſe & la chaleur qu'elles oc-

caſionnent quelquefois, ſont cauſe d'une conſtipation opiniâtre. J'ai vu des perſonnes, dans ce cas, être attaquées d'étourdiſſemens, de peſanteur de tête ; d'autres de migraine, de rougeur aux yeux, d'éblouiſſemens, plus ou moins fréquens ; c'eſt ce qui arrive principalement aux vieillards, aux femmes vaporeuſes, aux hypocondriaques, *&c.* Les lavemens d'eau commune, avec une ou deux cuillerées d'huile d'olives ; ceux faits de l'eau minérale chaude, à laquelle on ajoute autant d'eau ſavonneuſe qu'il en faut pour lui donner le degré de chaleur néceſſaire ; ceux faits avec une décoction émolliente de feuilles de guimauve, de pariétaire, de bouillon-blanc, ſont des remèdes efficaces dans cette circonſtance. On peut ſuppléer aux lavemens par des purgatifs très-doux, comme la caſſe, la manne, les tamarins, les pruneaux, *&c.* On peut auſſi, le ſoir en ſe couchant, prendre un ou deux gros de caſſe cuite dans du pain à chanter.

Mais, pour terminer ce qui doit être dit

ſur le bain, doit-on préférer celui du baſſin à celui d'une baignoire ? La ſolution de cette queſtion, que je vais rendre évidente, tirera d'inquiétude les perſonnes qui préfèrent l'un à l'autre, & celles qui ne ſavent auquel donner la préférence.

Il ſe rencontre des Baignans qui ſe piquent de connoiſſance & de talens, qui ſoutiennent que l'eau du baſſin eſt préférable. Ils diſent 1o. que l'eau, ſe renouvellant continuellement, doit être plus efficace. 2°. Que le bain du baſſin eſt plus naturel. 3o. Qu'il eſt plus chaud que dans une baignoire. 4°. Que, contenant une plus grande quantité d'eau, il doit avoir plus de vertus.

Pour répondre à la première aſſertion, on ſait qu'il eſt facile de renouveller l'eau d'une baignoire, en y en mettant de tems en tems, conſéquemment de la rendre même plus efficace que l'eau du baſſin, qui, ayant une ſurface beaucoup plus conſidérable, laiſſe plus aiſément échapper ce que l'on prétend être ſpiritueux.

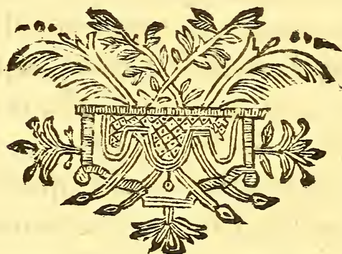
Secondement, comme on ſe ſert de la même eau, le bain d'une baignoire & celui du baſſin ſont auſſi naturels l'un que l'autre.

Pour répondre à la troiſième allégation : Qui empêche de donner à l'eau d'une baignoire telle chaleur on jugera à propos ? Si le bain chaud étoit le plus néceſſaire & le meilleur, rien n'empêcheroit qu'on ne lui donnât tel degré on deſireroit.

La quatrième queſtion ne mérite pas qu'on y réponde ſérieuſement ; il ſuffit de connoître les loix de l'hydroſtàtique, pour en ſentir tout le vuide. Ainſi, je crois que les avantages du bain pris dans le baſſin, n'ont rien au-deſſus de ceux que l'on reçoit dans une baignoire ; & ſi je voulois conſidérer les inconvéniens qui arrivent dans le premier, je donnerois la préférence à l'autre.

Telle eſt la manière de prendre le bain, & les précautions qui en ſont inſéparables. J'aurois encore bien autre choſe à dire ;

mais je ſuis forcé d'être ſuccinct : je ſens que je deviens trop long, & peut-être ennuyeux. Il me reſte à expoſer le régime convenable aux Baignans, indiquer les alimens dont ils doivent uſer, & ceux qu'il faut rejetter, comme contraires à leur ſanté ; ce ſera le ſujet du dernier article de cet ouvrage.



ARTICLE

ARTICLE XV.

Regime qu'il faut observer pendant l'Usage des Eaux.

Le régime eſt tellement néceſſaire pendant l'uſage des eaux minérales, que, ſans lui, on ne doit pas ſe flatter d'une guériſon. Il eſt conſtant que ces eaux mettent les humeurs en mouvement, ſoit en relâchant d'abord les fibres, par conſéquent les viſcères deſtinés à faire la première digeſtion, ſoit en rendant le corps plus délicat & plus ſuſceptible qu'il n'étoit auparavant. Cette vérité eſt ſi connue, qu'il eſt d'obſervation que la plûpart de ceux qui en abuſent, ne guériſſent pas, & ſont, au contraire, travaillés de maladies particulières. Il n'eſt pas rare de voir les uns attaqués de fièvres inflammatoires; d'autres, de diarrhées, d'inſomnie, de vertiges, *&c.* Il eſt donc de notre devoir d'indiquer ici les alimens qui ſont d'une bonne & facile

digeſtion, & ceux qu'il faut avoir le plus grand ſoin d'éviter.

Autrefois, on ne ſervoit, à *Plombières*, que des alimens convenables à des malades ; mais préſentement, on y ſert tout ce que l'art a pu imaginer de plus propre à irriter le goût, & à ſatisfaire la ſenſualité. Il eſt étonnant combien cette branche de la Médecine-pratique eſt négligée.

Il eſt cependant de principe qu'une vie uniforme eſt ſeule capable d'entretenir le corps dans une ſituation qui facilite le ſuccès des eaux : c'eſt pour cela que les tables trop garnies ſont toujours préjudiciables aux Baignans.

Une des régles de diététique, la plus importante pour la ſanté, & à laquelle il eſt d'autant plus néceſſaire de s'aſtreindre, qu'on a l'eſtomac moins bon, c'eſt d'éviter le mêlange de différens alimens, & de ne jamais ſe permettre plus de deux, ou tout au plus trois plats à chaque repas : celui qui ſe borne à un ſeul, fait encore mieux. Si l'on réfléchit un inſtant ſur cette variété étonnante de mets, dont les tables ſont cou-

vertes à *Plombières*, fur le nombre de chofes différentes, dont on charge fon eftomac en très-peu de tems, on trouvera peu d'ufages plus ridicules : quand on en obferve les fuites, on voit qu'il n'y en a pas de plus dangereux.

Horace nous donne un confeil qu'il feroit bien important que l'on fuivît. „ Voyons, „ dit-il, quels font les avantages de la „ frugalité. Premièrement, avec elle on „ fe porte bien. Pour en être convaincu, „ rappellez-vous quelques-uns de ces repas „ fimples, dont vous vous êtes fi bien „ trouvés ; mais, dès qu'avec les ragoûts, „ les rôtis, on mèle le gibier & le poif„ fon, les viandes douces fe changent en „ bile, & une pituite vifqueufe fait mille „ ravages dans l'eftomac (*).

(*) Le Prince de la Médecine, de qui l'autorité eft fi refpectable, dit qu'il faut éviter avec foin, dans un même repas, la diverfité des alimens qui diffèrent dans leur nature. Ce mélange ne peut que caufer du défordre, & qu'occafionner dans les inteftins beaucoup de mouvemens flatueux. *De Flatib. pag. 297. lin. 38.*

D'après ce précepte, marqué au coin de la ſageſſe, il feroit donc très-prudent que les Baignans, qui ont leur guériſon à cœur, ſe contentaſſent, pour le dîner, d'un bouilli, de viandes rôties & de quelques ragoûts, & qu'ils évitaſſent, avec le plus grand ſoin, les mets âcres & de haut goût, qui impriment ſur la langue une ſaveur piquante & aromatique, & qui ſont farcis de ces ſubſtances exotiques, connues ſous le nom d'*épices*. Ces ragoûts, qui font les délices des perſonnes ſenſuelles, ſe changent pour elles en poiſon; ils engendrent des humeurs âcres, cauſtiques ou rongeantes, qui agiſſent inſenſiblement ſur les petits vaiſſeaux, y cauſent un déſordre irréparable, donnent un chyle de mauvaiſe qualité, favoriſent la ſtagnation des humeurs, & portent le ravage dans toute l'économie animale.

On ne peut diſconvenir, à moins de déraiſonner, que les mets aſſaiſonnés de ſel, de poivre, de cannelle, & autres aromates, ne tournent à l'aigre muriati-

que, lequel corrompt, de différentes manières, le ſang & les humeurs, & donne naiſſance à une infinité de maux.

Il n'eſt pas moins pernicieux de manger des chairs ſalées, & durcies à la fumée. On convient généralement qu'elles fatiguent l'eſtomac, & qu'elles donnent un chyle mal préparé.

Quiconque voudra conſerver ſa ſanté, & jouir de la bienfaiſance des eaux, doit s'abſtenir de ces jus forts de viandes, nommés *coulis*, des eſſences, des gelées compoſées de viandes fraîches ou ſalées, ſi employées par les cuiſiniers, & qui acquièrent, par le feu, une âcreté capable de produire beaucoup de déſordres.

Quoique l'apprêt le plus ſimple ſoit le plus ſain, on ne doit cependant pas exclure tous les aſſaiſonnemens. Les fibres lâches de la plûpart des Baignans, dont l'action n'eſt point animée par le mouvement, ont beſoin de quelques légers ſtimulans, qui les tirent de leur engourdiſſement; tels ſont le ſel, le ſucre, quelques aromates doux, ſur-tout de ceux que

nous cultivons dans nos jardins ; comme le thim, la marjolaine, le cerfeuil, le persil, & autres du même ordre ; mais on doit éviter tous ceux qui, chargés d'une huile ou d'un sel excessivement âcre, irritent trop fortement, & dont l'action est trop durable. Tous les Baignans doivent craindre l'usage de l'ail, de la moutarde, du poivre, qui sont remplis d'une huile essentielle presque brûlante ; ils doivent même être en garde contre un trop fréquent usage des assaisonnemens les plus doux ; puisque tout ce qui irrite, augmente la circulation, use les organes, & abrège les jours.

Les règles que l'hygiènè tablit, regarde non seulement les différentes qualités des alimens, mais encore la quantité. On sait que l'abord excessif du chyle & du sang gonfle les vaisseaux, qui par-là deviennent incapables de faire leurs fonctions. Il ne faut donc pas surcharger son estomac ; & l'on ne doit prendre que la quantité nécessaire pour réparer les pertes. Un conseil pour profiter de la bonté des eaux,

donné par d'habiles Médecins, & autorisé par l'expérience ; conseil qu'il est intéressant de ne pas oublier, c'est de ne pas se rassasier à table, & de faire de l'exercice. Ceux qui mangent beaucoup, & qui vivent dans l'inaction, s'écartent de ce but : en cherchant, par le moyen des eaux minérales, à donner du ressort à un estomac délabré, à détruire des obstructions, ils tombent, au contraire, par leurs excès, dans des accidens fâcheux, & rendent leurs maladies incurables.

Ceux qui soupent trop, ont encore, le lendemain, dans l'estomac des restes de digestion ; leur bouche est pâteuse ; ils ne sont pas à l'aise ; ils boivent les eaux avec répugnance ; le chyle, mal broyé & de mauvais caractère, communique au sang ses vices, qui sont la source de plusieurs maladies. On prévient tout cela, en faisant de ces soupers légers, qui, comme on le disoit de ceux de *Platon*, sont agréables pour le moment & le lendemain, & laissent le corps sain, & l'esprit libre ; au lieu qu'un

ſouper abondant laiſſe la tête embarraſſée, le corps fatigué, & l'eſprit abattu (*).

Pour fixer la quantité d'alimens à prendre, il faut conſulter ſon eſtomac; c'eſt lui qui ſeul peut en décider; mais il ne faut pas perdre de vue une maxime ſalutaire, c'eſt de ſortir de table avec la faim.

Dans tous les repas, la viande blanche eſt préférable à toute autre; telle eſt la

(*) Prêcher la frugalité, dit un Auteur eſtimable, à des gens que l'abondance entoure, c'eſt prêcher la généroſité à des avares. Tous les rafinemens de l'art ſont dans les cuiſines; on diroit même que nos grands & nos riches ſont preſſés de mourir : ils tiennent dans leurs maiſons des eſpèces d'empoiſonneurs à gage, payés pour leur faciliter les moyens de ſortir de ce monde un peu plus vîte que les pauvres. Ces mets exquis, ces ragoûts recherchés ſont autant de poiſons préparés à grands frais pour ruiner les tempéramens; ils flattent la gourmandiſe & la ſenſualité; on mange ſans ménagement & ſans retenue, & l'on ſe trouve enlevé au milieu de ſa courſe; ou du moins, ſi l'on arrive à la vieilleſſe, c'eſt à travers les ſéringues, les potions, les cordiaux, & tous les attirails dégoûtans de la Pharmacie : auſſi voit-on parmi nous peu de gens en chair; ou nous ſommes maigres comme des ſquelettes, ou gras comme des Moines; & la maigreur & l'embonpoint ſont deux états contre nature. *Eſſai ſur les Mœurs du tems.*

volaille, les chairs de veau, de mouton, d'agneau, de chevreau, *&c.* Mais on en doit écarter & regarder comme mauvais alimens leurs parties tenaces & gluantes; tels ſont les pieds, l'eſtomac & les inteſtins, le foie & la rate, la langue & le cœur : les parties graſſes, en émouſſant les forces de la ſalive & des liqueurs digeſtives, réſiſtent à l'action du ventricule, ſur-tout ſi elles ſont mêlées avec des acides. D'ailleurs, à un certain degré de chaleur, & après un long ſéjour dans l'eſtomac, dont le ton eſt affoibli, elles contractent une rancidité qui devient funeſte.

On permet, pour le dîner, les poules, poulets, chapons, poulardes, les pigeonneaux, la grive, le perdreau, l'alouette, *&c.* parce qu'ils ſont de bon ſuc & de facile digeſtion. On tolère le levreau, quoique ſa chair ſoit un aliment fort équivoque; elle donne un ſuc trop épais, qui ne convient pas à ceux qui ne ſe livrent pas à l'exercice, aux cachectiques, aux mélancoliques, ni, ſelon M. *Lieutaud*, aux dormeurs.

Les oiſeaux de rivières, de marais, comme le plongeon, le canard, la poule d'eau, *&c.* doivent être bannis : nous exceptons cependant le vanneau, parce que ſa chair eſt tendre, facile à digérer, & de bon ſuc.

On peut manger de la truite, du rené, de l'ombre, de la perche, qui ſont excellens dans nos montagnes, où les eaux ſont limpides & courantes ; mais on doit rejetter la carpe, le brochet, & autres poiſſons qui vivent dans des étangs & dans des eaux limoneuſes. J'obſerve que le poiſſon n'eſt jamais plus ſain, que quand il eſt cuit à l'eau.

Les légumes doivent être abſolument bannis ; ſous quelle face on puiſſe les déguiſer, ils troublent la digeſtion, & occaſionnent des vents : j'en excepte cependant les épinards préparés au gras, les choux-fleurs, les aſperges, les endives, les laitues cuites, & quelques autres du même ordre.

Les œufs ſont une excellente nourriture convenable aux vieillards, aux enfans & aux convaleſcens ; ils contiennent une lym-

phe bien préparée, & une ſubſtance graſſe & fort douce, qui donne un aliment très-ſalubre. On en prépare de différentes manières ; mais il faut qu'ils ſoient frais, car ceux qui ſont vieux ſont regardés, avec raiſon, comme pernicieux, & rejettés comme de mauvais alimens.

Quoique les écréviſſes aient une chair dure & denſe, difficile à digérer, elles ſont cependant ſalubres ; elles contribuent à la dépuration du ſang : on peut en ſervir, pourvû que les aſſaiſonnemens ne ſoient pas incendiaires.

Autant le pain eſt bon, quand il eſt fait de fine fleur de farine bien tamiſée, exactement pêtri, fermenté & bien cuit ; autant ce qu'on appelle *pâtiſſerie* eſt inutile, & même nuiſible ; c'eſt un compoſé de farine, de beurre, d'huile, de graiſſe, d'œufs, *&c.* le plus ſouvent, elle eſt compacte & ſerrée ; ce qui la rend très-difficile à digérer. Les pâtiſſiers font entrer dans leurs compoſitions différentes choſes, pour les rendre agréables, pour flatter le

goût, mais qui ne conviennent pas aux Baignans. Nous profcrivons donc les gâteaux, les tartes, les tartelettes qui font fi communes à *Plombières*, les tourtes de toutes efpèces, *&c.* Nous leur permettons cependant de manger des bifcuits, des maffepains & des macarons.

On défend particulièrement, dans l'ufage des eaux minérales, toutes fortes de crudités ; tels font les falades & les fruits. L'importunité des malades a pourtant arraché de la complaifance des Médecins la permiffion de manger des fraifes, des cerifes, des abricots, des pêches, des poires, *&c.* Mais je doute beaucoup fi ces fruits, qui flattent fi fort le goût, ne troublent pas l'effet des eaux. Examinons leur nature, & nous connoîtrons auxquels on doit donner la préférence.

En général, les fruits précoces, dont la maturité a été accélérée, n'ont d'autre mérite que celui d'être peu communs, & de fe vendre fort cher. Les fruits huileux, comme les olives, les noix, les noifettes,

les amandes, les avelines, furchargent fouvent l'eftomac, & ne conviennent pas aux Baignans.

Les cerifes font d'une faveur agréable ; elles font douces & rafraîchiffantes ; on peut en manger en petite quantité, quand elles font en parfaite maturité, fi les forces de l'eftomac le permettent ; mais fi l'on en fait excès, elles donnent des vents, engendrent des humeurs putrides, & différentes efpèces de fièvres.

La fraife eft un fruit très-fain & très-agréable ; mais il faut y mêler du fucre, de l'eau ou du vin. Si l'on en mange trop, elle fe pourrit dans l'eftomac. La fraife, qui croît dans nos forêts, eft meilleure que celle de nos jardins, tant à caufe de fa faveur, que de fon odeur.

La framboife eft auffi un fruit fain & excellent, quoiqu'il ne foit pas du goût de tout le monde ; on la mange avec du fucre, & on en permet l'ufage dans l'accès même de la fièvre, pourvû qu'on en ufe avec modération.

L'abricot, avant fon entière maturité,

agace les nerfs de l'eſtomac ; quand il eſt mûr, il ſe corrompt aiſément, & excite ſouvent des fièvres ; c'eſt un aliment équivoque, lequel, en flattant le goût, agit ſourdement ſur l'économie animale. Si on le fait cuire, il perd ſes mauvaiſes qualités ; il eſt alors un fruit ſalubre qui peut orner les deſſerts.

La pêche, qui fait les délices de toutes les tables, eſt très-bonne, mangée dans le tems de ſa maturité ; la chair en eſt molle & ſucculente, d'une ſaveur agréable, & exhalant une odeur ſuave. La meilleure eſt celle dont le noyau s'enlève & quitte aiſément. Si l'on en mange trop, quoique moins pernicieuſe que l'abricot, elle excite quelquefois des tranchées, la diarrhée & la dyſſenterie. On ôte ce qu'elle peut avoir de dangereux, en la mangeant avec du ſucre, ou en la faiſant cuire.

Les pommes diffèrent beaucoup entr'elles par leur nature & leur degré de bonté : quand elles ſont bien ſaines & bien mûres, c'eſt une nourriture qui n'a point de mauvaiſe qualité ; cependant elles ne ſe digè-

rent pas facilement, parce que leur chair est compacte, & qu'il faudroit avoir l'attention de la mâcher beaucoup. Mangées en trop grande quantité, les pommes causent quelquefois des palpitations. Nous ne conseillons pas aux Baignans d'en faire usage, si ce n'est en compote, ou cuites différemment ; elles sont alors plus saines & plus agréables, & conviennent davantage aux estomacs foibles, étant moins venteuses.

Il y a des poires de plusieurs qualités ; leur bonté dépend du climat, de l'exposition du sol, & de la culture. Je crois qu'on peut manger celles qui sont bien mûres, & dont la chair est fondante : il n'en est pas de même, si elle est acerbe, dure & pierreuse ; dans ce cas, il faudroit n'en user que cuites avec le sucre ; cette nourriture n'est plus alors malfaisante.

Nous dirons, en terminant l'article des fruits, qu'on doit cependant les interdire aux personnes foibles, & à celles qui sont incommodées de crudités acides. Leur qualité relâchante, & susceptible de s'aigrir,

pourroit même les faire envisager d'abord comme peu convenables à tous les Baignans, à qui je n'en conseillerois point en effet un usage trop continu ou trop abondant : ils doivent les craindre, s'ils sont sujets aux aigreurs ; si l'estomac & les intestins sont dans un état de relâchement ; si le corps est lâche, & les forces épuisées. Le vrai digestif des fruits est l'eau ; le vin les durcit & les aigrit.

Quelquefois on emploie les champignons, les mousserons & les morilles pour assaisonner les ragoûts ; mais les personnes prudentes n'en doivent point manger : outre qu'ils donnent une nourriture mauvaise, & même à craindre, ils bouleversent l'estomac, occasionnent des suffocations, & entraînent quelquefois des maux bien plus sérieux. Il est certain qu'à quelqu'âge que ce soit, de quelque tempérament que l'on soit, il y a plus d'inconvéniens que d'avantages, à manger de ces substances qui, par un goût mal-entendu, font les délices des meilleures tables.

Je dois encore avertir qu'une mastica-

tion

tion exacte eſt un ſecours dont les eſtomacs foibles ne peuvent ſe paſſer, ſans en reſſentir de mauvais effets. Rien n'importe plus pour la ſanté, que de mâcher ſoigneuſement : outre la ſécrétion de la ſalive, qui eſt le meilleur des digeſtifs, & que la maſtication favoriſe, elle a encore deux autres avantages ; l'un, c'eſt que l'on mange moins, ſans être moins nourri ; & l'autre, c'eſt qu'elle contribue à la conſervation des dents. On ne peut trop apprécier ces avantages pour la ſanté ; & l'on ſe fait un tort irréparable de les négliger.

Les règles de la diététique s'étendent juſques ſur la boiſſon : celle qui eſt la plus naturelle, eſt l'eau. Un inſtinct ſecret porte tous les animaux à la deſirer, comme une choſe néceſſaire à leur conſervation. Je me garderai bien cependant de refuſer les éloges dus au vin bien fermenté, ni trop nouveau, ni trop vieux, ni doux, ni auſtère, pas trop ardent ni ſpiritueux ; mais il en faut faire un uſage

modéré, & le tremper de beaucoup d'eau.

Le vin ſeul eſt un ſtimulant qui irrite les fibres, augmente la circulation du ſang, agace les nerfs; il eſt ſujet à s'aigrir, & il augmente les aigreurs des perſonnes qui y ſont ſujettes; il porte puiſſamment les humeurs à la tête, & augmente par-là les maladies de cette partie. On ſoulage rarement les migraines, & l'on ne parvient point à prévenir les apoplexies, ſans interdire cette boiſſon, dont l'uſage journalier, bien-loin de faciliter la digeſtion, la trouble chez preſque toutes les perſonnes qui n'ont pas l'eſtomac très-bon.

Tant s'en faut que les liqueurs, les élixirs, & autres drogues pareilles, remédient aux douleurs de l'eſtomac, & facilitent la digeſtion, comme on le croit communément; il eſt d'une expérience conſtante qu'elles y portent l'incendie: elles ont les propriétés contraires au méchaniſme de la digeſtion. L'eau ſeule, en donnant de la ſoupleſſe aux fibres, & par ſes autres qualités, eſt le remède par excellence.

Entr'autres obſervations, je rapporterai celle qu'on lit dans les *Nouvelles de la Républ. des Lettr.*

Un Marchand célèbre d'une des villes de *Hollande*, étoit tourmenté de violentes douleurs d'eſtomac, pour la guériſon deſquelles il n'avoit rien épargné; eau-de-vie, ratafia, élixir, tout avoit été employé avec la modération pourtant d'un homme ſobre & réglé; il ne commençoit jamais ſon repas, ſans prendre quelque choſe de pareil, pour aider la digeſtion.

Le célèbre *Locke* arriva dans ce tems-là en *Hollande*, & alla loger chez ce Marchand, qui étoit de ſes amis. En ſe mettant à table, il vit l'appareil ordinaire, & demanda au Marchand ce que tout cela ſignifioit: celui-ci lui expoſa ſon état, la néceſſité où il étoit de ſe ſervir, à tous les repas, de ces liqueurs fortes pour faciliter ſa digeſtion, & prévenir ſes douleurs ordinaires. *Locke* lui dit qu'il pouvoit bien ſe tromper; que ſes douleurs avoient peut-être une cauſe toute oppoſée; & que quand bien-même ces liqueurs fortes ſeroient uti-

les, l'uſage fréquent qu'il en faiſoit, pouvoit enfin y accoutumer ſon eſtomac : il lui conſeilla de quitter toutes ces liqueurs, & d'eſſayer de ne boire que de l'eau. Le Marchand ſuivit cet avis, & en peu de tems il ſe trouva guéri.

Il y a des Médecins qui permettent l'eau-de-vie, ou l'eau-de-ceriſes, ou une autre liqueur, après le repas. Elle paroît effectivement convenir, en ce qu'elle opère préciſément le contraire des eaux chaudes; mais les inconvéniens qu'elle a, doivent la faire rejetter. Son action eſt trop violente & trop paſſagère; elle irrite plus qu'elle ne fortifie; & ſi elle fortifie pour un moment, la foibleſſe qui lui ſuccède, eſt plus grande qu'avant ſon uſage. Elle produit une forte irritation dans le genre nerveux, & une grande raréfaction dans les humeurs, dont l'effet eſt de diſtendre les fibres, pour les laiſſer enſuite plus lâches. „ Les perſonnes, dit un Auteur ſa-„ vant, qui boivent tous les jours des „ liqueurs après le repas, dans la vue de „ remédier aux vices des digeſtioos, ne

„ pourroient mieux s'y prendre, ſi elles „ vouloient venir à bout du contraire, & „ détruire les digeſtions. „

Ceux qui ſont attachés au plaiſir de manger & de boire, pourront être tentés d'enviſager ces règles comme des préceptes auſtères, qui n'ont jamais été ſuivis, & qu'il ne faut pas ſuivre à la lettre. Mais il feroit aiſé de leur démontrer, par une foule d'exemples, qu'une ſobriété plus grande a été le moyen qui a le plus contribué à la guériſon des maladies opiniâtres de ceux qui, dans tous les tems, ont pris les eaux minérales de *Plombières*.

Il y a différentes opinions touchant les qualités du café. Les uns le regardent comme ſalutaire, d'autres comme très-dangereux. Il me paroît donc indiſpenſable d'en dire un mot, & des cas où l'on peut en faire uſage.

Cette ſubſtance n'étoit pas connue en *France* avant l'année 1699 : elle s'y eſt établie lentement ; mais aujourd'hui l'uſage en eſt devenu preſque général. Si

nous avons égard à ſon analyſe (*), il eſt certain qu'il convient, pris avec modération, aux perſonnes graſſes, replettes, pituiteuſes, & à celles qui ſont ſujettes à la migraine. „ Je n'ai ma tête en repos, „ dit un Médecin célèbre, & je ne me ſuis „ délivré d'une migraine horrible, que „ depuis que je prends du café; & ſi je „ ſuis quelques jours ſans en prendre, je „ ſens mon mal revenir dans toute ſa „ force, & avec les ſymptômes du vomiſ- „ ſement & du dévoiement, deſquels il „ n'y a que le recours au café qui me „ puiſſe guérir. „

Il paſſe pour ſpécifique contre les foibleſſes d'eſtomac, le dégoût, les coliques venteuſes, la ſuppreſſion des règles, *&c.*

(*) On a reconnu, en faiſant chymiquement l'analyſe du café, c'eſt-à-dire, la ſéparation de ſes parties, qu'il contient du ſoufre, de l'huile, un ſel & une ſubſtance volatile. Les Médecins inſtruits n'ignorent pas combien tout cela eſt propre à raréfier les humeurs, à délayer & inciſer celles qui ſont épaiſſes & viſqueuſes, & à faciliter la circulation du ſang.

Par le moyen de ſes ſels, & le mèlange de ſes ſoufre dans la maſſe des humeurs, le café a la vertu de prévenir l'aſſoupiſſement, de récréer le cerveau, & guérir les maladies ſoporeuſes. Le P. *Malebranche* (*Acad. Royale des Scienc.* 1702. *Hiſt. p.* 29.) rapporte qu'un homme, tombé en apoplexie, en avoit été tiré par pluſieurs lavemens de café.

Cette ſubſtance, dit M. *Tiſſot*, réjouit, briſe les matières glaireuſes de l'eſtomac, en ranime l'action; diſſipe la peſanteur & les maux de tête; elle épure même les idées, & aiguiſe l'eſprit. En effet, on ne peut conteſter au café la vertu de précipiter les alimens, de faciliter la digeſtion, d'empêcher le rapport des viandes, & d'éteindre les aigreurs, lorſqu'il eſt pris après le repas; il a cet avantage, par-deſſus le vin, de ne laiſſer aucune odeur déſagréable, de n'exciter aucun trouble dans l'eſprit: il ſemble, au contraire, qu'il le récrée, & qu'il diſſipe les ennuis, avec autant de facilité que le fameux *népenthe* ſi

vanté dans *Homère.* (*Mém. de l'Académ. Royale des Scienc. pag.* 291.

Cependant je ne le conſeille pas à ceux qui ſont maigres, bilieux, dont les humeurs ſont trop diſſoutes. L'uſage en ſeroit très-nuiſible aux mélancoliques, aux hypocondriaques, dont le ſang trop épais eſt deſtitué, comme le dit M. *Geoffroi*, de parties actives & ſpiritueuſes. Je ne voudrois pas non plus que les femmes qui ont les nerſs ſenſibles ou irritables, en fiſſent uſage, ou du moins que très-rarement; car j'ai obſervé que cette boiſſon leur faiſoit naître des ſpaſmes, ſur-tout quand elle eſt continuée. Le lait diminue, à la vérité, l'irritation qu'elle peut cauſer, mais il n'en détruit pas les effets.

Les femmes, dit M. *Lieutaud*, ſujettes aux hémorragies, à faire de fauſſes couches, les hyſtériques, celles qui ont des fleurs blanches, doivent s'interdire l'uſage du café. Il agace fortement les nerfs, & empèche de dormir.

D'après ce que nous venons de dire ſur

l'uſage du café, il eſt évident que les Baignans, en général, doivent le réſerver pour leur remède favori, & qu'ils ſe doivent bien garder d'en faire une boiſſon quotidienne.

Le chocolat eſt une boiſſon qui ſera toujous ſujette à diſpute. Toute compoſition où il entre pluſieurs drogues, ne ſauroit contenter tout le monde. L'un veut du muſc dans le chocolat; l'autre n'y voudroit pas même de vanille; celui-ci l'aime poivré; celui-là l'aime ſucré : en un mot, on peut dire que la compoſition du chocolat eſt une eſpèce d'ouvrage d'eſprit; il n'eſt jamais parfait qu'au goût de celui qui le compoſe.

On prépare un chocolat qu'on appelle *chocolat de ſanté;* on le fait avec le cacao, le ſucre, auxquels on ajoute très-peu de vanille. Il eſt ſtomachique & pectoral, & ſans contredit, une des plus ſaines & des plus précieuſes boiſſons : tout ce qui y entre eſt ſalutaire & cordial; auſſi eſt-il fort utile dans les maladies cauſées par la foibleſſe de l'eſtomac : il convient aux per-

ſonnes languiſſantes, foibles, & aux vieillards. M. *Lemaire*, avant d'aller au bain, leur en permettoit par préférence à un bouillon. Le cacao contient, à la vérité, une farine douce, nourriſſante & digeſtible, & une huile graſſe, amère & pénétrante : ce mêlange en fait un aliment qui répare promptement, & qui fortifie ; mais il nourrit trop ceux qui ſont ſanguins, & les échauffe. L'addition de la vanille, de l'ambre gris ou du muſc, le rend inſupportable à pluſieurs perſonnes, ſur-tout à celles qui ſont échauffées : il ne convient pas quand il y a des obſtructions ; & même on prétend que ſon uſage, trop long-tems continué, en fait naître dans le foie ; il eſt nuiſible aux hypocondriaques, & ſouvent à ceux qui n'y ſont pas accoutumés, auxquels il peut cauſer, ou des nauſées, ou des vomiſſemens ; en général, il ſeroit dangereux d'en faire un uſage fréquent.

Les boiſſons aqueuſes, qu'on prend chaudes ou tièdes, comme le thé, les différentes infuſions de fleurs de mauve, de violette, de pied-de-chat, de bouillon-blanc,

& tant d'autres ſubſtances végétales, dont plusieurs perſonnes ont la manie de faire uſage, ſous différens préjugés, comme d'aider à une digeſtion trop lente, d'adoucir la poitrine, de rafraîchir, d'abattre les prétendues fumées de l'eſtomac, augmentent la foibleſſe & le relâchement; elles diminuent le peu de forces digeſtives qui reſtent: ainſi, je les déconſeille aux Baignans. Tous les grands Médecins s'élèvent avec force contre cet abus; par quelle fatalité n'eſt-il donc pas détruit? Il faut boire, dit-on, pour ſe bien porter; on ne peut jamais trop boire, diſent quelques perſonnes de l'art; mais elles ſont bien peu inſtruites des loix de l'économie animale, & des effets d'une boiſſon abondante.

Je crois en avoir aſſez dit juſqu'à préſent, pour établir des règles fixes & invariables, que les Baignans doivent obſerver ſur le régime; cependant, ſi je m'y bornois, ils ſeroient dans le cas de tomber dans des fautes qui pourroient leur devenir préjudiciables. Je penſe donc qu'il eſt néceſſaire de parcourir ſuccinctement les cho-

ſes nommées par les Médecins, *non-naturelles*; tels ſont l'*air* l'*exercice* & le *repos*, le *ſommeil* & la *veille*, les *excrétions* & les *ſécrétions*, & les *paſſions de l'ame*. Je rapporterai des obſervations qui démontreront leur influence dangereuſe ou avantageuſe, ſelon l'uſage qu'en font les Baignans.

L'air du matin donne le mouvement néceſſaire à tous les fluides, & entretient dans les fibres le ton & le reſſort convenables; il porte dans celui qui le reſpire, une force & un bien-être, dont il ſe reſſent toute la journée. Pour jouir d'un avantage auſſi précieux & auſſi néceſſaire à la ſanté, il eſt donc bien intéreſſant de ſortir du lit dès les cinq heures du matin; mais il ſeroit imprudent de s'expoſer à l'ardeur du ſoleil, & de s'y promener pendant la journée: la grande chaleur met les fluides dans un mouvement trop violent. C'eſt pour cette raiſon que ceux qui, après leurs exercices, & dans les vues d'avoir bon appétit, paſſent une heure ou deux à courir dans les campagnes (le ſoleil étant dans toute ſon ardeur) s'épuiſent & s'affoibliſſent: bien-loin

d'atteindre leur but, ils s'en éloignent, & & perdent abſolument l'appétit. On a vu des femmes délicates tomber dans des défaillances extrêmes; d'autres dans des convulſions, ou être priſes de diarrhée, & ne ſe rétablir que difficilement, pour s'être imprudemment expoſées à l'ardeur du ſoleil, pendant l'eſpace d'une demi-heure ſeulement.

L'air n'eſt pas moins à craindre, en s'y expoſant dès que le ſoleil s'abaiſſe à l'horiſon; les vapeurs qui tombent alors, connues ſous le nom de *ſerein*, ſe répandent dans la région inférieure de l'atmoſphère, & ont des effets ſouvent pernicieux: quelquefois elles ſont mêlées avec les exhalaiſons qui ſortent des plantes, des marais, *&c.* Les molécules aqueuſes, avec leſquelles elles ſont confondues, en les rendant plus pénétrantes, en augmentent le danger. Dans ces circonſtances, quantité de particules mal-faiſantes s'inſinuent dans les pores de la peau, relâchés par la chaleur du jour, & par celle des bains, de la boiſſon, *&c.* ou dans les organes de la reſpiration, & por-

tent dans le corps le germe de plusieurs maladies, soit en resserrant les voies de la transpiration, soit en communiquant des qualités vicieuses au sang & à la lymphe, suivant leur action plus ou moins pernicieuse: de-là tant de maux qui en résultent, comme les engourdissemens, les rhumatismes, les fièvres, les fluxions de toutes espèces, dont l'habitude même du climat ne peut garantir. Il n'y a que ceux qui sont d'un tempérament robuste & sain, qui n'ont dans eux aucun principe vicieux qui puisse faciliter le développement de ces exhalaisons, qui ordinairement n'en sont pas sensiblement affectés; mais les valétudinaires ne s'y exposent pas impunément.

L'exercice semble être l'antidote naturel des maladies, & le conservateur de la santé: il redonne à la fibre le ton & la force qu'elle a perdus, ranime la circulation languissante, empêche la stagnation des humeurs dans les viscères, d'où les obstructions prennent leur origine; il facilite la sortie totale des eaux, & met le malade en état de recommencer le lende-

main ſes exercices avec gaieté & avec facilité.

Parmi les différens exercices auxquels on peut ſe livrer, il faut conſulter l'état du malade, pour lui preſcrire celui qui lui eſt le plus convenable.

Si la foibleſſe ou l'infirmité eſt ſi grande, qu'il ne ſoit pas capable d'en pouvoir faire de lui-même, il faut lui procurer quelque mouvement dans une voiture ou un charriot. J'obſerverai que la voiture, comme le carroſſe, & toutes celles qui ſont ſuſpendues, ont un mouvement contraire à l'action des forces centrales & du cerveau; les maux de cœur, & les étourdiſſemens qu'elles occaſionnent à pluſieurs perſonnes, en ſont une preuve ſenſible.

Je conſeillerois donc aux malades qui ne pourroient prendre aucun exercice que celui de la voiture, de préférer celles qui ne ſont point ſuſpendues, & qui en même tems ſont découvertes, afin de reſpirer un air libre, toujours renouvellé, qui favoriſe le jeu du poumon par ſon élaſticité, & qui, par ſa fraîcheur, modère l'ardeur

du ſang. Ce conſeil, ſans doute, ne plaira pas aux Dames, aux perſonnes qui ſe croient délicates; mais je les engage à le préférer à tout autre, & elles s'en trouveront bien. Les obſervations ſuivantes vont mettre cette aſſertion en évidence.

Une Femme, percluſe de tous ſes membres depuis pluſieurs années, menoit à Paris une vie languiſſante & miſérable. Il lui ſurvint un héritage qu'elle fut obligée d'aller recueillir à quarante lieues. Son peu de fortune ne lui permit pas de prendre une voiture plus commode que la charrette d'un voiturier du pays où elle devoit aller. Soit par le mouvement de la voiture, ſoit par la joie d'aller jouir d'un bien auquel elle ne s'étoit jamais attendue, elle éprouva une révolution ſi avantageuſe, qu'elle arriva bien portante, & aſſez libre de ſes membres, pour vaquer à pied à toutes ſes affaires, quoiqu'à cette époque il y eût dix années qu'elle ne marchoit point du tout.

Une Demoiſelle, attaquée d'une affection vaporeuſe, étoit, depuis long-tems,

fatiguée

fatiguée d'un dévoiement qui avoit déja résisté à plusieurs remèdes. Elle fit dernièrement un voyage sur une espèce de chariot, & elle fut parfaitement guérie de cet accident. *Preßav. Trait. des Malad. des Nerfs.*

Lorsqu'un malade pourra monter à cheval, cet exercice sera préférable à tous autres : les mouvemens & les secousses qu'il procure, causent, dans les viscères du bas-ventre, des frottemens qui favorisent leurs fonctions, & l'action des eaux.

Je dois prévenir que les exercices doivent être pris avec modération, & que leur excès peut occasionner plusieurs maladies.

L'expérience nous apprend qu'une vie molle & sédentaire prive la fibre animale de ce ton, de cette vigueur que lui donnent le travail & l'exercice. Dans l'inaction, les solides s'affaissent, la circulation des humeurs devient indolente & difficile, les humeurs s'augmentent, se compliquent & s'altèrent réciproquement, faute des sécrétions & des excrétions requises pour les épurer ; peu-à-peu la dépravation devient universelle, & les solides s'affoiblissent.

Les eaux, dans un état d'inaction, ne paſſent pas, en reſtant trop long-tems dans l'eſtomac ; elles le gonflent ; elles affoibliſſent les ſucs digeſtifs, détruiſent, par la continuation de la boiſſon, cette fine mucoſité qui tapiſſe intérieurement l'eſtomac & les inteſtins. Les nerfs, ſe trouvant à nu, éprouvent des douleurs vives après le manger, quelqu'attentif on ſoit à choiſir les alimens les plus doux ; on éprouve des douleurs vives de colique, qu'on impute à toute autre cauſe. Le mal ſe répandant juſqu'aux membranes internes des petits vaiſſeaux, les nerfs, irrités par-tout, acquièrent cette mobilité qui fait le malheur de tant de gens. Il n'eſt pas rare de voir les uns avec un abattement de corps & d'eſprit ; d'autres avec des mal-aiſes, qui ſont quelquefois ſuivis d'hémorroïdes, de ſuffocations, ou d'autres maladies où l'on ne végète que pour vivre languiſſamment.

C'eſt ce qui arrive aux femmes qui, au-lieu de ſe promener, paſſent leur tems à jouer ou à lire. La plûpart deviennent triſtes, perdent l'appétit, ſou-

vent évitent les plaiſirs, en fuient même les attraits ; elles ſe livrent à des penſées qui les minent & les dévorent, & deviennent la proie de la mélancolie la plus dangereuſe.

Les perſonnes qui ſont habituellement dans l'inaction, ſe perſuadent que les premiers exercices ſeront pénibles, & elles ont raiſon : ils paroiſſent même faire plus de mal que de bien ; mais elles ne doivent pas ſe rebuter. En commençant par de très-modérés, elles éviteront ces mal-aiſes ; & en les augmentant graduellement, elles parviendront peu-à-peu à prendre beaucoup de mouvement, ſans fatigue, & avec le plus grand ſuccès. (*) Elles rétabliront la

(*) Si, après une longue habitude d'inaction, l'on vient à ſe livrer à un trop grand exercice, ſûrement on s'en trouvera mal. Les pieds, après un long repos, ne ſuffiſent pas à une longue promenade ; les autres membres, après une trop longue inaction, perdent, en grande partie, leur uſage. Un lit mollet eſt inſupportable à quelqu'un qui n'eſt pas accoutumé à prendre ſes aiſes, tout autant qu'un lit dur à un homme qui eſt dans l'habitude de s'écouter, & qui ne connoît point de fatigues. *Hipp. page* 274.

force des mufcles, détruite par une vie fédentaire, & les mettront, par l'habitude, en état de fupporter un mouvement même violent.

Le fommeil, fi avantageux par lui-même, peut être fuivi des plus triftes conféquences, fi on s'y livre trop pendant l'ufage des eaux. Un long fommeil fait tomber toutes les parties du corps dans une efpèce d'inertie; le fang, qui circule beaucoup plus lentement alors, s'arrête fur-tout à la tête; la tranfpiration eft infiniment moindre, & les humeurs s'épaiffiffent. Les perfonnes travaillées de maux hypocondriaques ou hiftériques, font très-mal de dormir long-tems, fur-tout le matin.

Les veilles immodérées mettent les nerfs & le fang dans le mouvement le plus violent; elles ufent les forces de ceux-là, & rendent acrimonieufes toutes les parties de celui-ci; elles difpofent aux vertiges, aux maux de tête, aux hémorroïdes, à des inquiétudes, à la fièvre, & à la mauvaife humeur. J'ai vu des fujets des deux fexes, changer au point de n'être plus connoiffa-

bles , pour ne point dormir aſſez. Il importe , pour la ſanté des Baignans , de ſe coucher ſur les neuf à dix heures , & de ſe lever ſur les cinq à ſix heures , de façon qu'ils ſoient au lit pendant l'eſpace d'environ ſept heures. (*)

Les ſécrétions & les excrétions ſont des fonctions très-importantes de l'économie animale. On entend par *ſécrétions* , la ſéparation de quelques humeurs particulières , qui ſe fait dans des organes , d'où elles ſont portées dans d'autres endroits où elles ſont néceſſaires ; telle eſt la ſécrétion de la ſalive , de la bile , *&c.*

Les excrétions ſont des évacuations qui emportent hors du corps le ſurplus des alimens qui ne peut s'aſſimiler , s'identifier à nos parties ; telles ſont la tranſpiration ,

---

(*) Suivant le cours de la nature , nous ſommes faits , dit *Hippocrate* , pour veiller le jour , & dormir la nuit ; les gens qui pratiquent le contraire , ſont , tôt ou tard , punis de leurs ſottiſes. Du tems de cet Auteur , l'uſage étoit conforme à la nature ; mais à préſent , dit *Galien* , les riches en ont bouleverſé l'ordre , & font de la nuit , le jour.

les urines, les ſelles, *&c.* elles ſe font d'autant mieux qu'on vit ſobrement, & que le corps eſt exercé. Des boiſſons échauffantes, des aſſaiſonnemens brûlans, des veilles, *&c.* troublent ces fonctions ſi néceſſaires à la ſanté, & qu'il eſt ſi important aux Baignans de favoriſer.

Les paſſions fortes, même les plus agréables, uſent conſtamment, & tuent quelquefois ſur-le-champ. Les paſſions triſtes détruiſent abſolument l'économie animale, & ſont la cauſe la plus fréquente des maladies de langueur. En détruiſant le reſſort du ſens intérieur, les paſſions triſtes anéantiſſent les forces, comme les ſubſtances vénéneuſes affectent l'eſtomac ; elles dérangent le cours de la bile, épaiſſiſſent les humeurs, produiſent des engorgemens, & arrêtent la tranſpiration : alors les organes tombent dans l'inertie, & les fonctions ſont dérangées ; les premières voies ſe refuſent à la digeſtion, les viſcères du bas-ventre s'obſtruent, les forces s'épuiſent, & le germe d'une maladie mortelle ſe développe.

L'expérience a prononcé tant de fois ſur les effets des paſſions, qu'il ſeroit preſqu'inutile d'invoquer des faits pour prouver la juſteſſe de mes aſſertions ; cependant comme ils portent avec eux la conviction la plus complette, je ferai mention des ſuivans.

Sophocles, voulant prouver qu'il jouiſſoit encore de toutes ſes facultés intellectuelles, à ſon grand âge, fait une tragédie ; elle eſt couronnée, & il meurt de joie. *Juventius Thalna*, apprenant qu'il avoit les honneurs du triomphe, par la conquête qu'il venoit de faire de l'*Isle de Corſe*, tombe, & meurt de joie devant l'Autel où il ſacrifioit en action de grace. La Nièce de *Leibnitz*, ne ſe doutant pas qu'un Philoſophe pût laiſſer de l'argent, trouve, après la mort de ſon oncle, ſoixante mille ducats dans un coffre ſous ſon lit ; elle meurt en les appercevant.

Un Homme de quarante ans, qui avoit été ſucceſſivement agité par différentes paſſions, après avoir mené pendant long-tems une vie très-turbulente & avoir joué un

rôle diſtingué dans le monde, un revers imprévu de fortune le tira tout-à-coup du tourbillon où il ſe trouvoit plongé. Privé de toutes les occupations & de tous les plaiſirs, qui ſervoient encore d'aiguillon à ſes ſens émouſſés, & réduit à une vie particulière, tout devint pour lui d'une ſi grande indifférence, qu'aucun ſujet de plaiſir ni de chagrin n'étoit plus capable de réveiller dans ſon ame la moindre affection. Livré à une morne mélancolie, il paroiſſoit à peine ſentir ſon exiſtence; on lui voyoit oublier les choſes les plus communes & les plus eſſentielles de la vie.

La machine ne put ſupporter long-tems cette inaction; tous ſes organes tombèrent bientôt dans une ſi grande foibleſſe, que les fonctions furent totalement dérangées: les premières voies ſe refusèrent à la digeſtion; la tranſpiration devint difficile; les viſcères du bas-ventre s'obſtruèrent; il périt enfin au bout de ſix mois.

La colère eſt un mouvement violent de l'ame, joint au deſir de ſe venger. Les effets de cette paſſion ſe font appercevoir

par tout ce qu'il y a de ſenſible & de mobile dans l'homme. J'ai vu une jeune fille qui, étant tombée dans un accès violent de colère, fut attaquée de convulſions ; ſa langue devint ſi roide, qu'elle fut plus de trois heures ſans pouvoir parler avec facilité ; les bains terminèrent le ſpaſme.

Un homme, dit *Hoffman*, entre dans un grand mouvement de colère, boit enſuite un verre d'eau froide ; bientôt après, il ſent une tumeur douloureuſe à la malléole du pied gauche. Cette tumeur diſparoît par l'application d'un remède, & ſe porte au genou avec beaucoup plus de douleur. Tout ce pied & les tendons ſe roidiſſent ; il y ſurvient des agitations ſpaſmodiques, qui ſe portent aux membres ſupérieurs ; & le ſujet éprouve, en même tems, de violentes ébullitions par tout le corps.

La terreur jette non-ſeulement dans des convulſions, mais ces convulſions deviennent encore périodiques. M. *Tiſſot* a vu un payſan qui, rêvant qu'un ſer-

pent s'entortilloit autour de ſon bras, avoit fait un mouvement violent pour ſecouer ce ſerpent. Depuis ce moment, dit-il, le bras fut ſaiſi, trois ou quatre fois le jour, d'un mouvement convulſif très-fort, qui duroit quelquefois une heure, ſans qu'aucun effort pût l'arrêter. *Vepfer* a vu l'épilepſie ſuccéder à une frayeur, & le ſujet mourir enſuite d'apoplexie. *Boerhaave* a vu une fille attaquée d'épilepſie, pour y avoir vu tomber un homme.

La frayeur cauſe des changemens ſubits; & pluſieurs expériences prouvent qu'elle occaſionne des défaillances mortelles, & même une mort ſubite. *Pechlin* rapporte qu'un jeune homme de vingt ans, ayant fait naufrage, devint ſubitement griſon; ce jeune homme avoit auparavant les cheveux noirs. *Stalh* raconte, ſur la foi de *Schenkius*, qu'un jeune homme de condition, ayant éte mis en priſon, pour un crime énorme, & condamné à mort, devint gris en une nuit. On lit dans l'hiſtoire, que *Philippe II*, Roi d'*Eſpagne*, ne fit que dire au Cardinal *Eſpinoſa*, ſon Mi-

niſtre : *Cardinal, ſachez que je ſuis Préſident ;* le Cardinal en fut ſi effrayé, qu'il mourut quelques jours après.

La crainte affoiblit les forces du cœur, relâche les nerfs, rend la reſpiration difficile, & occaſionne beaucoup d'autres accidens. Elle eſt ſur-tout dangereuſe aux ſujets délicats, hypocondriaques & hyſtériques ; parce que ces ſujets ſont d'autant plus affectés de la moindre choſe, que tout eſt preſque toujours chez eux d'une ſenſibilité extrême, & dans une tenſion continuelle. *Van-Swieten* a vu une femme à qui la peur fit venir une tumeur qui dégénéra en ſquirre rebelle à tous les remèdes. La peur fait généralement empirer toutes les maladies ; elle en trouble le cours ordinaire, y cauſe mille ſymptômes étrangers : en affoibliſſant la nature, la maladie reſte ſupérieure à tous les remèdes. Un homme fort & robuſte, étant attaqué de la petite vérole ; tout alloit très-bien, l'éruption étoit faite, la ſuppuration très-louable. Le neuvième jour de ſa maladie, il fut ſaiſi d'une peur ſubite, & mourut

une demi-heure après. Enfin, on a vu ſuccéder à une forte peur, un tremblement qui a duré vingt ans, la cataracte, la privation de la parole, la paralyſie, l'épilepſie, &c. (*)

La triſteſſe agit, ou promptement ou lentement; elle diminue la force des nerfs, rallentit le cours du ſang, & quelquefois l'arrête ſubitement.

Montaigne rapporte qu'un Officier général, voulant voir le corps d'un jeune homme qui avoit fait des prodiges de valeur, & qui venoit d'être tué, tomba mort, en reconnoiſſant ſon fils. *Tiſſot* dit que le père d'une nombreuſe famille, ayant

(*) Les vaines terreurs qu'on fait aux enfans dans le bas-âge, laiſſent de ſi fortes impreſſions dans l'eſprit, que les hommes les plus raiſonnables ont ſouvent de la peine à s'en déſabuſer, lorſqu'ils jouiſſent de leur eſprit & de leur raiſon. Les contes que l'on fait tous les jours des revenans qui errent çà & là, ou paroiſſent, dit-on, ſous une forme quelconque, demandant de prétendus ſecours à leurs amis, à leurs parens, ſont ſur-tout ceux dont je veux parler : les frayeurs qui réſultent de ces abus dans une imagination gâtée, ont très-fréquemment les conſéquences les plus fâcheuſes.

perdu ſon épouſe, qu'il aimoit éperduement, devint ſubitement aſthmatique. Il n'y a pas long-tems qu'un homme tomba par terre à l'enterrement de ſa femme, perdit l'uſage de ſes membres, & reſta muet depuis ce moment. Un Prince (*George Louis de Holſtein*) ordonne de tirer le corps de ſon épouſe du cercueil où elle étoit, pour la mettre dans un autre de bois précieux, & de l'avertir quand on auroit fait ou exécuté ſes ordres. Le Prince va près de ce cercueil, dit à ſon valet-de-chambre de lui lire quelque choſe dans un livre de piété; il fond en larmes, pouſſe de profonds ſoupirs, s'endort & meurt.

L'amour, malheureux ou trompé, eſt généralement ſuivi, chez les femmes, de maladies relatives à leur ſexe. Une Dame éprouva une ſuppreſſion qui dura pluſieurs mois avec les plus grandes incommodités. Une fille tomba dans la conſomption, à laquelle il ſe joignit une triſteſſe craintive, & une miſanthropie achevée. Chez les hommes, il eſt ſuivi de différens maux. *Tulpius* raconte

qu'un jeune homme, éprouvant le refus d'un mariage qu'il desiroit, tomba roide comme un pieu, se tint un jour entier assis sur une chaise dans la même attitude, les yeux ouverts, enfin dans un vrai état cataleptique. On lui dit le soir que son amante seroit à lui, s'il revenoit de cet état. A l'instant, il se leva brusquement, & fut guéri.

Je ne finirois pas, si je voulois rapporter les effets des passions, & je sortirois trop de mon sujet; j'ai seulement desiré de faire voir, par des exemples, que si elles ont une influence si marquée, si prompte, & si puissante sur les personnes qui jouissent de la meilleure santé, combien ne sont-elles pas à craindre pour les Baignans, ceux qui sont valétudinaires, & qui ont les nerfs sensibles! On peut facilement juger combien elles leur seroient préjudiciables.

En effet, l'union entre l'ame & le corps est si intime, que l'une ne peut être affectée que l'autre ne s'en ressente. Nous en sommes convaincus par tout ce qui se

passe dans nous, & par toutes nos actions, qui s'accommodent aux loix générales des mouvemens du corps. Si le méchanisme merveilleux, qui fait correspondre tous nos organes avec celui du sens intérieur, donne à notre être une perfection, en faisant participer la substance corporelle à toutes les modifications que l'ame reçoit des causes morales, il devient aussi très-souvent un principe de dérangement dans notre machine. Les passions sont, à l'égard du sens intérieur, ce que les alimens sont à l'égard de l'estomac & des organes des premières voies; les uns en relèvent le ton, d'autres le laissent dans un état de modération; mais il y en a d'autres que l'on doit regarder comme des poisons qui abattent les forces, & les détruisent.

Telles sont mes réflexions sur les eaux minérales de *Plombières*, les moyens qu'il faut mettre en usage pour la guérison des maladies où elles sont indiquées, & le régime qu'il faut suivre; elles paroîtront peut-être de mince conséquence aux personnes vigoureuses, & à celles qui ne

croient pas être susceptibles d'impression ; cependant je les engage de ne pas les négliger, & de ne pas dire avec *La Fontaine* :

> Le trop d'attention qu'on a sur le danger,
> Fait le plus souvent qu'on y tombe.

Les accidens qui surviennent par l'abus des eaux & du régime, les observations que j'ai rapportées, forment un spectacle bien propre à leur ouvrir les yeux. Qu'elles ne s'obstinent pas à justifier leurs dangereuses erreurs, & à se jouer de leur propre santé ; qu'elles n'allèguent pas l'exemple d'autrui, c'est un piège dangereux ; qu'elles ne se reposent pas sur la force de leur constitution, elles ne l'affoiblissent que trop souvent ; qu'elles ne comptent pas sur les effets de l'habitude ; elle rend insensible l'action des causes nuisibles ; mais elle ne la détruit pas ; que le bonheur qu'elles ont eu jusqu'à présent d'échapper aux dangers, dont une mauvaise administration des eaux est ordinairement suivie, ne les étourdisse pas sur ceux qui les menacent, & qu'elles se persuadent bien

bien que, dans l'uſage des eaux minérales, on ne ſe livre pas impunément à une conduite irrégulière, ſans ruiner ſa ſanté.

J'ai enfin terminé la tâche que je m'étois preſcrite ; je ne l'ai, ſans doute, pas remplie au gré des ſavans qui me liront. Je ſens que j'ai été trop long, & peut-être trop fécond en écarts ; mais j'eſpère que leur indulgence me les pardonnera, de même que les inexactitudes d'ordre & de ſtyle, inſéparables de mon ouvrage, à cauſe de mes occupations, qui ne m'ont pas permis d'y travailler deux heures ſans interruption. Il auroit pu être écrit avec plus de ſagacité, d'ordre & d'élégance, mais non pas avec plus de ſincérité ; & la ſincérité eſt précieuſe, & même eſſentielle à un ouvrage de ce genre. Le ſeul vrai a été par-tout mon guide & ma fin.

Je me ſuis apperçu de différentes erreurs dans l'adminiſtration des eaux, & dans le régime ; j'ai publié cet avis ; je

puis avoir mal vu, & mes conſeils peuvent être mauvais ; mais mes intentions ſont droites. Au reſte, tout ceci n'eſt qu'ébauché ; c'eſt une terre que je laiſſe à défricher à de plus habiles que moi.

FIN.

APPROBATION.

LA Société Royale de Médecine, ayant entendu, dans sa Séance tenue au Louvre le mardi 31 Juillet 1781, la lecture d'un Rapport fait par MM. *Lassone* fils, & *Cornette*, sur une Dissertation de M. *Didelot*, relative aux Eaux de *Plombières*, dans laquelle l'Auteur expose les *diverses Manières d'user de ces Eaux; le Régime qu'il convient de suivre pendant leur usage; les différentes Maladies pour lesquelles elles doivent être administrées; avec plusieurs Observations de Pratique pour en constater les effets*, a pensé que cet Ouvrage étoit digne de son Approbation, & d'être imprimé sous son Privilège, sans que toutefois cette Compagnie ait entendu prononcer sur les opinions & les systêmes particuliers de l'Auteur.

VICQ D'AZYR,
Secrétaire perpétuel.

Au Louvre ce 31 Juillet 1781.



TABLE DES MATIERES

Contenues en ce Livre.



ARTICLE PREMIER.

ARTICLE II.

ARTICLE III.

ARTICLE IV.

ARTICLE V.

ARTICLE VI.

ARTICLE VII.

ARTICLE VIII.

ARTICLE IX.

ARTICLE X.

ARTICLE XI.

ARTICLE XII.

ARTICLE XIII.

ARTICLE XIV.

ARTICLE XV.

Fin de la Table.

coll. complet
18 XII 42 H.A.

Sciences médicales.

1124

~~Matière médicale.~~

Hydrol. méd. ...

